

Sébastien Sauleau

CINQ SAISONS  
SUR TERRE

Roman

*Un matin, je me suis levé avec l'envie de raconter une histoire.*

*« Un type complètement paumé au début,  
rencontre un ange  
et est un peu moins paumé à la fin. »*

*Tout a déjà été écrit, mais continuons ...*

« A l'automne des saisons, ce sont les feuilles qui meurent.  
A l'automne de la vie, ce sont nos souvenirs. »

Flor des Dunes

# 1

Je m'appelle Godefroy, j'ai 37 ans et je n'attends qu'une chose dans la vie. Qu'elle se termine !

Cette existence n'a aucun sens quand on y réfléchit bien. Et permets-moi de croire que j'ai pris le temps de me pencher sur le sujet au fil des longues heures neurasthéniques de ma funeste destinée. Ma conclusion ? On vient au monde faible, fragile, démuné, à la merci de tous les dangers, on navigue tant bien que mal pour éviter les écueils que la vie dépose inmanquablement sur notre route, en grappillant au passage quelques misérables miettes de joie et de bonheur avant de voir nos proches disparaître, nos capacités physiques et intellectuelles décliner pour finalement se retrouver de nouveau faible, fragile, démuné à attendre bêlement comme des moutons le passage à l'abattoir.

Mon père, tout crétin qu'il fût, fit preuve d'une lucidité étonnante en m'offrant dès mon plus jeune âge, sa vision de l'existence humaine.

– Mon fils, n'oublie jamais. La vie, c'est une tartine de merde. Il faut en manger un peu chaque jour.

Bon appétit et merci Papa. Avec cette philosophie chevillée au corps, j'étais sur de bons rails.

« Le train desservira les gares de nostalgie, mélancolie, accablement, découragement et anéantissement. »

Si encore on nous laissait goûter aux plaisirs de la chair sans nous culpabiliser. Mais non, ça serait trop demander. Les injonctions pleuvent dès l'enfance et ne cessent de s'abattre sur nous au fil du temps.

« Sois poli, sois gentil, range ta chambre, travaille bien à l'école, sois un bon employé, un bon mari, un bon parent, un bon fils, un bon humain, etc, etc. »

La gentillesse, le bien-être, l'empathie, la zénitude me sortent par les trous de nez. Je n'en peux plus. Heureusement, il reste suffisamment de connards sur terre pour équilibrer la balance et amener un peu de noirceur dans ce monde rose bonbon de bisounours.

Mais pourquoi suis-je aussi cynique te demandes-tu peut-être ? Pour commencer, tu crois que c'est facile toi de se trimballer avec ce prénom. Godefroy ? Je te laisse imaginer toutes les blagues impliquant des godemichets et autres ustensiles de cuisine.

« Les enfants sont formidables. »

De conneries oui. Mais quel type de neurones se trouvait dans le cerveau de mes parents pour m'affubler d'un prénom aussi grotesque ? De la merde, probablement. Je ne leur en veux même pas.

« Pardonne-leur Père car ils ne savent pas ce qu'ils font. »

Je vais te dire, ils ne sont pas les seuls dans ce cas-là. Est-ce qu'il existe quelqu'un sur cette putain de planète qui comprenne à quoi rime tout ce merdier ?

Parce que franchement, si tout ceci a un sens, j'aimerais bien que le *désigner* en chef prenne cinq minutes de son temps précieux

pour venir m'expliquer les tenants et les aboutissants de l'histoire. Non mais sérieux, c'est quoi le plan-là ? On vient, on souffre, on crève et on s'en va, c'est ça ? Bravo, *clap clap*, j'applaudis des deux mains. Balèzes les scénaristes. Ce sont les mêmes qui bossent sur *Plus belle la vie*, non ?

Tu trouves que j'exagère ? Attends mon lapin, je vais te raconter ma journée type et tu me diras s'il n'y a pas de quoi se tirer une balle dans la tête. Et ça n'est pas pour te faire fuir mais on y reviendra sur le sujet de l'interruption prématurée de la partie en cours.

Commençons par planter le décor si tu veux bien. Petit pavillon de banlieue, sans charme, dans la coquette agglomération de Clichy-sous-Bois. Comme le signale si judicieusement Wikipédia,

« Clichy-sous-Bois n'est desservie par aucun axe autoroutier ni routier d'importance, ni aucune voie ferrée et reste par conséquent une des villes les plus enclavées de la petite couronne parisienne. »

Traduction. C'est un trou qui n'existe que pour y attendre la mort. Par chance, son histoire est riche. C'est depuis chez nous que ce sont propagées les émeutes urbaines de l'automne 2005 qui ont failli foutre le feu à la France suite à un contrôle de Police musclé ayant dérapé. C'est ce que l'on appelle un euphémisme puisque le-dit contrôle a poussé deux adolescents à finir électrocutés dans un transformateur EDF. Elle est belle la vie, n'est-ce pas ?

« Mais qu'est-ce, mais qu'est-ce qu'on attend pour foutre le feu ? Mais qu'est-ce qu'on attend pour ne plus suivre les règles du jeu ? » NTM.

« NTM qu'on n'écoute jamais aussi bien que par l'entremise d'un casque de qualité premium ©*Beats by Dre*. »

Ceci s'appelle un placement produit. Sait-on jamais si un commercial de la marque tombe, malencontreusement (pour lui !), sur ce livre.

Revenons à nos moutons. J'y ai cru à l'embrassement ma foi. Je n'étais pas le seul mais le soufflet a fini par retomber. Retour à l'ordinaire. La tartine de merde, tu te rappelles ?

Avant que tu n'aies t'enfiler une poignée de Prozac, je t'offre un petit rayon de lumière. Le seul qui me maintienne encore en vie et m'empêche de laisser le gaz ouvert. Pour l'instant en tout cas. Ma famille. Ma femme déjà. Maria. Prénom prédestiné. Une sainte. Elle a vraiment tiré le gros lot avec un abruti pareil. Peut-être un jour, te raconterais-je comment nous nous sommes rencontrés mais là je ne suis pas d'humeur.

Les morveux ensuite. Un gars, une fille. Dans cet ordre-là. « Le choix du roi. » Remarque, mon fils est déjà prêt à monter sur le trône. Aussi con que son père. En pleine crise d'adolescence, le Matthieu. « Mat » qu'on doit l'appeler dorénavant. Je ne le comprends pas, il ne me comprend pas. Tout va bien. Et puis, il y a Emma. Alors bon, elle, c'est différent. Elle me touche cette gamine. Je ne saurais l'expliquer. Je crois même que je pourrais sacrifier ma vie pour elle. J'en suis même certain. Même l'autre asticot, sur un malentendu, je pourrais me jeter à sa place au-devant d'une voiture. Pour ce qu'elle vaut ma vie de toute façon. Donc ça, c'est ma part d'humanité restante, mon petit nid douillet, mon cocon d'amour où je tente péniblement de survivre mais dès que je sors, j'ai le droit au sempiternel couplet suivant :

« Trafic perturbé Mardi 9 Avril 2019 à 8h01. En raison d'un incident affectant la voie, le trafic est perturbé entre les gares Cergy-Le-Haut et La Défense (Grande Arche) sur la ligne A du RER. »

Chaque jour de la semaine que Dieu, cet enfoiré, fait, je dois me rendre d'une manière ou une autre à Rueil-Malmaison prendre ma place d'employé modèle, serviable et corvéable à souhait chez « Harmonie Assurance. L'assurance qui prend soin de vous. »

*LOL.*

Un petit tour de bus ligne 603, RER E, RER A et, selon les jours entre une heure et quart et trois heures, j'atteins ma destination finale. Ne me reste plus qu'à essayer de refourguer à des pauvres *gugusses*, des contrats dont ils n'ont aucune nécessité, de supporter à la machine à café mes collègues exaspérants de banalité (oui oui il va faire très beau ce week-end Chantal, super !!), de reprendre le RER A, le RER E et la ligne 603 pour m'enfermer dans mon joli trou à rat, garni toutefois d'un espace jardin de dix mètres carrés avec une pelouse cramée mais néanmoins nanti d'une vue imprenable sur la bucolique cité du *Bois fleuri*. Épicentre des émeutes de 2005.

Et ça, ça n'est que le présent parce, par dessus le marché, je dois me coltiner les bagages du passé.

Toujours avec moi ?



## 2

J'ai déjà évoqué le sujet mais mes premières interactions sociales avec mes congénères furent avec l'étiquette de Godefroy tamponnée sur le front. Dans un établissement privé catholique, j'eus été comme un poisson dans l'eau. Dans le cursus public, non loin des tours HLM de la cité du *Bois fleuri*, le poisson avait plus de probabilités de terminer en plancha. Et oui, médiocre que je suis, je n'ai même pas réussi à m'extirper de l'orbite de Clichy-sous-Bois. Crèche, maternelle, primaire, collège, lycée, même combat. Le groupe scolaire Jacques Prévert fût mon seul et unique horizon.

Pour survivre dans cette jungle urbaine, j'ai dû apprendre à développer et maîtriser des techniques de guérilla infailible sous peine de punition brutale et immédiate.

« Que trépassé si je faiblis. »

Tenue de caméléon, regard rivé au sol, démarche louvoyante de serpent et souplesse de chat pour me sortir des voies sans issue dans lesquelles mes fuites précipitées me dirigeaient parfois. Tout fût salutaire pour passer inaperçu. Que n'aurais-je donné à l'époque pour posséder la cape d'invisibilité de Harry Potter. Encore qu'à choisir, je lui aurais carrément taxé sa baguette magique au

binoclard pour contrer les attaques des crapauds. Les crapauds, tu connais pas ? Ce sont les lascars qui crachent partout et qui disent constamment : « Quoi ? Quoi ? Quoi ? »

Des amours.

Laisse-moi à présent te présenter mes proches.

Ma mère ? Une serpillière.

Mon père ? Un facho.

Ma sœur ? Une pute.

On dirait pas comme ça mais j'ai énormément d'affection pour eux. Des tocards comme moi. Quand les Groseille rencontrent les Tuche, ça donne les Jambon.

Véridique.

Jean-Paul, Josiane, Cindy et Godefroy Jambon. Bon, je ne vais pas te jouer le couplet des Misérables avec les Thénardier. Des tocards oui, mais au grand cœur. Juste un peu à l'ouest. Rectification. Complètement paumés les Jambon. Cependant, le fait est qu'il y avait à manger sur la table et des vêtements, majoritairement propres, à se mettre sur le dos. *Ergo*, te plains pas Godefroy.

« Paraîtrait *qu'la* connerie c'est la décontraction de l'intelligence. »

Si c'est vrai, je souhaite dénoncer une injustice flagrante. Mon père aurait du gagner plusieurs prix Nobel de physique. Champion du monde toutes catégories de *pipotage* artistique. Mais pas sur glace car la glace c'est dans le Ricard. Ma gracieuse sœurette, elle, s'est essayée au patinage artistique. Tu n'en as jamais entendu parler ? Cindy Jambon ? *T'es* sûr ?

Pourtant sa réputation a franchi allègrement les frontières du 9-3 au rythme de plus en plus fréquent de ses exploits. Le *Jamel Comedy Club* a même songé à l'inclure dans la troupe. Mais trop compliqué en terme de logistique. En tout cas, elle nous a bien fait marrer la frangine. Elle continue d'ailleurs. Un vrai sketch ambulante à elle seule. Tu peux la retrouver sur Instagram. C'est une « *influenceuse* », comme on dit de nos jours. Bon à part deux trois *casos* et quelques tordus qui se *paluchent* devant leur écran, je ne vois pas bien qui elle peut influencer. Mais elle a bon fond et sait-on jamais si dans ce monde étrange, elle ne parviendra pas à tirer son épingle du jeu. Au moins, elle est indépendante et suit sa vocation.

Ma chère mère aussi a suivi sa vocation. Sauf qu'elle a mal compris au départ. « *Bonniche* », ça n'est pas une vocation maman. Torcher les mômes, faire les courses, le ménage, la lessive, préparer à manger pour Paulo et lui mettre de l'eau dans son Ricard n'est pas une mission de vie. C'est un sacerdoce. Après il ne faut pas s'étonner qu'elle engloutisse la moitié de ce qu'elle prépare à manger.

Les conditions de vie étaient précaires et forgèrent mon sale caractère. L'ascenseur en panne la majeure partie du temps renforça ma condition physique. Treize étages à monter et descendre chaque jour auraient pu me construire une carrure de pompier mais je n'avais pas la fibre philanthropique. Remarque, je n'avais pas la fibre pour grand-chose. Tel un bon petit soldat, j'allais là où on me disait d'aller. C'est peut-être d'ailleurs dans l'armée que j'aurais dû orienter mes pas. Ventre plein, dépaysement garanti, abandon de mon libre arbitre et de toute volonté propre. La vie de rêve. J'aurais bien fini par prendre une

balle perdue entre les deux yeux. Crever en Irak, au Mali ou en France, quelle différence ?

Mais je n'ai jamais eu le courage de mes opinions. Ni même de courage tout court. Alors je suis resté docilement à Clichy-sous-Bois. Je suis un peu lâche, vois-tu. Tu pourrais même dire que je n'ai pas de couilles. Je n'aurais rien à te rétorquer. J'ai accepté le premier travail qui s'est présenté. Agent d'assurance. C'était mon tour de mettre de la nourriture sur la table et des vêtements pas propres sur le dos de mes enfants. Mais j'ai permis aux Jambon de gravir un échelon sur l'échelle sociale. J'ai quitté la tour HLM du *Bois fleuri* pour migrer dans un petit pavillon de grand standing. Pour Clichy-sous-Bois en tout cas. Habitat différent mais même misère sociale. Et double tournée de groupe scolaire Jacques Prévert.

Voilà nous avons balayé, dans la joie et la bonne humeur, le passé et le présent. Fort heureusement, il me reste le futur qui ne peut que s'annoncer brillant. Manies-tu l'ironie mon ami(e) ?

### 3

*No future.*

Je n'aime pas les punks. Je crois même qu'ils sont plutôt placés assez haut sur mon échelle de la détestation. Oui, oui, j'ai une échelle de la détestation. Un vrai crevard, je te dis. Mais force est de reconnaître qu'ils ont tout compris les gaillards.

Ça n'est pas la peine que je me leurre. Je ne m'aventurerais pas à dire que jusqu'ici ma vie n'a été qu'un long chemin de croix ou un calvaire mais franchement elle ne casse pas trois pattes à un canard. Plutôt logique pour un Jambon me diras-tu. *Hé hé* mais je vois qu'on a le même humour de merde. Je commence à bien t'apprécier tu sais ?

Domage que je doive bientôt te quitter. Tu m'en vois désolé mais que me reste-t-il à attendre de cette vie de minable ? Une promotion de responsable d'agence chez Anxiogène Assurance ? Des crédits à n'en plus finir pour payer les vacances et les études des gosses ? Si tant est qu'ils survivent à la violence de l'adolescence. Et dans le meilleur des cas, une retraite terne et pathétique avec Madame ? Un cancer, une crise cardiaque ou un AVC pour la route ?

Une fois que le constat est posé, que me reste-t-il comme options ?

La balle dans la tête donc. Rapide et sans douleur. Enfin j'espère. Dans le quartier ça ne devrait pas être trop difficile de trouver de quoi mettre ce plan à exécution. Après j'aime bien l'idée de partir sur un coup d'éclat. Histoire de surprendre un peu mon monde. Qu'ils se disent, « *Waouh*, ce Godefroy Jambon, je ne l'aurais pas cru capable de ça ! »

L'avion plein de passagers qui s'écrasent sur une montagne, ça a déjà été proposé et puis je n'ai pas le courage à mon âge de me lancer dans une carrière de pilote. Qui plus est, sait-on jamais. Pour un peu que l'enfer existe vraiment, pas la peine de tenter le diable en embarquant avec moi des centaines d'innocents. Encore qu'il faille avoir une sacrée imagination pour imaginer un endroit pire que celui-ci. Et puis, j'ai beau être un pauvre type, détester mes semblables, au fond je ne leur souhaite pas de mal. Nous pataugeons tous dans le même merdier. Que me reste-t-il alors ?

La pendaison ? Maladroit comme je suis, je vais foirer le nœud et m'en sortir avec une fracture de la hanche.

L'explosion au gaz ? Même réponse que pour l'atterrissage sur les chamois.

Les médicaments ? Pas de fracture de la hanche mais probablement un lavage d'estomac dont j'ai suffisamment entendu vanter les désagréments pour ne pas prendre le risque de tenter l'expérience.

La balle dans la tête donc ? Après réflexion, ça ne me tente plus trop. Trop peur de me rater, d'en mettre partout et de finir dans un fauteuil à baver comme un escargot.

Le saut dans le vide ? C'est pas mal ça. Un dernier shot d'adrénaline avant de partir. Il faudra juste que je m'assure de trouver le bon spot. Suffisamment en hauteur pour ne pas terminer immobilisé dans un fauteuil à recevoir des lavements par un sosie d'Omar Sy, au sourire éclatant. Encore que je n'aurais pas les moyens de me faire conduire dans une Maserati *Quattroporte*. Plutôt une Kangoo usagée.

Je suis désolé de t'abandonner si tôt surtout que je sentais affleurer un début d'affection pour toi mais à remuer tout ça, je réalise qu'il est peut-être temps de prendre congé finalement. Je crois avoir jeté mon dévolu sur le saut de l'ange. Ça a de la gueule quand même. Je vais m'organiser ça dès que j'ai une ouverture dans mon planning.

## 4

Peut-être te demandes-tu où je me trouve à l'instant de converser avec toi dans ma tête ?

En cette funeste journée du 9 avril, je suis dans les locaux un tantinet glauque d'Harmonie Assurance où j'assiste sous des néons blafards au pot de départ de Bernard. Bernard qui nous quitte pour une retraite bien méritée qui le verra probablement décéder sous peu d'un cancer des poumons, de l'estomac, du pancréas, des couilles ou de la prostate. Choisis ton camp camarade.

Dans ce type de rassemblement, l'alcool est ma compagne la plus fidèle mais n'empêche pas que je me fasse foncièrement chier comme un rat mort. *Santa Maria* qui était dans les parages s'est jointe à moi. Ça fait au moins une personne que je n'ai pas envie d'étrangler sur le champ. Elle est à mes côtés et nous écoutons d'une oreille distraite, Bernard et ses yeux de cocker humides déblatérer une litanie sur la grande famille que constitue Harmonie Assurance. « Family Assurance » qu'il dit que ça devrait s'appeler. Je suis à deux doigts de vomir sur mes souliers quand soudain :

– *Je suis Jabamiah, l'Ange de la régénération. Je suis le Retour du Peuple Atlante. Je suis celui qui ramène à l'obéissance à Dieu. Je suis celui qui met la Paix sur votre cœur. Je suis celui*



*qui harmonise votre destin. Je suis celui qui porte le cœur vers l'Ère du Verseau. Je suis le Verbe qui crée par le cœur. Je suis l'espace que vous créez par le Verbe. Je suis la responsabilité de la parole dite. Je suis celui qui transforme les mondes au travers de votre parole. Je suis celui qui vous rappelle votre engagement envers Dieu, envers le Père. Je suis celui qui défie le Destin et qui vous dit : "Rien n'est irréversible, tout se crée, tout se décrée, tout se transforme, tout se transmute". Je mets la Paix sur votre cœur. Je suis celui qui vous amène dans le cœur de la Paix. Je suis la voix intérieure de Celui dont rien ne peut-être dit. Je suis celui qui pardonne et qui absout. Je suis celui qui calme et qui aime. Je suis le guide du renouveau. Je suis le guide de votre destinée. Je suis l'ingrédient, l'énergie, l'Alchimiste, qui va donner du Goût à votre Vie. Je suis là pour vous, Godefroy.*

– ...

– *Je suis l'ange de la transformation et je veillerai à ce que vous puissiez vous transformer vers le bien et que cela n'engendre pas de désagréments pour vous. Soyez assuré, qu'énergétiquement vous n'êtes plus le même que ce matin. Je suis avec vous. Vous pouvez m'appeler, vous pouvez me demander, je viendrai toujours Godefroy.*

– ...

– *Godefroy ?*

– ...

Gros coup de chaud. Je sens la sueur perler sur mon front et couler à grosses gouttes dans mon dos. Je ne me sens vraiment pas bien. Je suis sur le point de défaillir et pour une fois Bernard n'y est pour rien. Je me penche vers mon épouse :

– *Euh Maria, tu n'as rien entendu de bizarre à l'instant ?*

– En dehors du discours sous Lexomil de Bernard, tu veux dire ? dit-elle sans me regarder mais en affichant un large sourire.

– Oui. Un ange parler par exemple.

Là elle se tourne vers moi, le sourire toujours présent mais je vois son regard se voiler d'un soupçon d'inquiétude.

– Un ange ? Parler ? Mais parler à qui ?

Je me sens partir sur une pente glissante. Les sables mouvants ne sont pas loin.

« Je m'enfonce Campana, je m'enfonce. »

– Non laisse tomber. Je crois que j'ai un peu trop forcé sur le mousseux. Il est infect ce mousseux en plus. A boire frais déjà c'est un *pensum* mais chaud m'étonne pas que je déraile.

Le sourire a désormais entièrement disparu du visage de ma douce et tendre.

– Tu es sûr que ça va bien ? Tu es tout blanc mon amour.

– Oui oui ça va. Bon de toute façon, on a dépassé le délai légal de la bienséance. Tirons-nous d'ici et rentrons à la maison.

– Avec grand plaisir, dit-elle le sourire subitement revenu avec générosité sur son visage lumineux.

Maria est peut-être une sainte mais elle a aussi ses limites et ne se fait pas prier pour abandonner l'assemblée de croque-morts non sans avoir dû au préalable effectuer d'interminables ronds de jambe et autres courbettes.

« Nous devons vous quitter à regret. Les enfants vous comprennent. »

Quelle belle bande d'hypocrites nous faisons. Pas un pour rattraper l'autre.

Sur la route du retour, je ne peux me débarrasser d'un sentiment diffus de malaise. Ce récit prend une tournure très perturbante. Oui j'étais partant pour mettre fin à mes jours mais je n'ai pas signé pour une tumeur du cerveau. Probablement un truc à finir dans d'horribles souffrances ça.

Je passe une nuit très agitée à tourner, virer et transpirer comme un âne. Au regard des circonstances, la douche matinale est une bénédiction. Je laisse l'eau chaude couler sur ma peau et me délasser. Le répit est de courte durée puisque je ne peux m'empêcher de sursauter et d'éviter *in-extremis* un salto arrière, probablement fatal, en entendant :

– *Godefroy, veuillez m'excuser pour hier soir. Je n'aurais pas dû débarquer comme ça à l'improviste et au beau milieu d'une assemblée.*

– ...

– *Vous ne souhaitez toujours pas me parler ? C'est compréhensible. Surtout que parfois, nous les anges, avons des difficultés à appréhender le langage humain et partons dans des digressions peu digestes pour le commun des mortels. Mais je suis là pour vous. Pour vous aider à traverser cette période difficile de votre vie.*

– ...

Et merde. Après la voix dans ma tête, maintenant je distingue un halo transparent. La tumeur a dû grossir dans la nuit. Je sors *fissa* de la douche, me sèche et rejoint rapidement Maria à la table du petit déjeuner où le café odorant et fumant ne demande qu'à être inoculé en large quantité dans mes veines. De but en blanc, je lui sors :

– Ma chérie, je crois que ça va très mal ce coup-ci. Hier soir, j'ai entendu une voix dans ma tête. Ce matin, la voix est revenue et un halo transparent m'est apparu.

Comme toujours, Maria m'écoute religieusement. Ce qui tombe à point nommé vu le sujet de notre conversation. Elle ne panique jamais. Un roc la Maria. Elle me gratifie de son sourire le plus rassurant et me demande :

– Et qu'est-ce qu'elle t'a dit cette voix mon amour ?

– Mais on s'en fout de ce qu'elle a dit !! Tu ne comprends pas que je suis en train de crever d'une tumeur du cerveau ?!!

– Pas la peine d'être aussi mélodramatique mon chéri. Ça peut-être n'importe quoi. Rassure-toi. Dès que j'arrive au travail, je vais parler au professeur Dubois pour qu'il programme un examen clinique complet et éventuellement une IRM. On en saura plus après ça.

Je me prends la tête entre les mains. Seul un soupçon de dignité m'empêche de m'effondrer en larmes comme une gamine prépubère à un concert des 2Be3.

– Pas besoin de savoir. Je sais déjà. Je suis foutu. Comme Bernard, je me dirige droit vers l'abattoir.

Maria se lève et vient m'enlacer tendrement.

– Ne sois pas défaitiste mon amour. Tout va bien se passer, je t'assure. Je ne me vois pas embrasser une carrière de veuve à mon âge. Fais-moi confiance.

On peut dire ce qu'on veut mais c'est quand même un luxe d'avoir une épouse infirmière. Quand tout part en vrille, on peut au moins bénéficier d'un accompagnement cinq étoiles. Accès VIP à la chimiothérapie.

## 5

Trois jours plus tard, je sacrifie un samedi après-midi afin de me rendre à l'hôpital de la Pitié-Salpêtrière pour réaliser un *check-up* complet dans le service neurologique du Professeur Dubois. Toujours aussi efficace ma Maria. Bon quand je dis « sacrifier », je suis « *full of shit* » comme disent les *ricains*. L'alternative étant une compétition de gymnastique lénifiante de la petite dernière et des courses au Leclerc dans la zone commerciale de Clichy 2. A tout prendre, je préfère encore m'enfermer dans un appareil d'IRM. Il faut bien que ça ait des avantages d'être en phase terminale de cancer cérébral.

Ces trois jours m'auront paru durer une éternité malgré l'absence de nouveaux signes cliniques. Plus de voix dans la tête, plus d'hallucinations mais ça n'est pas pour autant que je sois rassuré. La tumeur est peut-être juste parti en RTT.

Je descends donc un peu tendu à la station RER de Châtelet-Les Halles bondée à cette heure de la journée. J'emprunte le Pont-Neuf pour rejoindre l'Île de la Cité. Tel un essaim d'abeilles, les touristes ont envahi le parvis de Notre-Dame. La file d'attente pour accéder à la cathédrale semble être sans fin. Je ne sais pas si c'est l'approche de ma mort imminente mais tout me paraît plus brillant,

plus vivant aujourd'hui. La lumière irréelle de *Paname*, le soleil qui se reflète sur la Seine, les tours de Notre-Dame qui s'élancent vers le ciel et même ces crétins de touristes qui m'arracheraient presque un sourire. J'ai dit « presque ».

Je continue mon chemin sur l'Île Saint-Louis, arpente le Pont de Sully et passe devant la Sorbonne. Trop jeune pour l'avoir occupée en mai 68 mais je crois que j'aurais aimé monter sur les barricades et balancer des pavés en hurlant « CRS SS ». J'ai une âme de Che Guevara du pauvre. J'ai bien brûlé deux trois poubelles lors des émeutes de 2005 pour donner un coup de main mais comme l'a dit le grand philosophe John Rambo, « Ça n'est pas mon combat Colonel ».

Après avoir traversé le jardin des plantes, me voilà aux portes de l'hôpital où mon destin va se jouer. Autant te le dire tout de suite, le professeur Dubois est un connard de première catégorie. Il est prétentieux, hautain, condescendant, imbus de sa personne et dédaigneux à souhait. Je l'adore. On s'entend comme deux larrons en foire. Il est aussi compétent qu'il est arrogant. C'est donc une pointure dans son domaine de prédilection qu'est la neurologie, ce qui le cas échéant, aurait plutôt tendance à m'arranger.

Il me reçoit dans son bureau comme un vieux pote. A l'exception notable de son fauteuil surélevé pour bien montrer qui est le patron. Mais je ne lui en tiens pas rigueur. C'est de bonne guerre. Après tout, il a du suffisamment se faire chier pendant ses dizaines d'années à étudier la médecine, il peut bien se la péter un peu maintenant. Je n'y vois aucun inconvénient du moment qu'il s'occupe de mon cas sérieusement.

– Alors Jambon, on se prend pour Jeanne d'Arc à ce que m'a dit Maria.

Elle me plaît déjà cette conversation.

– Si seulement. Non, je crois que j'ai tiré le gros lot. C'est la tumeur, c'est sûr. Ça ne pouvait se finir autrement.

– T'emballes pas Jambon. Il peut y avoir tout un tas d'autres explications.

– Comme quoi ?

– Il peut s'agir d'un dysfonctionnement neurologique du cerveau, maladie de Parkinson ou épilepsie, de la prise de certains médicaments entraînant un syndrome confusionnel comme des antalgiques, de la morphine ou des somnifères. Un épisode de dépression majeure peut également provoquer l'apparition d'hallucinations. Une forte déshydratation, un traumatisme crânien, un problème métabolique, maladie de Basedow ou diabète non stabilisé, un AVC, des migraines avec aura, schizophrénie ou toute autre pathologie psychotique peuvent également expliquer le phénomène. Tu vois, il y a pas mal de choses à explorer avant de conclure à la tumeur cérébrale.

Au secours.

– Me voilà rassuré, dis-je sans assurance.

Éclat de rire de l'autre grand con.

– Allez courage Jambon. Je vais te faire la totale. Même le toucher rectal si tu veux.

– Non c'est bon merci. Concentre-toi sur mon cerveau Dubois.

– Comme tu veux Jambon. Tout est calé. Bilan neurologique, prise de sang, scanner, IRM, angiogramme et biopsie si nécessaire. Je te retrouve après la tournée des grands-ducs pour le verdict.

– Magnifique, dis-je dépité.

– Te plains pas Jambon. T'aurais préféré faire tes courses chez Leclerc ?

Bordel, il m'a bien cerné l'animal.

Et il sait recevoir Dubois. Je ne peux pas lui enlever ça. Il m'a réservé une chambre individuelle avec vue sur *le parc de la hauteur*. En attendant qu'on veuille bien venir me chercher, je dépose mes affaires personnelles et enfile une tenue seyante. Tu sais celle avec le derrière à l'air ? Parfaite pour compléter ma panoplie de Gode-froy.

Une infirmière toute en chair mais le derrière pas à l'air, m'installe dans un fauteuil roulant. Je viens de prendre trente ans. Elle me véhicule dans une salle d'examen où un interne m'attend. Je devrais plutôt dire, un préadolescent m'attend.

– Bonjour Monsieur Jambon, me dit-il d'une voix qui n'a pas encore muée et qui masque mal une forte envie de se marrer.

Je sens l'infirmière pouffer dans mon dos. J'ai l'habitude. Le minot reprend :

– Le professeur Dubois m'a chargé de vous faire passer tous les examens nécessaires pour comprendre ce qui ne va pas chez vous.

– Quelque chose ne va pas chez moi ? dis-je en adoptant volontairement un ton glacial.

La température dans la pièce baisse de dix degrés. Les manchots ne vont pas tarder à se pointer. L'insolent défaille légèrement. J'adore emmerder les gens. Surtout ceux qui s'attaquent à ma lignée. Je vais le mater le morveux.



– Non, non, je veux dire, on va essayer de comprendre s'il y a un éventuel dysfonctionnement et le cas échéant faire tout ce qui est en notre pouvoir pour vous soulager du mieux possible.

C'est déjà mieux. Mais pas suffisant. Je n'ajoute rien et le fixe intensément. *Poker face*. Il est à deux doigts d'appeler sa maman en pleurnichant. Il se reprend comme il peut et se tourne vers la jolie infirmière qui ne doit pas être loin de se pisser dessus de rire.

– Merci Sabrina, vous pouvez disposer.

Sabrina ? Sérieusement ?!! Le toucher rectal, il est trop tard pour le demander ?

La demoiselle partie, je reporte toute mon attention sur le nourrisson et lui balance d'un ton plus dur que je ne le souhaiterais :

– Et Dubois, il pouvait pas s'en occuper des examens ?

– Le professeur Dubois est fort occupé mais c'est lui qui analysera les résultats et vous recevra pour vous expliquer tout ça après.

Il me fait un peu pitié le *pitchoun*. Je décide de lui lâcher la grappe avant qu'il ne laisse une trace marron sur son pantalon.

– Soit. Allez vas-y. Fais ce que tu as à faire. Je te fais confiance.

*Hou là*, elle m'a moitié écorché la gueule la dernière phrase. Mais elle a le mérite de le détendre et de lui permettre de reprendre sa contenance.

– On va débiter par un examen neurologique si vous voulez bien.

Avec son petit marteau, sur ses gardes, tendu comme une arbalète, il tape délicatement sur mon genou. Il doit craindre que je ne lui balance ma jambe en pleine poire. Il n'a pas tort de se

méfier. Un coup est si vite parti. Après le petit marteau, la petite lampe pour observer la réaction de mes pupilles. Je m'attends presque à ce qu'il me sorte sa dînette après ça. Il ne prononce pas un mot et note consciencieusement toutes ses observations sur une feuille d'examen. Il repose son bloc note et dit d'une petite voix lointaine :

– Je vais procéder à une prise de sang maintenant si vous voulez bien.

Je ne peux retenir un regard noir exprimant explicitement « Te loupe pas mon ami ». Message reçu. La main tremble un peu mais il s'en sort avec les honneurs. Je ne suis pas sûr qu'il ait été plus soulagé le jour de l'épreuve du permis de conduire.

Il colle des étiquettes sur les différentes fioles de sang et me dit timidement :

– Maintenant, je vais vous emmener vers la zone des imageries médicales Monsieur Jambon.

L'évocation de mon nom ne provoque plus le moindre rictus de moquerie chez lui. J'ouvre grand les bras :

– Je suis à ta disposition mon garçon.

Nous voilà donc parti pour un *road-trip* dans les couloirs de l'hôpital. Ça n'est pas exactement *Easy Rider* mais je m'en contenterai. Nous rentrons dans une pièce pleine d'appareils tous plus étranges les uns que les autres. Junior m'injecte dans les veines un produit de contraste dans le sang. Avec lui, j'ai mon ticket gratuit pour un scanner cérébral et une IRM. Cadeau *bonux*, un angiogramme pour obtenir un cliché radiographique des artères et des veines. Une fois tout ceci effectué, Bambi me reconduit dans ma chambre et m'abandonne avec soulagement. Je me

rhabille et attends patiemment sur mon lit de savoir à quelle sauce je vais être mangé.

Quelques heures plus tard, *nurse* Sabrina fait une entrée remarquée en me tirant de mes rêveries. *Cauchemarderies (sic)* serait plus précis. Elle a de l'allure la demoiselle et sait mouvoir son corps de manière souple et sensuelle. La charrette n'est plus au menu ce que j'interprète comme un signe encourageant. Elle me ramène dans le bureau de Dubois, concentré sur un dossier et qui ne lève pas la tête à mon arrivée. Je n'en attendais pas moins de lui.

Après des minutes interminables, il prend la peine de poser ses lunettes, de me regarder droit dans les yeux et de me dire :

– Pour moi RAS. Tout va très bien sur le plan physique. Sur le plan psychique, je ne peux me prononcer mais de ce que je vois au premier abord, je ne détecte rien non plus d'anormal. Tous les examens sont concordants. Il va te falloir consulter un spécialiste Jambon si tu veux en savoir plus.

Il y a trois jours de cela, je ne pensais qu'à mourir et là je ressens une joie et un soulagement intense à l'idée que les dés ne soient pas jetés. Tout ce que je trouve à répondre c'est :

– Merci Dubois.

– Je vais quand même te prescrire un arrêt de travail de deux semaines parce que tu m'as quand même un peu l'air au bout du rouleau. Ça sent le *burn-out* à plein nez ça. Tu dois penser à prendre soin de toi Godefroy.

Godefroy ?

Putain ça doit vraiment sentir le sapin si Dubois commence à m'appeler par mon prénom. A ma mine déconfite, il croit bon d'ajouter :

– Allez courage Jambon. C'est juste un mauvais moment à passer. Tu te reposes, tu ne fais rien, tu profites de tes gosses et en un rien de temps, tu seras de retour dans ton clapier.

Toujours le mot qui va bien pour remonter le moral Dubois. Son passé de rugbyman resurgit au moment opportun. Même quand il est au soutien, il ne peut s'empêcher de poser un raffut.

## 6

La nuit est tombée et je marche longuement dans les rues illuminées de Paris. La magie ne cesse d'opérer. Je laisse mes pieds me guider où bon leur semble. Je finis par prendre place sur un banc face au Champ de Mars et à la Tour Eiffel dans l'idée de faire le point sur les derniers développements.

– *Vous voilà rassuré Godefroy ? Vous ne souffrez en effet d'aucune maladie ni d'aucun désordre psychologique.*

*Oh putain ça recommence ! Mon Dieu, je perds la boule.*

– *Non Godefroy, vous ne perdez pas la boule.*

Si je ferme les yeux et que je compte jusqu'à trois, la voix et le halo vont disparaître. Un, deux, trois, « tire la chevillette, la bobinette cherra ».

– *Je suis toujours là. Je n'irai nulle part tant que vous ne me répondez pas.*

Bon, foutu pour foutu.

De toute façon, je ne sais pourquoi mais je l'ai senti venir ce coup-là. J'entame donc un dialogue interne. Pas la peine que les passants croient que je vais me jeter sur eux en poussant des hurlements de possédé. Je ne suis pas sûr que la camisole m'aille au teint. Je ferme les yeux.

- Qu'est ce qui se passe là ? T'es qui toi ?
- *Je suis Jabamiah, l'ange 70 de la Séphirah IX Yésod du chœur des anges qui s'incarne dans votre monde sous la forme de la Lune. Je guide ceux dont le soleil natal est de 0° à 59° du signe astrologique des poissons. Mon Archange Recteur est Gabriel. Je représente l'élément Eau, mon nom veut dire « Dieu qui produit toutes choses » et je suis votre ange gardien Godefroy.*
- Rien compris. Qu'est-ce que tu me veux exactement ?
- *Il est temps que l'humanité franchisse une étape cruciale dans son développement et dans l'évolution de sa conscience. Nous avons donc besoin de tous les relais possibles. Il a été décidé en haut lieu de tenter une expérience avec un cas désespéré.*
- Merci pour le vote de confiance.
- *Oui, veuillez m'excuser Godefroy mais en tant qu'ange, le mensonge nous est étranger. Conséquemment, nous pouvons avoir tendance à être brutalement honnête.*
- Pas de problème. A tout prendre, je préfère la franchise et savoir où je me situe avec les gens. Ou les anges dans ce cas précis. Mais quand tu dis « en haut lieu », tu parles du Big Boss c'est ça ?
- *Je ne crois pas qu'il soit très judicieux de nous aventurer sur ce terrain-là. Il n'est pas nécessaire d'ajouter davantage de confusion à l'heure actuelle. Disons simplement que votre situation a retenu toute notre attention et que je suis chargé de vous apporter toute l'assistance et le concours qu'il sera nécessaire pour vous redonner goût et confiance en la Vie.*
- Génial. C'est quoi tes super pouvoirs ?
- *Super pouvoirs ?*

– Bah ouais, tes super pouvoirs. T'es un ange, non ? Tu fais quoi ? Tu transformes le plomb en or ? Tu te téléportes ? Tu lis dans l'esprit des gens ? Tu vas m'apprendre tout ça ?

– *Godefroy, je suis un ange pas un héros Marvel. Je suis un être de conscience ergo je ne peux interagir sur la matière et aller à l'encontre des règles régissant la physique de votre monde.*

– En gros, tu ne m'es d'aucune utilité. « Tu es comme le H de Hawaï. Tu ne sers à rien. »

– *Plaît-il ?*

– Brice de Nice ?

– ...

– Bon laisse tomber. Va quand même falloir qu'on se penche sur ton humour et ta culture cinématographique sinon je risque de vite relancer la mise en œuvre de mon vol plané.

– *Voilà qui serait fort regrettable.*

– Et il va aussi falloir que je te donne des leçons d'ironie, de sarcasme et de second degré sinon la communication va être saccadée, sachant que c'est mon mode de conversation privilégié.

– *Ne vous souciez pas, je suis en mesure de lire directement dans votre cœur.*

– Je ne sais pas si ça me rassure beaucoup ce que tu me dis là. Ça ne doit pas être très beau à voir à cet endroit.

– *Détrompez-vous. Sous cette couche épaisse de colère, je ressens un trop plein d'amour qui ne demande qu'à s'exprimer pleinement.*

– Si tu le dis *Jab*. Ça te dérange si je t'appelle *Jab* ?

– *Comme il vous sied.*

– Et tu ne voudrais pas essayer de me tutoyer s'il te plaît ? J'ai l'impression de parler à un curé et je n'ai jamais été très porté sur la soutane.

– *Je ne vous promets rien mais je vais essayer.*

– Je n'en demande pas plus. Bon, c'est quoi le plan là ?

– *Godefroy, tu as besoin de prendre un temps de silence pour comprendre un peu ce qu'il se passe en toi. Nous t'avons réservé une place dans un centre de méditation pour y effectuer une retraite de dix jours.*

– Dix jours ? Ça va pas bien non ?! Qu'est ce que je vais foutre pendant dix jours ?!!

– *Les détails te seront communiqués sur place. Nous te demandons juste de nous faire confiance et de tenter le coup. Qu'as-tu à perdre ?*

– Mon temps !!

– *Il t'es si précieux que ça ?*

– Et bien oui, figure toi.

– *Formidable. Finalement, tu accordes peut-être plus d'importance à ton existence que tu ne le pensais. Et rassure-toi, si l'expérience t'es par trop insupportable, ta liberté est totale de quitter la retraite à tout moment. Je ne peux et ne veux te contraindre à quoi que ce soit. A chaque pas, tu es le maître de ton destin. Chaque décision, chaque action t'appartient.*

– Bon, admettons. Mais dis-moi, comment as-tu fait pour me réserver une place dans ce centre si tu ne peux interagir au niveau physique ?

– *Disons qu'il existe, tout de même, une certaine latitude. Mais il y a nulle utilité d'explorer ce sujet plus en profondeur.*



– Ouais, ouais, petit cachottier va. Allez, garde tes petits secrets pour le moment. Bon cette retraite, c'est où et quand ?

– *Demain en Bourgogne.*

– Bah voyons. Et tu m'as aussi réservé un billet de train et préparé ma valise ?

– *Non, il n'y a pas encore de conciergerie au paradis.*

– Ah mais finalement, il en a de l'humour le *Jab*. Il apprend vite le « Dieu qui produit toutes choses », dis-je avec un sourire en coin avant d'ajouter :

– Et j'imagine que mon arrêt de travail de quinze jours prescrit par Dubois n'a rien de fortuit ?

– *Disons qu'il a été bien inspiré.*

– Disons cela en effet. Et comment je suis censé régler tous les préparatifs d'ici demain ?

– *J'ai pleine confiance en ta capacité pour te rendre en temps et en heure au lieu-dit. « Cherchez premièrement le royaume de Dieu et sa justice, et toutes ces choses vous seront données par surcroît. » Matthieu 6:33.*

– Il va être content le fiston de savoir qu'un autre Matthieu a écrit une phrase sans queue ni tête il y a 2000 ans. Traduction ?

– *« Ne vous inquiétez donc pas du lendemain; car le lendemain aura soin de lui-même. A chaque jour suffit sa peine. » Matthieu 6:34.*

– Tu vas me citer toute la bible comme ça ? C'est bon, je crois que j'ai compris le message.

– *Je me dois maintenant de te laisser mais sache que tu peux m'appeler dès que tu en ressens le besoin. « Demandez, et l'on*

*vous donnera; cherchez, et vous trouverez; frappez, et l'on vous ouvrira. » Matthieu 7:7.*

– Oh ça va !! Moi aussi je peux en balancer des citations à tire-larigot. « A plus dans le bus ! A demain dans le train ! A bientôt dans le métro ! » Foresti, *Mother Fucker* (2009-2011).

– ...

## 7

Je rejoins la station Châtelet-Les Halles à pied. Je laisse mon GPS interne me guider. Les rues de Paris sont mes plus fidèles alliées depuis que je suis né. J'aime leur abandonner ma liberté de décision. Loin de m'aliéner, elles me ravissent. Malgré le poids de toutes ces années à se côtoyer, elles parviennent encore à me surprendre et à me dévoiler des aspects de la ville lumière, inexplorés jusqu'alors. Mais ce soir, je ne suis pas d'humeur à être ébloui par la majesté de la cité millénaire. La digestion de toutes ces émotions accapare totalement mon attention. Je pensais rentrer avec une tumeur dans le paletot et je me retrouve avec un *angelo* sur le dos.

Je me résous à rentrer à la maison même si je ne sais pas bien comment je vais présenter tout ça à la petite famille. Je les retrouve attablés dans la salle à manger en train de dévorer des pizzas *cheezy crust fun* 4 fromages. Un cauchemar de nutritionniste et un aller simple pour un infarctus du myocarde. Mon entrée impose un silence immédiat. Maria me lance un regard interrogateur tandis qu'Emma se lève prestement pour enserrer mes jambes avec ses petits bras. Elle relève la tête vers moi, ses yeux verts profonds et

brillants m'ensorcellent et avec un grand sourire espiègle m'annonce d'un débit de mitraillette :

– Papa, j'ai réussi tous mes mouvements *paaaarfaitement* à la compète. Tu aurais dû voir ça. J'ai fait la roue, la rondade et une galipette arrière.

Ma fille, la prochaine Nadia Comaneci. « *Paaaarfaitement* » signifiant qu'elle ne s'est pas vautrée lamentablement. A sept ans, c'est déjà bien suffisant. Je lui rends son étreinte et en caressant tendrement ses cheveux châains, soyeux et bouclés, je lui dis :

– Super ma puce. Papa est très fier de toi. Je suis vraiment désolé d'avoir raté ça. Vraiment pas de chance cette urgence au travail. Promis, la prochaine fois je serais là.

Suffisant pour elle puisqu'elle retourne toute guillerette grignoter sa pizza. Quant au grand, il ne lève pas le nez de son assiette, trop occupé qu'il est à fourrager sa part à deux mille cinq cents calories tandis qu'il pianote de son autre main sur son téléphone avec un écouteur dans une oreille. J'entends d'ici vibrer les basses sourdes d'un rap *hardcore* et sans concession. Voilà une guerre que j'ai perdue il y a belle lurette. Tellement plus aisé d'abdiquer que de tenir fermement la position, jour après jour. J'ai plié sous le coup des attaques répétées. Vague après vague, je me suis laissé submerger et dorénavant le portable a son rond de serviette à la table. Je n'ai qu'à m'en prendre qu'à moi-même. La compromission n'amène jamais rien de bon. Nanti de ces idées noires, je me dirige vers la cuisine suivi comme mon ombre par Maria.

– Alors ? me demande-t-elle à peine hors de portée des enfants.

Pour préserver notre progéniture, nous avons décidé d'un commun accord de mentir ouvertement à nos marmots. Elle est « M » et moi, « *My name is Bon, Jam Bon* », agent triple zéro. Daniel Craig n'a ... rien à craindre.

– Selon Dubois, tout va bien. Probablement un gros coup de fatigue.

Je sens tout son corps se détendre. Je profite de la fenêtre de tir pour tenter de l'enfumer à mon tour, fourbe agent double que je suis.

– Il m'a prescrit deux semaines d'arrêt de travail et s'est arrangé pour me faire participer à une retraite méditative de deux semaines en Bourgogne.

Je la sens tiquer mais je la vois mal questionner Dubois sur le sujet. Trop respectueuse de l'autorité pour ça. Sceptique, elle m'interroge quand même :

– Le professeur Dubois ? Une retraite méditative ? Ça n'est pas son style de connaître un endroit pareil.

Je mets enfin en pratique mes années imaginaires à l'*Actors Studio*.

– *Euh*, oui je ne sais pas. *Euh*, en tout cas il a pensé que ça serait une bonne idée pour moi. *Euh* ...

– Bon, si c'est le professeur Dubois qui le dit. Et elle est prévue quand cette retraite ?

Et voilà, ni vu ni connu, je t'embrouille. Al Pacino, sors de ce corps !

– Demain.

J'anticipe sa réaction et enchaîne avec la vivacité d'un gnou :

– Oui je sais, j'ai eu la même réaction que toi. C'est précipité. Mais si tu penses que c'est trop compliqué à gérer avec les enfants et tout, je n'y vais pas.

Sa propension à prendre soin des autres au détriment des contraintes que cela génère prend immédiatement le dessus puisqu'elle lève ses deux mains et me dit avec empressement :

– Non, non. Le professeur Dubois a raison. Je crois aussi que tu as besoin de prendre un temps pour toi mon amour. Ça te fera le plus grand bien. On va s'arranger. Et puis Jean-Paul et Josiane ne sont pas loin. Tu sais bien qu'ils sont toujours partants pour garder les enfants.

Oh mon Dieu !

Les enfants chez Papi Paulo et Mamie Triple Menton. Ils vont être ravis. Je ne suis pas très fier de mentir à tout le monde mais pas la peine qu'ils croient que leur géniteur a fondu un boulon. C'est déjà assez traumatisant de constater que leur père est un crétin. Qu'est-ce que je leur donne à voir comme exemple à ces gamins ? Une vie sans ambition, minable et pathétique ? Quant à Maria, je pense qu'elle me croirait mais je ne sais pas encore si j'y adhère moi-même à cette histoire d'ange ou si je suis en plein délire psychotique. J'ai besoin de clarifier tout ça avant de me livrer à elle. Je ne suis tout simplement pas prêt à avoir cette conversation.

– Merci mon cœur, dis-je simplement.

Je la prends dans mes bras et goûte à la paix, la tranquillité et la bienfaisance que me procure inévitablement chacune de nos étreintes. Une fois le charme rompu, j'ajoute :

– Et aux enfants, on va leur dire quoi ? Franchement je doute que ce soit une bonne idée de leur dire que je suis en arrêt de

travail et que je pars dix jours me le couler douce à psalmodier « *Om Mani Padme Hum* » alors qu'on n'est pas parti en vacances depuis une éternité.

J'assiste en direct aux rouages de son cerveau qui se mettent en branle, cherchent une solution et rapidement rendent la conclusion de cette cogitation :

– On n'a qu'à dire que tu pars en tournée en province pour la compagnie. Pas la peine d'entrer dans les détails. De toute façon, je crois qu'ils n'ont aucune idée de ce que tu fais.

Charmant.

Ceci dit, pas la peine de se voiler la face, elle aurait tout aussi bien pu déclarer qu'ils s'en foutent que je n'aurais rien à objecter. Elle croit bon d'ajouter :

– Les meilleurs mensonges sont ceux où on en dit le moins possible sinon on s'enferme dans des situations inextricables.

Je la regarde avec un œil soupçonneux. Mata Hari, c'est bien toi ?

J'acquiesce silencieusement mais conclus la discussion en lâchant :

– Je te laisse mener la charge.

Nous retournons à la table du salon où nous empêchons *in-extremis* le déclenchement de la troisième guerre mondiale. Emma s'étant mise en tête de poser ses doigts plein de graisses sur le téléphone dernière génération de son grand frère compréhensif, patient et conciliant. Ou pas. Ça crie, ça hurle et seule l'intervention énergique des casques bleus évite le drame de peu. Le calme temporairement revenu, Maria en profite pour faire passer la pilule :

– Papa va s'absenter une dizaine de jours. Il va partir en province aider ses collègues de travail.

Je constate avec une joie non feinte que ma petite Emma semble touchée par la nouvelle, au contraire de son frangin, pas plus expressif qu'un mollusque et qui est retourné aussi vite dans son monde virtuel qu'un Bernard l'Hermite dans sa coquille. Je m'assure qu'il respire encore :

– Matthieu, tu as entendu ?

Même joueur, joue encore.

– Matthieu ?

Il ne bouge pas une oreille. Je le secouerais bien telle une bouteille d'Orangina mais je n'ai pas envie d'avoir les services sociaux sur le dos. Il ne me reste plus qu'une option et de guerre lasse, je lâche dans un soupir :

– Mat ?

Il daigne lever la tête et dans ce qui semble être un effort hors du commun pour lui, il ânonne :

– Quoi ?

*Mea Culpa.*

Ce n'est pas un mollusque mon fils, c'est un crapaud. Je suis fier de lui. Il a su développer ses propres techniques pour se fondre et survivre dans son environnement. Casquette à l'envers, crachats par terre, banane imitation Louis Vuitton, retards à répétition, indiscipline, lenteur, langueur, j'en passe et des meilleurs. Je profite toutefois de ce moment béni de communication établie pour pousser mon avantage :

– Tu as entendu ce que ta mère a dit ?

– Ouais, dit-il dans ce qui semble être son dernier souffle.



Clairement, je n'en tirerais pas plus. Je ne sais pas quand je l'ai perdu mon gamin. Quand je le regarde, ce qui me vient c'est « Les sanglots longs des violons de l'automne blessent mon cœur d'une langueur monotone » et une nostalgie infinie m'étreint. Il n'en a pas toujours été ainsi. Plus jeune, il était enthousiaste et plein de vie. Nous faisons du vélo ensemble, construisions des cabanes dans les bois et allions pêcher dans le canal de l'Ourcq. Je garde un souvenir ému de la première fois où je l'ai emmené au Parc des Princes voir le Paris-Saint-Germain jouer. Il serrait fort sa petite main dans la mienne et avait deux billes à la place des yeux en voyant les tribunes immenses déployer des *tifos* bigarrés et entonner des chants exaltés. « Oh hisse enculé ! » ne manqua jamais de le faire éclater de rire. Je croyais ne jamais me lasser d'entendre ce rire si pur et si cristallin. Et puis le rire a disparu. Encore un cadeau empoisonné de la vie. Les enfants nous sont confiés, on s'en occupe du mieux qu'on peut, on s'y attache et inévitablement ils s'éloignent de nous. Ça n'est qu'une question de temps avant que la petite ne me crache au visage. Dès qu'elle aura réalisé que son père n'est pas un héros mais un *has-been*.

Cette humeur maussade ne me quitte pas du reste de la soirée. Je la passe sur l'ordinateur à planifier mon voyage pour le lendemain. Pas bien compliqué au final. Un TER, un bus et je serais arrivé. Mais ça sent le trou perdu à plein nez. Pouvait-il en être autrement pour un lieu de recueillement ? C'est sûr que ça va me changer de la légère agitation rencontrée dans notre région.

Je passe plus de temps à choisir les vêtements à emporter. J'ai toujours peur de manquer de quelque chose et je ne sais pas ce qui est approprié ou pas dans ce type d'endroit. Dans le doute, je

transvase la moitié de mon *dressing* dans la valise devant les yeux effarés mais compréhensifs de Maria.

– Qu'est-ce qu'il y a ? dis-je en espérant justifier mon attitude compulsive.

– Il n'y a rien mon amour. As-tu seulement besoin de tout ça ?

– *Bah* sait-on jamais. Je ne voudrais pas être pris au dépourvu.

Elle se contente d'acquiescer en souriant.

A minuit passé, les derniers préparatifs réglés, je suis au lit à fixer le plafond sans arriver à m'endormir. J'ai le sentiment de perdre le contrôle de ma vie et c'est un sentiment très troublant. C'est tout à la fois, effrayant et exaltant. Qu'est-ce qui m'attend ?

Je finis par lâcher prise et sombre dans un sommeil agité.

« Tout ce que vous avez à faire,  
c'est de décider de partir et le plus dur est fait. »

Tony Wheeler

## 8

Je me réveille de bonne heure mais pas de bonne humeur. Mon esprit n'a de cesse de jouer à saute-mouton et de remplacer une question par une autre question. C'est usant, épuisant. De guerre lasse, je déserte le lit conjugal et me lève sans bruit pour ne pas réveiller Maria. J'enfile un jogging et un *sweat* à capuche qui ne dépareilleraient pas dans la penderie de mon couillon de fiston, et sort acheter de quoi préparer le petit déjeuner.

La « bonne » boulangerie n'est pas à portée de fusil alors je n'y vais que rarement, mais il est encore tôt et une marche matinale constitue invariablement un régal. Potron-minet est mon moment préféré de la journée. A l'aube, au point du jour, quand le soleil tarde à se montrer et la lune à s'éclipser, je ressens une paix profonde m'envahir. C'est suffisamment rare pour ne pas être galvaudé. A déambuler dans les rues encore endormies, j'ai le sentiment d'être un voleur de temps. Comme la neige fond au soleil, ce sentiment est éphémère et malgré mes efforts acharnés, rien ne l'empêche de s'évanouir dans un soupir.

A l'approche de la boulangerie, les effluves du pain juste cuit et des viennoiseries me chatouillent les narines. Mes papilles en salivent par avance. En poussant la porte de l'échoppe, ce sont mes

mirettes qui explosent devant l'étal copieusement garni de gourmandises diverses et variées. Avant de partir en fin de matinée, je tiens à gâter les miens. Je connais leurs péchés mignons par cœur et savoure par anticipation leur délectation face à ce petit déjeuner improvisé.

– Bien le bonjour à vous Monsieur.

Le généreux sourire de la boulangère accompagnant cette phrase de politesse élémentaire perce mon armure de misanthrope plus sûrement que n'importe quel AK47. Sans réfléchir, je lui retourne timidement l'offrande, en disant :

– Bonjour Madame. Tout ceci a l'air fort appétissant. On ne sait que prendre. Le choix est cornélien.

Son sourire s'élargit encore quand elle me répond :

– Et bien merci, c'est très gentil à vous de le dire.

Et pourtant je n'en pense pas un mot, voyez-vous. Comme mon père, je suis vraiment un bonimenteur de première car je sais très bien ce dont j'ai besoin. Mais je joue le jeu et fais semblant d'hésiter avant de déclarer :

– Alors je vais vous prendre une brioche Suisse pour la petite dernière, un grand pain au chocolat et un croissant pour mon aîné, et un de ces jolis pains tranchés avec des raisins, des figues et des fruits secs pour moi et ma femme. *Oh* et puis rajoutez-moi quelques poignées de chouquettes à la crème. Leur aspect succulent est par trop tentant.

Des chouquettes ?!!

Putain, je suis à deux doigts de lui lécher le cul à la boulangère. Je suis une lavette comme ma mère. Un peu de fierté Jambon. Suis l'exemple de ton père, « File-moi un pain *fissa* la *grogna*se et ferme ton clapet à merde ». Un bonimenteur oui, mais seulement

quand le jeu en vaut la chandelle. Je regarde la petite dame s'affairer avec entrain pour préparer ma commande sans se douter un instant que de l'autre côté du comptoir se trouve un *guedin*.

Je repars les bras chargés de la promesse de passer un moment délicieux de convivialité en famille. Encore que je doute de croiser mon garçon. Il ne va pas se lever avant midi et je serai déjà parti. Mais j'aurais au moins la satisfaction qu'il ait une joyeuse surprise en se levant même s'il ne voudra jamais l'admettre.

En poussant la porte de la maison, une divine odeur de café me percute de plein fouet. Ma belle est réveillée. Et ma puce aussi. Ses yeux s'élargissent quand elle réalise que je porte des sacs de la boulangerie Chergui. Et oui, nous sommes dans le 9-3 je te rappelle.

– Chouette, chouette, dit-elle en tapant vigoureusement dans ses mains avant d'ajouter :

– Maman regarde, Papa a acheté des gâteaux. Tu m'as pris une brioche aux pépites de chocolat et avec la bonne crème dedans ? me demande-t-elle comme si sa vie dépendait de ma réponse.

– Déjà, bonjour mon cœur, dis-je faussement outré.

– Oui oui, bonjour. Alors la brioche, tu l'as prise ?

*Actors Studio*, scène deux, plan un, prise une.

« Silence, moteur, ça tourne, action ! »

*Clap.*

– Ah non désolé ma chérie, il n'y en avait plus.

Bien qu'elle ne l'ait jamais connu, quelle flamboyante et admirable interprétation de Roger Gicquel, elle me propose là ma princesse. C'est bel et bien un 747 qui vient de s'écraser sur ses

petits pieds, taille vingt neuf fillette. Ma fille, la prochaine Julia Roberts. Je ne peux résister longtemps devant sa mine effondrée.

« Coupez, c'est dans la boîte ! »

– Mais non Emma. Papa n'aurait jamais laissé faire ça. Elle est là ta brioche au chocolat.

La lumière éclaire de nouveau son visage radieux et moi je m'offre à peu de frais un rôle de héraut, chevalier servant de gentes demoiselles en détresse. C'est un *win-win*. Un peu sadique, je te l'accorde mais que veux-tu, je prends les petites victoires où elles se trouvent.

Adossé à l'évier, les bras croisés, Maria se délecte du spectacle avec un léger sourire aux commissures des lèvres. La scène n'est pas nouvelle, elle connaît le film par cœur mais ne semble pas se lasser de ce numéro de duettistes si bien rodé. Je dois bien avouer que ce rôle de chef de famille est bien le seul que j'accepte gracieusement d'endosser. Être un père pour mes enfants et un mari aimant pour ma femme est la seule chose qui me maintienne en vie. J'en bave des ronds de chapeaux parfois mais il me semble y déceler du sens. Pour le reste, je patauge.

J'éloigne de moi ces idées noires et reviens au présent pour profiter de l'instant. Je déguste ma tartine chaude copieusement garnie de beurre fondu et dévore du regard, la prune de mes yeux. Dieu que j'aurais aimé avoir le talent d'un Renaud Séchan pour lui composer une chanson pareille :

« A m'asseoir sur un banc cinq minutes avec toi  
Et regarder le soleil qui s'en va  
Te parler du bon temps qui est mort et je m'en fous  
Te dire que les méchants c'est pas nous  
Que si moi je suis barge, ce n'est que de tes yeux

Car ils ont l'avantage d'être deux  
Et entendre ton rire s'envoler aussi haut  
Que s'envolent les cris des oiseaux  
Te raconter enfin qu'il faut aimer la vie  
Et l'aimer même si le temps est assassin  
Et emporte avec lui les rires des enfants  
Et les mistraux gagnants  
Et les mistraux gagnants. »

Maria ressent instinctivement ma profonde mélancolie et me serre doucement la main. Je lui retourne son regard affectueux et dépose sur sa joue un tendre baiser. Ce qui a le don de faire éclater de rire, *miss* crème pâtissière sur le nez.

Le petit déjeuner se prolonge d'autant plus que les chouquettes à la crème remportent un franc succès et que je ne suis pas tellement pressé de m'en aller. Je dois toutefois me résoudre à me mettre en mouvement et essaie d'adopter une attitude *relax* et décontracté pour ne pas perturber Emma. Une fois ma valise déposée dans l'entrée, je la prends dans mes bras et lui dit :

– Bon, Papa va juste s'absenter quelques jours et je serai bien vite de retour. Alors tu es sage, tu obéis bien à Maman et si tu vas chez Mamie Josiane, tu ne lui piques pas ses cookies si tu veux garder tes doigts.

Elle gigote en rigolant.

– Euh mais non, *j'fais* pas ça moi.

– Allez ma puce, fais-moi un gros câlin et puis j'y vais.

Un câlin plus tard, c'est au tour de Maria de passer dans mes bras. Nous nous regardons en silence. Pas besoin de se parler. Nous communiquons sur un autre registre. Juste un petit signe de tête, un baiser échangé et la valise à la main, je jette un dernier



coup d'œil sur la maisonnée. Comme anticipé, Matthieu n'est pas levé et je me résous à partir sans le saluer. De toute façon, je n'aime pas les adieux formels et guindés. Pourquoi se dire au revoir puisque l'on va se retrouver.

Après les chouquettes, je déguste une galette complète, jambon œuf fromage pour me rendre à la gare de Lyon. Bus ligne 603 enchaîné par le RER E, le Métro ligne 4 puis la ligne 8.

« N'en jetez plus, la coupe est pleine. »

J'entre dans le hall de la gare plutôt désert à cette heure. Je cherche sur le panneau d'affichage la voie du TER 891055 de 10h41 qui doit m'emmener à Laroche-Migennes. J'ai comme dans l'idée que ça va sentir le fumier par là-bas. Oui je sais, c'est un gros préjugé. Tu n'en as pas toi, des préjugés comme ça ? Du style, coiffeur = pédé, skin = facho, politique = corrompu, sportif = neuneu, parisien = tête de con, breton = alcoolique, *ch'ti* = consanguin, auvergnat = rapiat, prêtre = pédophile. J'en passe et des meilleurs. Et je t'évite le couplet sur nos voisins européens, bouffeurs de choucroutes, buveurs de bières ou voleurs de poules. Bon, en une phrase je viens de me mettre à dos la majorité du pays. Pas mal pour une matinée. Je vais devoir solliciter la protection du GIGN. J'ai d'ailleurs pris grand soin de ne pas mentionner les forces de l'ordre. J'avais pourtant des choses à dire. Et tu remarqueras que je n'ai rien dit sur les islamistes fondamentalistes. Faut pas pousser Mémé dans les orties non plus. Pas envie de finir décapité sur YouTube !

J'attrape au vol un café, *L'Équipe* pour me cultiver et rejoins sans me presser la voie numéro dix sept. Je m'installe dans le TER déjà en gare et ouvre la tablette pour y déposer mes achats. Au

regard de l'affluence dans la rame, je devrais bénéficier d'un voyage apaisé. A *contrario* de la dernière fois où un individu que je qualifierais de doté d'une corpulence imposante vint s'asseoir à mes côtés. Une baleine pour dire la vérité. Tu sais, le genre de type qui pose sans gêne ses coudes sur les accoudoirs en te labourant les côtes dans le même mouvement comme si tu n'existais pas ? D'ailleurs tu n'existes pas puisque tu es incapable de t'exprimer. En tout cas, moi je n'y arrive pas. Dans ma tête, je le maudis, je lui chie dessus, j'insulte sa famille, sa mère et toute sa lignée mais aucun mot ne sort de ma bouche.

« Faible avec les forts, fort avec les faibles. »

L'histoire de ma vie.

Le voyage se déroule en effet sans incident et à 12h50, je pose ma valise chez les bouseux. Bienvenue chez les ploucs. Oh ça va !!

La navette censée m'emmener au centre de méditation ne part qu'à 15h15. Je décide donc de faire rouler ma valise pour m'enquérir de la possibilité de m'en jeter un dans le patelin. Et accessoirement, dégoter de quoi grailler. Pour débusquer un tel endroit, crois-moi, ça n'est pas très compliqué. Tu vises l'Église et il y a de fortes probabilités, qu'un bar PMU se situe à son extrémité. *Bar de l'Église* ou *Café des Sports* sera probablement son appellation.

*Bingo.*

Petite variante, *Bar PMU Les Copains d'abord.*

*Cling Cling.*

Le carillon de la porte annonce mon entrée et tous les regards se tournent vers moi. Ambiance *Far-West*. Gueules patibulaires mais presque. Main sur le Colt, tabac à chiquer au creux des dents, les regards revolvers sont de sortie. Avec ma grosse valise à roulette,

je n'en mène pas large. Je n'ai jamais apprécié être le centre de l'attention. Je lâche un timide « bonjour » et vais m'asseoir dans un coin reculé. L'étranger ausculté et mis au pas, les locaux reprennent leurs conversations. La patronne s'approche de moi :

– Qu'est-ce qu'il veut consommer, le *p'tit* monsieur ?

Le *p'tit* monsieur, il t'emmerde pour commencer.

– *Euh*, je vais prendre un jambon beurre et une pression, s'il vous plaît Madame ?

– Ça marche. René, un jambon beurre et un demi pour le *p'tit*.

Éclats de rire général. Je me tasse dans mon fauteuil, les joues en feu. Je sors *L'Équipe* pour me donner une contenance mais laisse traîner l'oreille pour suivre la conversation au comptoir.

– Et *j'vais* te dire autre chose que j'ai sur *l'cœur* Dédé. Les accidents de la route ne sont pas dus à l'alcool, ils sont dus à la voiture. La preuve, mets un alcoolo dans un fauteuil roulant, il ne tuera personne.

– L'alcool ne résout rien Marcel. Bon, l'eau non plus tu me diras.

– Exactement ! Et je boirai du lait quand les vaches mangeront du raisin !!

– A la tienne Marcel !

– Ce que j'ai appris, c'est qu'il y a au moins une chose de positive dans ma vie, mon taux d'alcoolémie.

– T'es vraiment un puits de sagesse sans fond. Tu *l'sais* ça ? T'en as pas d'autres des réflexions profondes comme ça ?

– Pour que l'alcool fasse du bien aux femmes, il faut que ce soient les hommes qui le boivent.

- Et comment elle va, la tienne de femme ?
- Elle peut pas se plaindre. Je lui dis tout le temps, t'es belle comme une sirène. Mi-femme, mi-thon.
- Un vrai *gentleman* le Marcel.
- Ah mais *j'sais* y faire avec les gonzesses. Faire l'amour, c'est comme jouer à la belote. Si tu n'as pas la bonne partenaire, t'as besoin d'avoir une sacrée bonne main !
- Et les mioches, ça va ?
- Ils vont bien. Les mouflets c'est comme les pets, on ne supporte que les siens.
- T'as *d'la* chance d'avoir ta petite famille Marcel.
- Tu parles. Le mariage c'est comme un mirage dans le désert. Palais, cocotiers, chameau. Mais soudain tout disparaît et il ne reste que le chameau.
- Sans déconner, t'en tiens une couche. *J'sais* même pas comment t'as pu te dégoter une femelle à picoler comme ça. C'est quand on a vu ta tête qu'on a inventé la cagoule.
- Vaut mieux être bourré plutôt que con, ça dure moins longtemps.
- Rassure-toi, tu joues sur les deux tableaux avec la même aisance.

La patronne me dépose un copieux jambon beurre sur la table avec un demi bien frais. La première gorgée de bière est toujours la plus savoureuse. Et que dire de cet en-cas avec du vrai pain, du vrai jambon et du vrai beurre. Une explosion de saveurs en bouche. Simple mais diablement efficace. Ainsi euphorisé, je retourne avec délice espionner mes deux lascars. Cent fois mieux que les *Ch'tis* à Miami.

- Tu connais le comble de la confiance Dédé ?
- Vas-y. Je m'attends au pire.
- Péter un jour de gastro.
- Putain, tu *m'donnes* soif avec tes conneries. Patron ? La même chose.

En se tapotant la tête, Marcel ajoute :

- Ah mais faut pas croire, y'en a là-dedans. On utilise que les deux tiers de notre cerveau. Le reste, c'est la connerie.
- Tu m'en diras tant. La vitesse de la lumière étant supérieure à celle du son, il est tout à fait normal que beaucoup de gens paraissent brillants jusqu'à ce qu'ils ouvrent leur gueule.

Regard suspicieux de Marcel qui ne relève pas mais se tourne vers l'assemblée pour dire :

- L'amour, il y a ceux qui en parlent et il y a ceux qui le font. A partir de quoi, il m'apparaît urgent de me taire et de rentrer chez moi les petits amis.

- Ta visite fait toujours plaisir Marcel. Si ce n'est en arrivant, c'est en partant, lâche en se marrant comme une baleine, René derrière le comptoir.

Quelle performance mes amis !!

Je résiste à l'élan de me lever et de leur offrir une *standing-ovation*. Des ploucs peut-être, mais de qualité fermière. Des élevés au bon grain, au Chablis et à l'air libre. Bien rougeauds comme il faut. La race des champions, des seigneurs. Pas de la tête de con de parisien, asthmatique et antipathique. Ils vont me faire ma journée ces deux-là. Euphorisé par la prestation, je commande un petit café calva. Ce qui a le mérite de remonter d'emblée ma côte de popularité. De « *p'tit monsieur* », je passe sans délai à

« *p'tit gars* ». Une heure ou deux de plus dans le bistrot, et j'aurais le droit à « Et glou, et glou, et glou! Il est des nôtres, il a bu son verre comme les autres. C'est un ivrogne, ça se voit rien qu'à sa trogne !! »

Je ne vivrais jamais ce moment magique de franche camaraderie car désolé les bouseux mais le Dalaï-Lama m'attend. Encore que je ne connaisse même pas la couleur du maillot de l'équipe pour laquelle je vais jouer. Zen, bouddhiste, taoïste, *new-agiste* ou plagiste ? Je ne me suis même pas posé la question. Je t'ai déjà dit que je suis un bon petit soldat. On me dit d'aller là-bas, j'y vais. Je m'exécute sans discuter. Surtout si l'ordre vient « d'en haut ». Un bon *p'tit gars* en effet. Un peu pompette après le calva, le *p'tit gars*. Je m'échappe *fissa* avant de tomber dans un guet-apens. Je pressens les spécialistes de la discipline dans les parages. Des margoulins de compétition. J'ai suffisamment vu mon père à l'œuvre en situation pour déceler, sans hésitation, les talents à fort potentiel. Et là, je peux te dire sans risque de me tromper que je suis tombé sur un nid. Que de la bête de première catégorie !

Je regagne, cahin-caha, la gare champêtre de Laroche-Migennes et à l'heure dite je prends place dans la navette avec mes futurs compagnons de cellule. Ça n'est pas une navette scolaire mais un transfert pénitentiaire. Je suis une buse, j'aurais dû revoir *Prison Break* avant de venir. Sait-on jamais. Mais bon le mal est fait. Je me contente de les dévisager pour détecter ce qui cloche chez eux. Car si on est tous là, c'est que ça ne va pas. On ne s'enferme pas dix jours à respirer par le nez quand tout va bien.

Je me suis installé peinard près d'une fenêtre pensant profiter sereinement de la vue. Et ce qui devait arriver arriva. Un cachalot monte dans la navette et j'anticipe avec une certitude absolue que

c'est pour *bibi*. Ça ne loupe pas. Il s'installe à côté de moi et sans hésitation aucune, colonise l'accoudoir central d'une attaque franche et rapide. *Le Blitzkrieg*. La guerre éclair. Je possède bien la cape d'invisibilité finalement. Je suis une merde. Je n'existe pas. Un étron qui s'écrase sans rien dire. La putain de sa mère. Une débâcle comme ça, on n'en a pas connu depuis 1940. La retraite est bien lancée. Je suis à point.

On peut commencer.

« L'hiver de ta vie est ton second printemps. »

François Maynard



## 9

L'arrivée au pénitencier se produit vingt cinq minutes plus tard. L'ensemble est plutôt avenant. Situé en pleine campagne, le centre respire la sérénité. Nous sommes invités à descendre et à nous séparer en deux équipes. Les roses d'un côté et les bleus de l'autre. *Bye bye* les filles. Je roule ma valise dans une pièce où des formulaires d'inscription et des stylos billes sont déposés sur les tables. Ainsi que des gâteaux de bienvenue. Probablement pour faire passer la pilule. Ou plutôt le suppositoire dans ce cas précis. Peu importe, je ne rate pas l'occasion de m'empiffrer à moindre frais.

Puis je m'installe, prends une feuille, un crayon et réponds à tous un tas de questions visant à déterminer si je suis un psychopathe en puissance. *Spoiler alert*. Non, ce livre n'est pas un *spin-off* de *Dexter* et je ne vais pas massacrer tous les méditants.

*Hum.*

Non, non Godefroy !! Tu es un bon garçon, un vrai Jambon et un Jambon ne dépèce pas ses petits camarades.

Je passe ensuite un entretien où l'on valide simplement mes réponses et où il m'est proposé de laisser tous mes biens de valeur qui seront déposés par la suite dans un coffre sécurisé. Premier

objet demandé, le portable évidemment. Je mens éhontément en affirmant, sans rougir, que je l'ai oublié dans ma voiture. On m'indique ensuite sur un plan où se situe la cellule que je devrais partager avec d'autres « détenus ». Toute latitude m'est laissée pour m'installer puisque la réunion d'accueil se tiendra à dix huit heures.

J'en profite pour faire le tour du proprio. Expéditif est le mot. Le complexe immobilier se composant de la salle d'entretien *slash* réfectoire de laquelle je sors, d'une terrasse pour manger dehors, d'un espace promenade dans un bois et d'un ensemble hétéroclite de baraquements. Ne manquent que les barbelés et les miradors. Ce tableau idyllique déclenche en moi une vague de tristesse et d'effroi. Dix jours dans cet endroit ?!! Mais oui, je vais tous les massacrer les méditants !! Un par un, en prenant mon temps. Comment pourrait-il en être autrement ? Va bien falloir que je m'occupe quand même.

Je me sens si seul. Alors je me résous à poser la question qui me tarabuste depuis un moment.

- *Jab, t'es là ?*
- *Oui Godefroy, je suis là.*
- Bon, c'est déjà ça. Tu vois, je ne sais pas si c'est une très bonne idée cette retraite. C'est tellement loin de ce que je vis habituellement. Je ne crois pas que ce soit pour moi cette histoire.
- *Comment trouves-tu ta vie actuellement ?*
- Merdique.
- *Bien.*
- Ah bon ?
- *Ça te plaît d'avoir une vie « merdique » ?*

- Ah ouais je *kiffe* trop !!
- *Sérieusement ?*
- Bah non, pas sérieusement ! J'en ai marre de cette vie-là. J'en ai marre de rien comprendre. J'en ai marre de subir. J'en ai marre d'avoir peur tout le temps. Peur pour ma femme, pour mes enfants, peur qu'il me tombe un piano sur le coin de la gueule, peur de passer à côté de ma vie. C'est épuisant à la longue.
- *Alors c'est parfait. Tu es prêt.*
- Prêt à quoi ?
- *Mais à changer Godefroy ! A t'ouvrir à toi-même d'abord, puis aux autres et enfin à la beauté du monde. Mais ce changement ne se fera pas sans secousses. Connais-tu l'étymologie du mot « crise » ?*
- Non Maître Capello, je ne connais pas l'étymologie du mot « crise » mais j'ai comme le pressentiment que tu vas m'instruire sur le sujet.
- *« Crise » vient du grec « krisis » qui signifie jugement, décision. La crise survient toujours à un moment clé de la vie. Un moment où des décisions sont à prendre. Autrement dit, la crise renvoie à la fois à l'idée de douleur et d'opportunité. Ou plus précisément à un moment d'opportunité vécu dans la douleur.*
- Je te confirme que je la sens bien la douleur !!
- *Je sais que c'est difficile pour toi d'imaginer que la lumière est au bout du tunnel. Laisse-moi de demander, est-ce jusqu'ici tes choix t'ont porté vers plus de bonheur ?*
- Tu connais la réponse.

- *Alors qu'attends-tu ? Je te repose la question que je t'ai déjà posée. Qu'as-tu à perdre ?*
- Vu sous cet angle-là. Tu sais que tu es chiant comme ange à avoir réponse à tout !!
- *Serait-ce un compliment ?*
- On n'a qu'à dire ça. Bon allez, je vais tester la literie.

Je rejoins le bâtiment qui m'a été assigné. Le bloc D. Pour Diable ou Dieu ? Le lieu est un immense dortoir où un semblant d'intimité est proposé grâce à la présence improvisée de cloisons de fortune. Mon espace privatif est constitué d'un petit lit et d'une table de chevet. Même en prison la surface immobilière est plus conséquente. Il faut croire que les charmantes petites maisons individuelles aperçues plus loin sont pour les privilégiés. Une fois de plus, Jambon est dans la classe poulailler.

Je ne me sens pas d'échanger avec ceux qui s'installent déjà. Je prends place sur mon lit et le regard tourné vers le plafond, tel un condamné, j'attends l'heure de l'exécution. A dix huit heures tapante, je suis dans la salle de réunion pour apprendre à quelle sauce nous allons être mangés. Les discussions émergent de tous les côtés, comme un trop plein de paroles à évacuer avant le silence annoncé. Ils paraissent tous détendus, souriants et heureux d'être là. Comme des poissons dans l'eau.

Le directeur du centre pénitentiaire s'avance avec confiance et assurance faisant immédiatement taire les futurs méditants turbulents. C'est éloquent l'autorité naturelle. J'ai toujours cru que pour me faire respecter, je devais hurler. Visiblement, on peut s'en passer. Je vais essayer de m'en rappeler.

- Bonjour à tous et bienvenue ici. Je m'appelle Philippe et je suis le *manager* du centre.
- Bonjour Philippe, s'exclame en cœur l'assemblée des bienheureux anonymes.

Je suis à deux doigts de vomir.

- Michel, à mes côtés, sera l'assistant *manager* du cours. Il est chargé de gérer tous les petits soucis logistiques du cours donc n'hésitez pas à le solliciter au moindre tracass.

T'as de la *coke*, Miche ? Je sens que je vais en avoir grand besoin ! Du *hash* ou de l'*exta* fera aussi l'affaire.

- Je vais vous rappeler les conditions pratiques de la retraite même si vous avez déjà vu tout ça au moment de l'inscription.

Je me tasse dans mon fauteuil.

- Donc la première méditation étant à quatre heures ...

Je me redresse illico-presto et regarde vivement autour de moi. Il a bien dit quatre heures ? Personne ne semble relever l'absurdité de la chose.

- ... la pause petit déjeuner sera de six heures et demi à huit heures puis reprise de la méditation ...

Non j'ai bien entendu. Il a bien dit quatre heures ce con. Merde c'est pas en prison que j'ai atterri mais chez les frappés de la cafetière ! Des grands malades !!

- ... un gong sonnera pour vous rappeler chaque début de méditation. La pause déjeuner sera de onze heures à midi et la pause thé de dix sept à dix huit heures. Extinction des lumières à vingt et une heure trente ...

*Heu* t'as pas oublié un truc Fifi ? Et le dîner, c'est à quelle heure ? Toujours pas de réaction. Non mais allô quoi ?!!

- ... Je vous rappelle aussi que vous vous êtes engagés à respecter les cinq préceptes suivants ...

Je crains le pire.

- ... s'abstenir de tuer tout être vivant ...

Envolés mes projets d'extermination de masses.

- ... s'abstenir de voler ...

On oublie aussi les expéditions nocturnes dans la cuisine.

- ... s'abstenir de toute activité sexuelle ...

Je ne suis pas très porté sur les moutons donc celui-là je gère.

- ... s'abstenir de mentir ...

Aïe *gaulé* !! Avec l'histoire du portable introduit par contrebande, j'ai déjà fauté. Je suis un vilain pécheur. Contrition. Confession. Absolution. Flagellation. Les délices de la religion.

- ... s'abstenir de consommer tout produit intoxicant, alcool, drogue, etc ...

Je vais devoir mieux camoufler ma fiole de *gnirole* sous peine de *mitard*.

Dépité par toutes ces annonces mortifères, je n'écoute plus que d'une oreille.

- ... le noble silence est désormais demandé. Vers vingt heures environ, un gong retentira pour vous indiquer de vous rendre à la salle de méditation. Bonne installation à toutes et à tous.

Tout le monde se lève et se disperse aux quatre vents. Je reste assis un moment tel un boxeur groggy dans son coin, attendant que son entraîneur veuille enfin bien jeter l'éponge. Rien ne vient. De

guerre lasse, je me résous à me mettre debout sans bien savoir où aller. Je pars explorer le bois. Le couvert d'une forêt a la capacité sans cesse renouvelée de m'apaiser. Tout un imaginaire resurgit de mon enfance. Les cabanes dans les arbres, Ivanhoé, Robinson Crusoé, les *cow-boys*, les indiens, les cavalcades avec les copains. Pourquoi me suis-je tant éloigné de cet enfant charmant, charmeur et rieur ?

*Ding.*

Un gong retentit et me sort de ma rêverie. A regret, je m'extrais de ce havre de paix pour rejoindre la cohorte des méditants se dirigeant à pas comptés vers le hall principal. Tout le monde attend sagement devant l'entrée. Michel, le berger, regroupe son troupeau. Un par un, nous sommes appelés et invités à pénétrer à l'intérieur. La liste s'égrène et je reste planté là. Soit ils m'ont oublié, ce qui aurait plutôt tendance à m'arranger, soit ils procèdent par ancienneté.

Suspense, suspense.

– Godefroy Jambon ?

Heureusement, il ne reste plus que moi dans l'allée, ce qui me dispense de quelques rires graveleux. Je m'engage dans un vestibule où je choisis consciencieusement un coussin et un châte de méditation. Avant d'accéder à l'espace commun, une peur m'étreint. Je n'ai jamais médité plus de cinq minutes et me voilà embarqué pour des journées de plus de onze heures en apnée. Allez *no stress* Godefroy. Finis déjà cette journée et le reste prendra soin de soi. *Hé* là-haut, c'est bien ça l'idée, hein ?

La salle de méditation est une immense pièce carrée avec les femmes d'un côté et les hommes de l'autre. Chaque place est soigneusement numérotée et délimitée par un coussin de sol. Un

échiquier grandeur nature. A la loterie des pénitents, j'ai hérité du numéro H9. Probablement l'emplacement du fou.

« Touché, coulé. »

Je ne risque pas de me tromper puisque je suis le dernier à m'installer. Au vu des positions assurées adoptées par les membres du premier rang, l'hypothèse de l'ancienneté semble se vérifier. Sherlock Holmes n'a plus qu'à aller se rhabiller !

Je tente tant bien que mal de trouver une position d'assise digne et confortable. Ce qui n'est pas aisé considérant que mon corps tient plus du bout de bois que de l'élastique. Comparé aux Bouddhas de devant, je m'apparente plus à un Boudin. Ceci dit pour un Jambon, rien de déshonorant. Mais pour la dignité, je repasserais. Comme à l'école, me voilà de nouveau au fond de la classe. Le cancre qui sommeille en moi n'a visiblement toujours pas levé le camp.

Cette fois-ci, il nous est rappelé notre engagement à suivre ce cours et les premières instructions nous sont données. La première instruction, en fait. La seule, à dire vrai. *Poser toute notre attention sur notre respiration qui entre et qui sort.* Point.

C'est tout ?

C'est tout. Onze heures par jour, je vais devoir poser mon attention sur ma respiration qui entre et qui sort. Nuls cris d'orfraies. Tout le monde a l'air d'accepter la règle du jeu. Je me vois mal jouer les rabats-joie alors je ne la ramène pas.

Les dernières formalités expédiées, nous sommes libérés et autorisés à aller nous coucher. Je ne me le fais pas dire deux fois. Je ne suis peut-être pas souple mais je suis vif et rapide. Speedy Gonzales remporte sans coup férir la bataille de l'édrédon.



## 10

*Ding.*

*Zzz.*

*Ding.*

*Zzz.*

Je rêve que quelqu'un me secoue. J'ouvre péniblement un œil.

– Qu'est-ce que c'est ?

Non, je ne rêve pas. Michel est en train de me secouer.

– Godefroy, le gong pour la méditation de quatre heures a déjà sonné deux fois.

– Hein ?

– Réveille-toi, habille-toi et rendez-vous dans le hall *ASAP*.

– Hein ?

*Zzz.*

Nouvelle secousse, plus énergique cette fois.

– Allez Godefroy, remue-toi. Courage, tu peux le faire !

Michel ne quitte pas le bord de mon lit et ne me laisse pas le choix de quitter le confort de celui-ci pour enfiler un pantalon. A l'envers d'abord puis de nouveau à l'envers avant de finalement résoudre à grand-peine cette énigme d'une complexité folle. Il a bien vieilli Sherlock Holmes.

L'épreuve du falzar surmontée, je branche mon radar, allume le pilote automatique et tente au mieux de mes capacités de retrouver le chemin de la salle de méditation avec l'ambition déclarée de prolonger ma nuitée.

*Zzz.*

Je rêve que je suis sur un tapis volant.

Ah non, c'est Michel qui agite le tapis de sol. Je sens dans son regard que je commence doucement à l'agacer. Je prends sur moi et essaie de jouer le jeu. Je focalise toute mon attention sur ma respiration qui entre, qui sort. Ça marche. Je sens mes pensées se calmer. Je commence à goûter aux prémices d'une paix douce, enveloppante et rassurante ...

*Zzz.*

Retour sur le tapis volant.

– Hein ? C'est pour quoi ? Qui êtes-vous ?

Allez on reprend. L'attention, la respiration, ça entre, ça sort ...

*Zzz.*

*Ding.*

Celui-là, je l'aime, je l'adore, je le bénis. Des larmes de joie coulent abondamment sur mes joues. J'aimerais serrer le monde entier dans mes bras. L'heure du petit déjeuner est enfin là !

*Alléluia.* Gloire à Dieu au plus haut des cieux !!

Enfin, l'heure est là, à cinq minutes près disons. Pas l'intention de rater le coup de feu. Dernier dans le hall mais premier dans la file du réfectoire. Deux servants s'affairent pour mettre en place la tablée. Un îlot central, avec deux rangées, où sont disposés des fruits, des céréales, du lait chaud, du lait froid, du pain, du beurre et de la confiture. Rien à redire. Chapeau bas. Ne manque que le

Nutella. A l'écart de l'îlot central, une table avec moult boissons chaudes. *Kawa* mon amour, me voilà !

Putain pas de café !!

J'aurais dû m'en douter. Les chiens. Jusqu'à la fin, ils vont me pourrir la vie ! Je crois que si on m'en laissait la possibilité, d'un trait j'exterminerais toute l'humanité.

Quoi d'autres à disposition ? Ah bah ça va, sauvé, y'a de la chicorée ! Génial les gars, trop sympa !! Désolé, mais réflexion faite, je ne suis pas fan de l'ami du petit déjeuner, l'ami Ricoré.

*What else ?*

J'attrape une boîte avec écrit dessus « Yannoh, succédané de café ». Succé quoi ? Je regarde les ingrédients. Chicorée, seigle, orge, glands. Glands ? Aucune question à se poser dès lors. C'est pour moi. Tant pis pour la chicorée. Y'a écrit « café », cela me suffit amplement. Alors va pour le succédané.

Je m'installe à une table avec vue sur l'extérieur. Les autres ont soit le nez tourné vers un mur ou plongé dans leur bol de chicorée. C'est un peu déconcertant ces quelques dizaines d'hommes mâchouillant leur bout de pain en silence sans accorder la moindre attention aux autres. Ils semblent tous évoluer dans un monde qui m'est étranger. En buvant mon ersatz de café, je continue à me demander ce que je fous là.

Le petit déjeuner avalé, je retourne illico-presto m'écraser sur mon pieu pour savourer un repos bien mérité. Oui, bien mérité. Pas de commentaire désobligeant s'il te plaît !

*Ding.*

Hein ?

*Ding.*

NON. Non, c'est pas possible, je viens juste de fermer les yeux !! Probablement une erreur. Je me rendors. Pas pour longtemps puisque Miche me réveille pour la cinquante deuxième fois de la journée. Nulle erreur à imputer à l'organisation. J'exprime mon profond mécontentement par un soufflement qui en dit long mais je plie et retourne poser mon fessier à l'emplacement H9. Emplacement à partir duquel j'accomplis des progrès prodigieux puisque je parviens à ne plus m'endormir de la matinée. Porté par cette vague euphorisante, l'heure du déjeuner apparaît sans l'avoir, presque, sollicitée. Encore que, onze heures pour le repas du midi, est-ce bien sérieux tout ça ?

Je décide de ne pas relever et reprends ma place en tête de cordée. La plupart des aliments proposés me sont aussi étranger que la capacité de mes camarades à accepter les conditions de cette retraite. J'attrape par la manche un des servants et lui demande tout bas :

- C'est quoi tout ça ?
- Là, il y a des protéines de soja, du quinoa, des azukis, des légumes à la provençale et là-bas de l'houmous et des graines germées, me répond-il avec chaleur.
- Des quoi ?
- Des graines de haricot mungo et de fenugrec trempés dans l'eau d'abord puis qui ont germé deux jours ensuite pour libérer toutes leurs propriétés bienfaitantes.
- ...

Je préfère ne rien dire. Je n'en pense pas moins. Toujours est-il que je me sers copieusement et pars m'installer dehors, à l'abri de l'inconfort d'être attablé avec des personnes aphones.

Malgré toute la mauvaise foi dont je suis capable et j'en ai à revendre, je dois bien admettre que les mets sont succulents. Je me régale. Et puisque rien ne vient me distraire pendant ces agapes, je jouis de chaque bouchée en prenant grand soin de mesurer toutes les saveurs qui explosent dans ma bouche.

Avant de goûter au plaisir de la sieste, j'arpente l'espace promenade, sentier cheminant dans le bois et traversant un champ dégagé. Après ces heures vécues en reclus, les yeux clos, je me repais de cette incursion en forêt sous la protection maternelle des arbres. Les poumons remplis d'air pur, j'achève cet intermède béni avec la douce joie de fermer les mirettes, bien calé au chaud sous une épaisse couverture.

*Ding.*

Et voilà, ça recommence. Le répit est toujours de courte durée. Mais la sieste m'a requinquée et c'est l'esprit bien disposé que je retourne me garer sur la place de parking qui m'a été attribuée. Une place handicapé évidemment.

La routine s'installe.

*Ding.*

Une heure de méditation.

*Ding.*

Pause.

*Ding.*

Une heure de méditation.

*Ding.*

Pause.

*Ding.*

La pause thé apporte une touche de variété. Dans sa grande générosité, le comité d'organisation nous offre un jus de citron chaud et deux fruits en guise de dîner. Il est dix sept heures et plus rien ne nous sera servi avant demain matin six heures tapante. Je prolonge donc autant que je peux la dégustation de ma pomme et de ma banane.

*Ding.*

A dix neuf heures, une promesse de distraction. Pas d'emballement. Nul projection du dernier *Avengers* mais un discours de l'enseignant ayant popularisé en occident cette technique de méditation. Je ne vais pas dire que j'en frémisses d'excitation mais tout est bon pour repousser pour un temps cette introspection inconfortable au possible. Les premières minutes sont prometteuses quand soudain ...

*Zzz.*

Un coup de coude léger mais bien placé de mon voisin de palier me ramène à la réalité. J'essaie de reprendre le fil mais je dois bien admettre que ça m'intéresse assez peu. L'ennui revient. Je l'accueille du mieux que je peux. Pour la question à un million d'euros, je choisis d'appeler un ami.

- *Jab*, tu es là ?
- *Oui Godefroy*.
- Tu as bien dit que tu étais là pour m'aider à devenir plus conscient ? C'est bien ça ?
- *Entre autres choses, oui.*
- Bon alors si tu veux m'aider, explique-moi déjà à quoi ça rime ce merdier. J'aimerais vraiment comprendre ce que je fous là. Sur cette terre pour commencer et plus

spécifiquement dans cet asile d'aliéné. Rien ne semble avoir de sens. C'est proprement insensé cette histoire !!

- *Godefroy, tu es venu sur terre pour passer de l'inconscience à la conscience et de la peur à l'amour.*
- *Hum. Vaste programme. Et je commence par où ?*
- *Qui veux-tu devenir Godefroy ? Qu'est-ce qui t'anime, te procure de la joie, te fait te sentir vivant, enthousiaste ? A quel endroit ça vibre en toi ?*
- *Putain j'en sais rien moi !*
- *Commence déjà par-là alors. Essaie de répondre à ces questions avec honnêteté et tu y verras déjà plus clair sur le sens à donner à ta vie. La joie doit devenir ton aiguillon, ta plus fidèle alliée pour indiquer la direction vers où te diriger. Ne cherche pas plus loin que cela. Le chemin s'éclairera au fil de tes pas.*

*Ding.*

Assez secoué après cette première journée, je regagne ma litière l'esprit un peu embrumé et chargé d'une foultitude de questionnement à élucider.

## 11

Mon sommeil est agité. L'endormissement est mal aisé. Outre le trop plein de pensées qui viennent s'entrechoquer, la configuration du bloc D favorise la diffusion en quadriphonie d'un *concerto* de ronflement en do majeur. Je tourne, je vire, je m'agace.

*Ding.*

Pourquoi tant de haine mon Dieu ? Pourquoi ?!!

*Ding.*

Un peu dépité, Michel me braque sa lampe torche dans les yeux pour stimuler un semblant d'attention. Je ne lutte pas. J'enfile laborieusement mon pantalon mais à l'endroit et dès le premier essai s'il te plaît ! Champagne !! Je prends les victoires où elles sont. Même les plus infimes.

Avec cet esprit de vainqueur, je reprends place sur mon coussin avec la motivation d'un Rafael Nadal en finale de Roland Garros. Désolé, on a les références qu'on peut. Moi c'est *L'Équipe*, qu'est-ce que tu veux !

Je suis très terre à terre comme garçon. Cent pour cent cartésien. J'ai donc besoin de comprendre ce que j'entreprends et pourquoi je l'entreprends. Et là je ne comprends pas. Alors autant demander.



- *Jab, je ne comprends pas l'intérêt de la méditation. Qu'est-ce que ça peut m'apporter de poser mon attention sur ma respiration ?*
- *C'est un exercice Godefroy, un entraînement. Rien de plus.*
- *Un entraînement à quoi ?*
- *Un entraînement pour t'aider à augmenter ta capacité d'attention. Il faut bien que tu comprennes quelque chose Godefroy. Tu peux parler de sagesse à longueur de journées mais sans vigilance, tu ne mettras rien en pratique. Ne laisse pas échapper cette occasion. Tu n'as rien d'autres pour progresser. Tout découle de la vigilance. Sans celle-ci, rien n'est possible.*
- *Mais dans quel but cette vigilance ?*
- *Il faut que tu te vois à l'œuvre pour constater à quel point tu es conditionné à agir non comme un être humain mais comme un robot. Dans la réaction et non dans l'action juste. Pour cela, il faut que tu adoptes la position bienveillante de l'observateur, du témoin. Le témoin, c'est l'aube du Soi. C'est en voyant avec acuité le mécanisme même de l'ego et de l'émotion, surpris dans l'instant, juste ici, juste maintenant, que ton être entier, que ta vie entière seront changés. Il n'y a pas d'autres possibilités que l'instant. Le présent est l'unique chose qui soit. C'est tout ce qui existe. Et ne te juge pas pour tes errements. Dieu n'exige pas ça de toi. D'ailleurs il n'exige rien si ce n'est ton bonheur le plus absolu.*
- *Pas de purgatoire ni d'enfer donc ?*

- *Non, rien de tout cela. L'enfer, si on doit le qualifier ainsi est celui qui brûle à l'intérieur de vous-même.*
- *Merci c'est bon à savoir ! Mais j'en fais quoi de toutes ces pensées qui me traversent et me transpercent pendant la méditation ?*
- *Tu les laisses passer. Tu acceptes qu'elles soient là et tu les observes sans t'y accrocher. Elles sont comme les nuages dans un ciel bleu azur. Il peut y en avoir tant et tant que le bleu disparaît à ta vue mais il est toujours là derrière le couvert des nuages. Et inévitablement, le vent se charge de les dissiper.*
- *C'est tellement dur parfois de ne pas donner vie à mes pensées. Elles ont un pouvoir d'attraction tellement fort, que je plonge en elle et que je m'oublie.*
- *C'est là où ta respiration vient à ton aide. C'est ton ancre au cœur de la tempête. Pour penser moins, ressens plus. Habite ton corps. La méditation consiste à voir ce qui est et non pas à entrer dans un état de conscience modifiée pour t'évader dans un autre monde plus apaisé. C'est être présent à ce que tu es. C'est la pratique de l'attention. Et l'acceptation n'est pas autre chose qu'une qualité de l'attention.*
- *Et quand je constate que je souffre, je fais quoi ?*
- *Chaque fois que tu souffres, cela signifie que tu es en conflit avec la réalité. La douleur n'est douleur que lorsque tu refuses la réalité de la douleur. Cette cavalcade du temps, cette cascade de vie, cette course infinie, ce mouvement de joie est la réalité. Seule ta peur te fait te*

*contracter au sein de ce déploiement et chercher par tous les moyens à en sortir. Nous en avons déjà parlé mais tout ce qui vient à toi, vient comme un défi et une opportunité. Chaque crise que tu affrontes est une occasion de grandir.*

- Ça sera toujours aussi difficile de m'extraire de mes pensées ?
- *Tout ce que tu fais consciemment réduit l'emprise que les habitudes mécaniques ont sur toi. A chaque fois que tu te vois égaré et que tu reviens au présent, tu t'extraies un peu plus de la force de gravité exercée par les pensées. Imagine-toi à bord d'une montgolfière larguant peu à peu tous les sacs de sable qui t'empêchent de t'élever. Tu te délivres de la pesanteur pour goûter à la légèreté. L'insoutenable légèreté de l'être.*
- Ça donne tellement envie.
- *Garde confiance Godefroy et tout va bien se passer.*

Rasséréiné, je monte dans ma montgolfière pour consciencieusement jeter par-dessus bord tous ces sacs qui m'encombrent depuis si longtemps.

Le petit déjeuner n'est pas superflu après ce travail harassant. J'ai du mal à réaliser que je n'ai pas fait un vrai repas depuis onze heures et demi la veille. J'ai eu faim évidemment mais je n'en suis pas mort. C'est toutefois avec une joie non feinte que Nadal se transforme en Obélix face à un sanglier. Je goûte à tout ce qui se présente devant moi. Je dévore à m'en faire péter le bide. Avec les balades dans le bois, la nourriture est la seule distraction valable au cours de la journée. Je fais donc durer le plaisir autant que possible.

Et puis revient inévitablement le moment de retourner me délester de ces sacs de sable qui paraissent se démultiplier. Plus je suis attentif et plus je mesure à quel point je suis conditionné. C'est proprement effrayant !

Le déjeuner est une bouffée d'oxygène. Au menu ce midi, un *dahl* de lentilles corail, du riz et un curry de légumes divinement cuisiné. Et cerise sur le gâteau ... un gâteau justement ! Au chocolat qui plus est. Une douceur bienvenue dans cet océan de difficultés.

La journée s'écoule au rythme du gong, des méditations, des pauses et de l'absence de distractions. Aucune possibilité de s'échapper. Le soir venu, un épais brouillard s'abat sur le centre. De singulière, l'ambiance vire au mystique, au fantastique.

*Ding.*

Des ombres fantomatiques se dirigent à pas comptés vers le hall. Certains sont arrêtés et observent, comme si leur vie en dépendait, une fleur ou une araignée. D'autres enlacent sans réserve des arbres qui n'ont pourtant rien demandé. J'ai le sentiment d'être simple spectateur d'un film d'arts et d'essai polonais et ne peut m'empêcher de me questionner sur notre santé mentale à tous.

Installé sur mon coussin, ces images restent en moi et la fatigue aidant je craque. Je sens monter un fou rire irrépressible face à l'aberration de la situation. Je laisse échapper des hoquets de joie incontrôlables et incontrôlés. Je contamine mon voisin de droite que je sens tressaillir. Puis celui de gauche commence à se trémousser lui aussi. La vague de connerie prend de l'ampleur. Suffisamment en tout cas pour alerter Miche qui se lève prestement afin de m'exfiltrer. Que le hall se transforme en éclat de

rire géant et tout le stage tombe à l'eau. Une fois à l'extérieur, je laisse libre cours à la folie qui s'est emparée de moi sous le regard désapprobateur de mon garde-chiourme. J'avais oublié à quel point c'est bon de rire parfois et à quel point j'ai besoin de ça.

Malheureusement le discours du soir n'est pas dans la veine des *Bronzés font de la méditation* et je sombre une fois de plus dans l'inconscience bienheureuse des simples d'esprit.

*Zzz.*

## 12

Jour trois.

Aujourd'hui une vérité profonde et bouleversante s'est révélée à moi. La cour de promenade fait environ huit cents mètres de long !

Le résultat d'un travail d'investigation au long cours. Cinquante centimètres à chaque pas multiplié par mille six cents pas, le compte est bon. Un petit pas pour l'homme, un petit pas pour l'homme.

A part ça ?

J'attends dorénavant le dernier moment pour entrer dans le hall, ce qui est en train de rendre fou, mon berger préféré.

A part ça ?

Boulghour et pois cassé.

A part ça ?

*Ding.*

Jour quatre.

Nouvelle consigne.

Ne plus changer de position pendant l'heure de méditation. Je sens une chape de plomb s'abattre sur mes épaules. Ne plus bouger ?! Mais je ne cesse de remuer moi !! Ce qui, je le sens bien,

a le don d'agacer mes voisins de palier. Et on nous bassine à n'en plus finir avec l'équanimité. Ça te parle toi, l'équanimité ? Pour ta gouverne, c'est l'égalité d'âme, l'égalité d'humeur à l'égard de toute sensation ou évocation, agréable ou désagréable. Équanimité ! Équanimité ! Est-ce que j'ai une gueule d'équanimité ? Le nom seul suffit à déclencher une crise d'urticaire !

Les pensées sinistres ont dû copuler dans la nuit car elles se répandent pareil au chiendent. Je me sens aspiré par un gouffre intérieur où l'effroi est roi. Je suis terrifié par ce qui se présente à moi. Je suis au bord d'un précipice qui laisse deviner un abyme de souffrance d'une intensité folle. Je ne suis pas prêt à faire face à ça !

Ce combat m'épuise. Je suis assailli de toute part. Telle la chèvre de Monsieur Seguin dévorée au petit matin, toute la journée j'ai lutté pied à pied avec des douleurs insoutenables, d'une violence inouïe. Je transpire abondamment en tentant de colmater les brèches d'une digue de plus en plus fragilisée.

J'ouvre un œil.

Tout le monde respire la sérénité. C'est la goutte de trop. Un fusible fond. Un câble cède. Une durite pète. Je n'en peux plus. Ils me font tous chier avec leurs règles, leur bienséance de merde, leurs airs de sages éveillés, propres sur eux, plus blanc que blanc. Quant à leur équanimité, s'ils savaient où ils peuvent se la carrer !! Moi, *j'suis pas équanime, j'suis pas magnanime, j'suis con !*

Je ne les supporte plus. Je ne me supporte plus. Je dois fuir, m'évader au risque d'y laisser ma santé mentale. Et je n'ai nullement l'intention d'annoncer mon départ. Ceci pour m'éviter une éventuelle leçon de morale que je ne pourrais encaisser en l'état actuel de la situation.

Je profite de la pause thé pour retourner *fissa* dans mon poulailler rassembler mes affaires et filer le plus discrètement possible comme le voleur de poules que je suis. Je m'enfonce dans le bois avec ma valise à roulette très appropriée à cet écosystème. Je coupe à travers champs m'attendant à tout moment à entendre hurler l'alarme et recevoir une décharge de chevrotine dans le derrière. Je parviens à rejoindre une petite départementale. La providence semble m'accompagner puisque très rapidement une voiture sans âge se gare à mes côtés.

– Où c'est qui va le *p'tit* gars ?

Ça sent l'habitué du troquet *Les Copains d'abord* ça.

– A Laroches-Migennes Monsieur.

– Ça tombe bien mon gars, c'est justement là que *j'vais* ! Et oublie le Monsieur, moi c'est Maurice, Momo pour les intimes.

– OK Momo. Merci bien en tout cas.

– Allez, mets dans ta valise dans le coffre et roule ma poule.

Je sens Momo me jeter des coups d'œil au débotté.

– Dis-moi l'ami, tu serais pas en train d'essayer de te carapater du centre de méditation par hasard ?

– Qu'est-ce qui vous fait dire ça ?

– Momo, tu peux le tutoyer *s'te* plaît. *C'qui* me fait dire ça c'est ta tête de déterrée, dit-il en laissant échapper un rire franc et sonore.

Rire franc et communicatif qui m'arrache un sourire.

– Ça se voit tant que ça ?

– Comme le nez au milieu de la figure mon gars ! Bon après on a l'habitude par ici. Régulièrement, on ramasse des



brebis égarées qui errent sur le bord de la route comme des âmes en peine. Mais comme on n'a pas la fibre collaboratrice mais plutôt tendance insoumise, ça nous va bien de jouer les passeurs.

Nous discutons de choses et d'autres et sans surprise Momo se gare devant le bistrot d'apparence familière. Je rentre à sa suite.

*Cling Cling.*

– Regardez qui j'ai trouvé au milieu de nulle part.

La patronne me regarde et s'exclame gaiement :

– Ah mais c'est le *p'tit* gars qui aime bien le calva !

Je ne pensais pas dire ça mais ça me fait chaud au cœur de me retrouver là et je dis en souriant :

– Oui et le *p'tit* gars, il en boirait bien un de calva. Il en a grand besoin !

– Avec joie. Va t'asseoir à ta place mon petit, je t'apporte ça de suite.

Ici, j'ai ma place dorénavant. Je m'y sens bien, dans mon élément.

Le premier calva bu, le deuxième commandé, je ressens un regain de courage suffisant pour entamer le dialogue interne suivant :

– Je m'excuse d'avoir craqué *Jab*. Je n'ai pas été à la hauteur. J'ai échoué une fois de plus. Je te l'avais bien dit que j'étais qu'un pauvre type, une merde. Je suis comme un poisson dans son bocal qui n'a aucune envie de voir l'océan.

– *Tu n'auras jamais à t'excuser auprès de moi Godefroy. Tu n'as pas échoué car il n'y a rien à réussir. Et surtout pas ta*

*vie. Tout ce qui se présente à toi est une occasion de mieux comprendre qui tu es et surtout qui tu choisis d'être.*

- Ça me saoule ces histoires de développement personnel là !! Putain quelle pression ! Et si j'ai pas envie de me développer moi ?!!
- *Alors ne le fais pas.*
- Bah oui, mais dans ce cas, je reste un sale con qui ne pense qu'à sa gueule !
- *Alors travaille sur toi.*
- Faut savoir bon sang !! T'es dans quel camp bordel ? Je me développe personnellement ou pas ?
- *Encore une fois, ta liberté de choix est totale Godefroy. Peut être que ça t'aiderait si plutôt que de parler de développement personnel, on parlait de dépouillement personnel ? Le chemin, c'est un dépouillement, une épuration, une élimination des fonctionnements parasites. C'est la purification du cœur.*
- C'est déjà plus tentant.
- *Ne cherche qu'une chose Godefroy. L'authenticité. Cherche à être sincère. Dans la vie, tu n'as pas à faire quoi que ce soit. Tout ce qui importe, c'est ce que tu es. Tout ce que tu es, tu le crées. La difficulté, c'est que les choix peuvent se faire à des niveaux différents puisque tu es Corps-Âme-Esprit. Ton esprit peut désirer quelque chose qui ne convient pas à ton corps et encore moins à ton âme. Tu comprends ?*
- Oui je crois. Comme quand je me bâfre de Nutella ?

- *Par exemple. La vie est un processus de création mais de création à réaction, c'est le même mot, seul le C a changé de place. La création se produit lorsque l'on voit les choses correctement. Le présent, comme son nom l'indique, est un cadeau. Le cadeau de vivre le moment tel qu'il est sans « ré-agir », c'est-à-dire agir de la même façon qu'avant. C'est un travail de l'esprit et non de l'âme. L'âme crée, l'esprit réagit. Il te faut sortir de tes conditionnements, de tes comportements répétitifs, prévisibles, semblables aux réflexes de Pavlov.*
- *Et comment je fais ça ?*
- *En les voyant à l'œuvre. En te voyant agir comme un automate. Ton âme est ta vérité. Le processus de création fonctionne parfaitement quand ces trois entités Corps-Âme-Esprit sont alignées, unifiées. La pensée, la parole et l'action. Ce qui importe au final, c'est ta manière d'exprimer cette vérité. Exprime-là avec amour et rien de fâcheux ne pourra t'arriver. L'âme comprend ce que l'esprit ne peut pas concevoir. La vie consiste à décider Qui Tu Es puis à en faire l'expérience.*
- *Je crois que je saisis mentalement mais je ne vois pas bien comment l'appliquer au quotidien.*
- *Dis autrement, la vie est un processus de création du Soi et pas de découverte du Soi car ça n'est pas figé. Tu es venu sur terre pour expérimenter le Soi. Tu ne cherches pas à découvrir qui tu es mais à créer qui tu es. Par conséquent, ne cherche pas à savoir qui tu es, mais cherche à déterminer qui tu veux être. Si tu n'es pas aujourd'hui celui que tu veux être, choisis autre chose.*

- Et comment je fais ça ?
- *Tu le fais en t'exprimant. La joie découle de la création dans la matière de ce qui te traverse, des intentions qui passent par le cœur. Les mots c'est l'infiniment petit de ce que peut ressentir le cœur. C'est bien que tu aies la nausée des termes spirituels. Il est temps de vivre Godefroy. La recherche c'est magnifique. Tu apprends à te connaître et à connaître les autres mais il ne faut pas que ça t'empêche d'être humain. Alors écoute ton cœur, suis tes élans et naturellement tout va se mettre en place.*
- Et maintenant quoi ? Je ne vais pas rentrer chez moi dans cet état-là ?
- *Tu es un être d'action Godefroy. Être assis pendant des heures n'est pas pour toi. Il n'y a pas de honte à cela.*
- Tu devais bien t'en douter non ?
- *Ce que je sais ou pas, n'a pas d'importance. C'est ce que tu expérimentes, toi, qui importe.*
- Et là j'ai expérimenté que je ne vais pas y arriver avec la méditation.
- *« On arrive à la gare par toutes les maisons du village. »*
- C'est beau.
- *Ça n'est pas de moi mais d'un de ces êtres lumineux venus sur terre pour éclairer la voie. Une sage indienne prénommée Mâ Ananda Moyî. Et je ne te dis pas ça par hasard.*
- Quoi encore ? Qu'est-ce que tu as derrière la tête ?!!
- *Puisque tu es un être d'action, plutôt que de rester enfermée entre quatre murs, je crois qu'il serait plus judicieux et*

*profitable que tu ailles directement à la source de cet enseignement.*

- En Inde ?!!
- *En Inde.*
- Ah mais c'est plus la même là !!
- *Qu'est-ce que ça change ?*
- *Qu'est-ce que ça change ?!!*
- *Oui qu'est-ce que ça change ?*
- Bon attends, STOP là sinon on y est encore demain matin. *Qu'est-ce que ça change ? Ne fais pas semblant de ne pas comprendre. Tu crois que je peux partir comme ça sur un coup de tête à huit mille kilomètres de là ?*
- *Huit mille deux cent vingt sept kilomètres précisément.*
- Hein ?
- *Oui tu vas à Tiruvannamalai.*
- Je vais où ?!!
- *Tiruvannamalai dans la province du Tamil Nadu. C'est là-bas que se trouve Arunachala.*
- A tes souhaits.
- *Non Arunachala, la montagne sacrée de Shiva au pied de laquelle pendant des millénaires des saints, des sages, des ascètes, des chercheurs de vérité de toutes confessions se sont prosternés avec dévotion. Et notamment le plus célèbre d'entre eux, Ramana Maharsi.*
- Jamais entendu parler.
- *Peu importe. Ton ouverture de conscience passe par Arunachala et l'ashram de Ramana.*
- Et tu crois que c'est si simple que ça ?

- *Ça l'est.*
- Explique-moi ça pour voir.
- *Tu prends tes responsabilités Godefroy. Tu appelles Dubois, tu négocies un prolongement de ton arrêt maladie, tu réserves un billet d'avion et tu préviens Maria. Qu'est-ce qui te paraît compliqué ?*

Je laisse échapper un profond soupir.

- Encore une fois tu as raison et c'est bien ce qui m'agace profondément. Tu fais chier tu sais ?!!
- *Tu as déjà fait tout ce chemin Godefroy. Ne te décourage pas. Un pas après l'autre.*

Le pas suivant me coûte quelques calva de plus Je me résous enfin à appeler à la maison avant d'être complètement pinté. Les *bip bip* du téléphone s'enchaînent sans interruption. Finalement une voix mal assurée répond :

- Allô ?

Sans aucun doute, je viens de la sortir du sommeil.

- Mon cœur c'est moi. Je suis désolé de te réveiller, dis-je avec douceur.

La voix se remplit d'inquiétude mais se reprend :

- Tout va bien mon amour ? Je croyais que tu sortais jeudi prochain ?
- J'ai quitté la retraite. Je n'y arrivais pas. Le mal est plus profond que ce que je croyais. Je pense que j'ai besoin d'aller chercher ailleurs des réponses pour comprendre d'où viennent cette souffrance et ce tourment qui existent en moi, qui me font en vouloir à la terre entière et qui me rendent la vie impossible.

Quelques secondes interminables de silence et Maria dit :

- Prends le temps qu'il te faudra pour éclaircir les choses mon amour. Nous serons toujours là pour toi.

Je sens que ma voix est en train de se déformer par le chagrin quand je dis :

- Je n'ai pas le courage de rentrer pour le moment mon cœur. C'est trop dur.

Un nouveau temps de silence et Maria commence à susurrer cette chanson de Jean-Jacques Goldman qui me touche tant :

« Puisque c'est ailleurs qu'ira mieux battre ton cœur  
Et puisque nous t'aimons trop pour te retenir  
Puisque tu pars  
Que les vents te mènent où d'autres âmes plus belles  
Sauront t'aimer mieux que nous  
Puisque l'on ne peut t'aimer plus  
Que la vie t'apprenne  
Mais que tu restes le même  
Si tu te trahissais, nous t'aurions tout à fait perdu  
Sans drame, sans larme  
Pauvres et dérisoires armes  
Parce qu'il est des douleurs qui ne pleurent qu'à l'intérieur  
Puisque ta maison  
Aujourd'hui c'est l'horizon  
Dans ton exil, essaie d'apprendre à revenir  
Mais pas trop tard. »

Mon cœur explose. Je n'écoute pas la fin et raccroche en laissant couler à flot de généreux sanglots. Devant mon air de cocker sous antidépresseurs, Martine la patronne s'avance vers moi, s'installe à ma table et me dit :

- Et alors mon petit, c'est quoi ce gros chagrin ?

En reniflant, je dis :

- Ma femme est un ange et moi *j'suis* un gros con.
- Ah mais c'est rien ça ! Y'a que des gros cons mariés à des anges ici. Pas vrai les gars ? s'exclame-t-elle en prenant l'assemblée à partie.

Marcel, Momo et Dédé, les fidèles habitués, opinent du chef. Derrière le comptoir, René scelle l'unanimité du vote.

- Faut pas t'en faire pour ça.
- Bon et puis il est tard, il ne doit plus y avoir de train pour Paris et je ne sais pas où dormir.
- T'inquiète pas pour ça non plus, va. Y'a un lit dans la remise exprès pour les cas comme ça, me dit-elle avec un clin d'œil.

Elle ajoute :

- Une bonne nuit de repos et demain il n'y paraîtra plus. Tu prendras le premier train pour Paris, tu retrouveras ta belle et tout va s'arranger.

Je ne mentionne pas le crochet par la province du Tamil Nadu.

« La simplicité est le principe de l'art. » Bruce Lee.

Quand je te dis qu'on a les références qu'on peut ! N'empêche, les films de Bruce Lee, avec ceux que de Belmondo, étaient l'occasion de vivre un moment privilégié de connexion avec Paulo mon *daron*. On adorait se regarder ça tous les deux. Une bonne dose de testostérone pour les hommes de la maison. J'adorais l'assurance, l'élégance et la confiance en soi du « Petit Dragon ». Je copiais le moindre de ses gestes. J'avais même un nunchaku que j'emmenais partout, bien que je ne sache pas m'en servir sans me



mettre, tout seul, des coups en pleine poire. Quand le logo René Château, avec la panthère noire, apparaissait, nous étions comme des fous. Voir Chuck Norris se prendre une dérouillée, ça n'a pas de prix. Et après, on s'échangeait des *mandales* et des *gnons* en poussant des petits cris de félin à la con. *Whaaaaaaaaa* !

Dédé me dévisage.

- Il saurait pas jouer à la *coinchée*, par hasard, le *p'tit gars* ?
- La belote *coinchée* ?
- Et oui, pas la pétanque *coinchée*, pardi !
- Ah oui, je jouais avec Papi Mamie.
- Alors t'as été à bonne école. C'est bon, *t'es* engagé. Tu fais le quatrième !

Malgré la fatigue, je ne me sens pas de refuser et je rejoins Marcel et Momo déjà attablés pour une partie endiablée. Et *v'là-t'y* pas que ça *coince*, ça *surcoince* dans des éclats de voix retentissants. Des réflexes d'antan remontent à la surface. Surmontée la phase de préchauffage, je me dérouille et enchaîne les coups géniaux et les passes diaboliques. Appels, défausses, je leur fais la totale !

- Belote, rebelote et dix de der, *motherfuckers* !
- *Motherfuckers* ?!!
- Oui pardon, je voulais dire *dans le cul Lulu* !
- Ah ok. *T'es* bon petit, *t'es* bon. Y'a pas à dire. Tes grands parents peuvent être fier de toi.
- Merci.

Après forces accolades, bourrades viriles mais aussi bises sonores et promesses d'amitié pour l'éternité, j'abandonne mes nouveaux meilleurs amis et suis Martine dans la remise. Le lieu est

sommaire mais j'ai connu pire. Récemment. Très récemment. Martine dépose une couverture sur le lit et un baiser sur ma joue.

– Dors bien mon petit. Fais de beaux rêves.

Effet magique de ces mots prononcés avec tendresse et délicatesse ou deuxième effet *kiss calva*, quoi qu'il en soit, la tête à peine posée sur l'oreiller, je sombre dans un sommeil profond et dénué de rêves.

« La vie ce n'est pas seulement respirer,  
c'est avoir le souffle coupé. »

Alfred Hitchcock

## 13

Une subtile odeur de café et de pain grillé mêlés chatouille mes narines pour un réveil en douceur. Que résonne à tue tête le *jingle* de RTL et j'aurais de nouveau dix ans chez mes grands parents. Mon Papi n'avait pas de considération pour le repos des enfants mais cette réminiscence du passé a quelque chose de profondément rassurant et sécurisant. Le rappel d'une époque où l'anxiété n'avait pas son rond de serviette à table. Une époque révolue.

Nantis de mon visage fripé et de ma goule enfarinée, je pénètre dans la salle principale où Martine procède à la mise en place.

- Bonjour Martine, dis-je avec une voix éraillée de *rocker* fatigué.

Elle se retourne et les mains sur les hanches me lance au débotté :

- Et comment ça va ce matin Godefroy ?
- Couci-couça. Cahin-caha. Clopin-clopan.
- Tout ça dis moi ?! Allez viens prendre un bon petit déjeuner, ça va te requinquer !

Elle joint le geste à la parole puisqu'elle tire une chaise devant une table copieusement garnie. Pain frais, croissants chauds,

beurre, confitures, marmelades et l'inévitable, l'incontournable pot de café fumant.

Je m'installe un sourire de gratitude au coin des lèvres. Lèvres que je trempe délicatement dans une tasse en porcelaine du plus bel effet. Comme la première gorgée de bière, la première gorgée de café est la reine des gorgées. Rien à voir avec cette saleté de *succadéné ! Succodané ?*

Bref, peu importe. Un vrai bon café avec plein de vraies bonnes caféines dedans. J'ai à peine le temps de savourer la reine des gorgées que monte en moi une vague de culpabilité. La caféine n'est-elle pas un poison pour mon corps ?

- *Jab*, je vois bien que des fois, je fais n'importe quoi. Je bois trop de café, trop d'alcools, je mange des saloperies, je ne fais pas de sport alors je m'en veux. Parfois je me restreins, je tiens un temps et puis je replonge.
- *Mâ Ananda Moyî*, dont je t'ai déjà parlé hier, a dit « *Ne renoncez qu'à ce qui vous abandonne* ».
- C'est profond mais je ne suis pas sûr de comprendre. Surtout avec mes neurones encore sous l'influence de l'alcool.
- *Ça signifie que tu prends les choses à l'envers Godefroy.*
- Ça m'étonne pas de moi ça !
- *Arrête de te flageller sans cesse. Tout ce que tu caractérises comme des écarts viennent nourrir un besoin. Un besoin de ton esprit. Alors oui parfois, le choix ne convient pas à ton corps ni à ton âme mais le besoin est là. Le jour où tu comprendras ce qui se cache derrière ce besoin et que tu trouveras le moyen de le nourrir*

*autrement, alors naturellement ce besoin tombera de lui-même.*

- Donc plus de chocolat ?
- *Seulement si tu en as envie. L'envie et le besoin sont deux choses différentes. Dans tout ce que tu fais Godefroy, c'est le plaisir que tu recherches. C'est ce que tout le monde recherche. Vous êtes des Êtres de joie. Les envies, c'est être « en-vie ». Ce sont les élans du cœur. Et même si c'est un besoin, une compensation que tu nourris, ne te juge pas pour cela et jouis-en en conscience. Mais le plaisir ne réside pas uniquement dans l'alimentation. Il peut être niché dans la nature, dans l'écriture, la lecture, dans une bataille de polochons avec un enfant. Que sais-je encore.*
- Et comment je fais la différence entre l'envie et le besoin ?
- *Écoute ton cœur, cela suffit.*
- Bah justement je crois qu'il y a un problème de ce côté là. Je ne ressens plus rien !
- *Encore monté à l'envers Godefroy.*
- Hein ?
- *Ce n'est pas que tu ne ressens plus rien, c'est que tu ressens trop. Et tu ne sais pas comment gérer ce déferlement de sensations et d'émotions. Alors tu as coupé la connexion.*
- Et comment je fais pour la rétablir ?
- *Sois heureux d'être toi. Sois heureux de ce qui t'arrive et tu verras que l'Univers concordera. Il s'accordera à la vibration de ton Être. Aime-toi dans ta connerie, aime-toi*

*dans ta médiocrité, aime-toi dans la simplicité de l'homme que tu es.*

- Et ça va me prendre longtemps ça ? Je commence par où ?
- *Patience Godefroy, patience. Commence par profiter du moment.*

Bon, je sens que je n'en tirerais pas plus alors je mords à pleines dents dans un croissant. Puisque j'ai l'autorisation d'en-haut, je ne m'en prive pas. Et je me ressers un deuxième café sans une once de culpabilité.

Je profiterais bien plus avant de cette atmosphère chaleureuse et conviviale mais je ressens l'élan de me remettre en mouvement. Je rassemble mes affaires et quitte Martine et René sur la promesse de se retrouver.

- Ne promets pas des choses que tu sais ne pas pouvoir tenir Godefroy, me dit Martine avec affection en me serrant dans ses bras.
- C'est juste que vous avez été tellement bons avec moi que je n'ose imaginer ne plus vous revoir.
- Qui sait ? Peut-être que ça se produira, peut-être pas ? Et si ça ne devait être qu'une rencontre éphémère, serait-ce si terrible que ça ?
- Non je ne crois pas.
- Voilà. Soyons déjà heureux d'avoir vécu ce moment et laissons la vie décider du reste. Prends bien soin de toi mon petit, conclut-elle avec une nouvelle étreinte.
- Merci vous aussi.

*Cling cling.*

Ma valise à roulettes me suit docilement vers la gare déserte à cette heure de la matinée. J'ai un peu de temps devant moi avant l'arrivée de mon TER pour Paris. Je le mets à profit en appelant Dubois.

– Articulez.

Le ton est sec et péremptoire. Pas de doute, c'est bien le Professeur Dubois, chef de clinique en neurologie au bout du fil.

– Dubois, c'est Jambon.

– Jambon ? Que me vaut l'honneur de cet appel de si bonne heure ? Fais vite, j'ai le monde à sauver moi !

J'entends des oiseaux au loin. Il est au Golf de Saint-Cloud, j'en mettrais ma main à couper.

– J'imagine. J'ai besoin que tu prolonges mon arrêt maladie.

– Je t'avais pas donné deux semaines ?

– Si mais je pars à l'étranger et je ne sais pas quand je vais rentrer.

– A l'étranger ? Qu'est-ce que tu vas foutre à l'étranger ?!

– Pas le temps de t'expliquer. Si je dépasse le délai, tu peux le prolonger et le donner à Maria ?

– T'as de la chance que je sois pressé ! C'est bon va. Tu l'auras ton arrêt.

– Merci Dubois. Je te revaudrai ça.

– Très drôle Jambon. Contente-toi de ne pas faire de la peine à Maria !

– Promis. Je te laisse sauver le monde.

*Bim.*

Le bruit caractéristique d'un fer quatre. L'enfoiré.



Ce détail pratique réglé, je réfléchis à la suite. Je peste contre l'envahissement des portables dans nos vies mais je ne peux que leur reconnaître leur utilité parfois. Avec quelques arabesques habiles de mes doigts boudinés, j'accède à une mine d'informations. Je repère où se situe Tiruvannamalai. C'est en Inde effectivement. Au sud précisément. La mégalopole la plus proche est Bangalore. Avec ses huit millions et demi d'habitants, se doit être un bourg charmant et suffisamment important pour abriter un aéroport international. En un rien de temps, je réserve un aller simple pour ce paradis perdu. Départ à 14h25 du Terminal 2C de Roissy Charles de Gaulle. Escale à Dubaï avec la compagnie Emirates mais arrivée prévue au petit matin. Le timing est parfait et le prix raisonnable. A croire que la mer rouge s'ouvre devant mes pieds. Et les formalités administratives ne viennent pas enrayer cette mécanique de précision. Le traditionnel visa est désormais un *e-visa* que je me procure aisément aux prix de quelques arabesques supplémentaires. Quant au passeport, il est bien au chaud dans mon paletot. C'est une deuxième peau pour l'agent triple zéro.

Je monte dans le TER qui va m'emporter loin de Laroche-Migennes. Oui ça sent le fumier par ici. Et alors ? Aurais-je oublié d'où je viens pour juger ainsi mes contemporains ? Au moins, ils ont du cœur les bouseux. Pas comme certains. Et je m'inclus dans le lot.

L'œil rivé à la fenêtre, je laisse mon esprit vagabonder. J'ai toujours goûté avec délice les trajets en train. C'est tellement prodigieux de voir le paysage défiler ainsi. Et parfois aussi un peu frustrant quand un village traversé demanderait à être visité. Je me contente de rêvasser et revient à la réalité à l'approche de la

capitale. La vision grise, terne et d'une laideur sans nom de la banlieue parisienne a pour effet immédiat de me ramener les deux pieds sur terre.

Et sur terre, c'est Paris-Bercy. Je connais mes classiques par cœur. Métro quatorze, direction Saint-Lazare. Changement à la bucolique et prisée station thermale de Châtelet-Les Halles. RER B, direction Aéroport Charles de Gaulle 2 TGV. Ça fait rêver, hein ?

Je *surkiffe* les aéroports. C'est une promesse d'aventure et d'évasion. Le monde entier semble à portée de main. Le panneau d'affichage des départs est à lui seul un régal pour les yeux. Cela fait une éternité que je n'ai pas fréquenté un de ces lieux où tant de destins peuvent se croiser. Depuis notre voyage de noces aux Maldives pour être précis. Un temps béni s'il en fût. On était jeune, on était beau, on sentait bon le sable chaud. Enfin on sentait surtout la Margarita et le Daïquiri. Mais on avait la vie devant nous. On était insouciant et on était amoureux. Ça heureusement, ça n'a pas changé. Mais mes rêves se sont envolés. Ils ont été pulvérisés sur l'autel de la routine et du quotidien. La société m'a broyée, concassée.

- *Jab, pourquoi vivons-nous dans un monde qui nous brise les ailes ?*
- *Je te dis ça avec beaucoup d'amour mais tu n'es pas une victime Godefroy. Tant que tu ne t'enlèveras pas cette idée de la tête, tu n'avanceras pas. Il n'y a nulle part où aller et pourtant je t'assure que tu sentiras la différence.*

- Pas une victime, pas une victime. T'es mignon toi ! Attends, des fois les autres nous agressent, nous pourrissent la vie et nous font du mal, non ?!!
- *La souffrance n'est pas à l'extérieur mais à l'intérieur. Les autres sont un révélateur de ce qui est en toi mais certainement pas la cause première. Ils ne sont responsables de rien. Tant que tu n'as pas compris ça, tu n'as rien compris. Rejeter la faute sur l'autre, c'est seulement un moyen pour diminuer la charge émotionnelle qui te traverse à un instant T. Cela peut être un moyen de te préserver pour un temps mais tout travail sur soi demande de faire preuve d'une honnêteté sans faille sans laquelle aucun progrès ne sera possible. Une honnêteté tranchante comme l'acier. Jésus a dit, « Je ne suis pas venu vous apporter la paix mais le glaive ». C'est une bataille que tu vas devoir mener Godefroy et personne ne pourra la livrer à ta place. La voie n'est pas pour les lâches.*
- Alors ce n'est peut-être pas pour moi.
- *Tu es bien plus courageux que tu ne le crois sinon tu ne serais pas là. Tu as juste besoin de réaliser que tu es un enfant de trente sept ans qui ne demande qu'à grandir.*
- Hein ? Quoi maintenant ? Un enfant ?!!
- *Oui Godefroy, un enfant. Être un adulte responsable ça ne consiste pas à aller chercher à l'extérieur ce qui paraît te manquer à l'intérieur. Je manque d'amour alors je vais en mendier chez les autres. Non. Un adulte a des moins, il n'a pas à les compléter. Il a à comprendre les causes des moins, voir que c'est du positif et ressentir de la gratitude.*

*Il apprend à se donner lui-même ce qui lui manque. Un enfant est fait pour demander et recevoir. L'adulte est fait pour entendre la demander et l'honorer. La responsabilité de l'adulte, c'est de prendre soin de soi, de se prendre en charge pour s'accorder avec son âme. As-tu le sentiment d'accomplir cela ?*

- Non.
- *On est bien d'accord. Mais ne fais pas cette tête là.*
- *Quelle tête ?*
- *Celle de l'enfant pris en faute. Ça n'est pas grave Godefroy. Personne ne te juge pour cela. Tu as fais au mieux avec tes moyens du moment. Tu étais inconscient, ne l'oublie pas.*
- *Et je ne le suis plus ?*
- *Tu l'es moins. Et de moins en moins. A chaque instant où tu vois ce qui se passe en toi, tes conditionnements, tes croyances, la lumière gagne sur l'obscurité. Ça n'est pas magnifique ça ?*
- *Si, ça l'est. Mais c'est tellement dur parfois. Les émotions que j'observe sont si douloureuses.*
- *Il ne s'agit pas tant d'observer les émotions que de les goûter vraiment, d'en faire l'expérience. C'est juste une énergie qui te traverse. Rien ne dure. Tout passe.*
- *Je vais essayer. En attendant, tu parlais de Jésus mais il ferait bien de revenir pour remettre de l'ordre dans la maison et l'église au milieu du village !*
- *Mais Jésus est revenu. Il est sur YouTube.*
- *Pardon ?!!*

- *Jésus était un messager, envoyé sur terre pour éclairer l'humanité. Probablement le plus brillant d'entre tous. Et son message est toujours vivant de nos jours. De plus en plus vivant même. Nombreux sont les relais pour qui veut bien les entendre.*
- Moi tu sais, à part les vidéos de chats qui se mordent la queue.

Je repère le comptoir d'Emirates et les formalités d'embarquement évacuées, je me dirige vers la sécurité. Dans quel monde vivons-nous si pour voyager, nous devons limiter nos produits cosmétiques à des flacons de cent millilitres ? Je remporte vaillamment la bataille du détecteur que je franchis sans trembler et sans biper. *Hip Hip Hip Hourra !*

J'ai quelques heures à tuer avant le départ. Je suis sagement assis à somnoler quand résonne dans le Terminal :

« Monsieur Godefroy Jambon, vous êtes invités à vous présenter à la porte soixante treize. Je répète, Monsieur Godefroy Jambon à la porte soixante treize. »

Des sourires apparaissent sur les visages des autres voyageurs. Je laisse passer un délai de convenance minimum pour préserver ma dignité et me rends au comptoir indiqué.

- Bonjour, je suis Godefroy Jambon. On m'a demandé de venir vous voir.
- Bonjour Monsieur Jambon. Laissez-moi regarder.

Cette charmante demoiselle pianote sur son ordinateur tandis que mon cerveau élabore en un temps record tous les scénarios catastrophes possibles et imaginables. Vol annulé, valise égarée, météorite sur l'avion, etc.

- Tiens comme c'est étrange.

Et voilà, je le savais, c'est la *Bérézina* ! La météorite à coup sûr !!

- Il reste une place sur le vol direct pour Bangalore de 12h15. Ça vous intéresse Monsieur Jambon ?

Hein ?

- Hein ?

- Oui, plutôt que de prendre le vol avec escale, nous vous proposons de partir sur le vol direct dont l'embarquement ne va pas tarder.

- Ah mais oui j'accepte volontiers ! Vous ne pousseriez pas l'amabilité à me surclasser par hasard ?

- Ah non désolé, la classe Affaires est complète.

- Pas grave, j'aurais essayé.

Ça ne tourne pas si souvent en ma faveur alors merci là-haut ! Je m'empresse de rejoindre la file pour l'embarquement. L'entrée dans l'appareil se fait par l'avant pour bien profiter du spectacle des nantis avec leurs oreillers douillets, leurs lits inclinables et spacieux, leurs plaids en poils de yacks de Mongolie et leurs coupes de Champagne servies à volonté. Allez les gueux, au cul de l'avion !

Mais je dois reconnaître que pour les petites gens, le peuple de basse extraction, la classe Poulailleur s'est grandement bonifiée. Au royaume de ceux dont l'avion reste une possibilité bien entendu. C'est-à-dire dix pour cent de l'humanité. Depuis mon dernier voyage, l'espace vital s'est agrandi, les genoux ne sont plus collés au menton et j'ai même ma propre petite télévision à disposition.

Les consignes de sécurité savamment ignorées, l'avion se met en branle. Malgré les améliorations, la promiscuité reste de mise et une légère inclinaison de la tête permet à peu de frais de fraterniser avec mon colocataire d'accoudoir.

– Savez-vous que c'est à l'arrière de l'avion que les probabilités de survivre à un crash sont les plus élevées ?

– ...

C'est un bide, un four, un flop. Minable Godefroy. Minable. Oublie de suite une reconversion dans le *stand-up*. N'est pas Blanche Gardin qui veut. Et pourtant au rayon de la dépression, je n'ai pas grand chose à lui envier à la *miss*. L'air de rien, je mets mes écouteurs et fait mine de m'absorber pleinement dans l'analyse exhaustive du contenu de ma mini téléche. Un rapide coup d'œil pour réaliser qu'entre la musique, le ciné et la télé, des milliers de choix sont possibles. Le droit à l'ennui n'est plus d'actualité.

Le décollage effectué sans difficulté, c'est le ballet ininterrompu des mini chariots poussés par des *stewards* et des *stewardess* tous plus attrayants les uns que les autres. D'ailleurs, tout est mini dans l'avion. Les chariots, la télévision mais aussi l'apéro avec sa mini canette et son mini sachet de bretzels, le repas avec les mini couverts, les mini plats et la mini bouteille de vin et enfin la mini collation avec son mini Kit Kat. Mais quel privilège de pouvoir siroter un verre de vin à dix mille mètres d'altitude même si c'est du picrate. C'est tellement irréal. A mes yeux, l'être humain reste fascinant d'ingéniosité. L'espace vital s'est agrandi mais cela demande toujours autant de dextérité de déguster le plateau repas sans en renverser la moitié. Quand à la provenance des aliments, autant délaisser ce questionnement. Il n'en ressortira rien de concluant.

Bercé par le ronronnement des moteurs et le combo Heineken Merlot, je sombre dans un état de somnolence avancée. Réveillé par mon coloc peu impressionné par mes connaissances statistiques en aéronautique, je profite de l'occasion pour une marche digestive dans l'allée. Je prolonge la balade jusqu'aux sanitaires qui eux aussi ont été nourris aux hormones de croissance en mon absence. Une fois à l'intérieur, je suis en capacité de tourner sur moi-même. Quel changement drastique ! Quelle innovation stupéfiante ! De nouveau, gloire à Dieu au plus haut des cieux !!

Contrepartie de l'escale volatilisée, j'atterris en pleine nuit. Ou plutôt devrais-je dire, le commandant de bord atterrit en pleine nuit. Moi je serre juste les fesses. Un déluge d'applaudissements salue la performance de l'artiste. C'est Mick Jagger qui pilote ou j'ai raté un épisode ?

Place au sempiternel rituel de l'arrivée. Le signal lumineux « Attachez vos ceintures » à peine éteint, la majorité des passagers se lève d'un bond comme si leur vie en dépendait. Les coffres sont ouverts, les valises attrapées et les vêtements enfilés. Tout ce beau monde se retrouve serré dans l'allée sans pouvoir avancer au milieu d'un chantier sans nom. Papiers, emballages, couvertures, nourritures, bienvenue chez les souillons !

La porte débloquée, les fourmis se mettent en mouvement le long de couloirs interminables. Puis c'est l'entrée dans le labyrinthe des files d'accès à l'immigration. Ça tourne dans un sens, puis dans l'autre, et *hop* là, de retour à l'endroit.

Une photo et un coup de tampon plus tard, le jeu continue avec un tapis roulant géant qui ne semble faire se bidonner que les valises. Leurs propriétaires tirant des têtes de six pied de long tout



en guettant le moindre signe d'agitation. La seule vue de l'objet familier éclaire leurs visages d'une joie incontrôlée.

« Mais oui elle est là ! La gentille *fifille* à son papa. Elle l'a suivie jusqu'ici ! *Good girl !!* »

Je me moque mais je retire la mienne avec fierté et soulagement. Au moins ne serais-je pas démuni. Il est deux heures du matin, je suis en Inde. *And now what ?*

« Le printemps est inexorable. »

Pablo Neruda

## 14

Qui dit Inde, dit pays colonisé par nos voisins, les buveurs de thé. C'est l'occasion rêvée de mettre à profit mes années à regarder en boucle la série télévisée *Friends*. Je voulais être marrant comme Chandler et séduisant comme Ross. *In fine*, j'étais abruti comme Joey. Ceci dit, j'ai ri et appris l'anglais, ce qui, pour un divertissement, est un bien bel accomplissement.

Puisque le jour n'est pas levé et que je n'ai aucune idée de la façon d'entamer mon périple, je choisis sagement l'option du canapé. En guise de canapé, un siège en acier sur lequel je tente péniblement de trouver une position confortable pour m'assoupir. Sans négliger pour autant de poser mes pieds sur ma valise bien-aimée. Il ne s'agirait pas qu'un séducteur impénitent profite de mon endormissement pour lui conter fleurette et lui fasse miroiter une vie d'extase et de volupté loin de moi.

« T'en vas pas. Si tu l'aimes, t'en vas pas. »

Le sommeil est erratique. Trop de choses s'agitent à l'intérieur.

Qu'est-ce que je fous là putain ?!!

A huit mille kilomètres de chez moi !! Huit mille deux cent vingt sept pour être bien précis en plus !

Par où je commence ?

« Qui suis-je ? Où vais-je ? Dans quel état j'erre ? »

Cette marche me paraît tellement haute pour le petit être que je suis.

- *Jab, je me sens si petit, si insignifiant.*
- *Oui tu n'es rien.*
- *Merci.*
- *Tu n'es rien, mais c'est sur ce rien que tout se bâtit. Tu ne peux qu'oser prendre le risque de l'immense, de l'inconnu et oser la foi.*
- *Je suis désolé Jab mais je n'ai pas la foi.*
- *La foi est une certitude Godefroy. La certitude des choses invisibles aux yeux ordinaires. Ce n'est pas un savoir de l'esprit mais un savoir du cœur. Es-tu familier avec la loi d'attraction ?*
- *Ça me dit vaguement quelque chose mais sans plus.*
- *Rassure-toi, je ne vais pas te faire un exposé détaillé sur le sujet mais sache que la loi d'attraction est celle qui régit ce qui se produit dans ta vie. Tu es énergie. Ton corps est énergie. Tes pensées sont énergie. Tout est énergie. Vos physiciens quantiques, à l'heure actuelle, expliquent très bien cet état de fait. Et l'énergie attire une énergie semblable. Donc tout ce que tu vibres, l'univers le ramène à toi.*
- *Tout ce que je vibre ?*
- *Oui Godefroy. Tu es un être vibratoire vivant dans un environnement vibratoire et la loi d'attraction n'a d'autres choix que de répondre à ta vibration. C'est le sens de cette phrase de Jésus, « Demandez, et l'on vous donnera ;*

*cherchez, et vous trouverez; frappez, et l'on vous ouvrira ». Si tu as la foi dans la loi d'attraction, elle jouera pour toi. Fais le premier pas. Aime. Engage-toi. Tôt ou tard, la loi jouera et la vie donnera, te donnera de l'amour.*

- Mais comment avoir la foi ?
- *Pascal a dit : « Faites les gestes de la foi et vous aurez la foi ». La vie est un jeu alors joue. Qu'as-tu à perdre ? Il y a de la magie dans ce monde pour qui veut bien le voir.*
- Magie ? Le terme est un peu excessif, non ?
- *Vis-le et tu verras que je n'exagère pas. L'univers ne peut pas faire autrement que de répondre à tes demandes. Si tu vibres de la haine, de la violence, de la médisance avec des paroles inappropriées, c'est ce qui te reviendra mais si tu vibres de l'amour, c'est de l'amour que tu recevras en retour et en quantité illimitée. Ce que tu offres aux autres, tu le donnes à toi-même. C'est la sagesse sacrée. « Fais aux autres, ce que tu voudrais qu'on te fasse. » Ou pour paraphraser John Fitzgerald Kennedy, « Ne demande pas ce que les autres peuvent faire pour toi. Demande ce que tu peux faire pour les autres ». Et sois vigilant par rapport à ce qui te nourrit car tout à une vibration positive ou négative.*
- Comme quoi par exemple ?
- *Ce que tu manges, ce que tu lis, ce que tu regardes à la télévision, la compagnie des gens autour de toi, la musique que tu écoutes, là où tu vis, ce que tu dis, ce que tu penses. Tout ceci affecte ta fréquence vibratoire.*

- En gros, faut faire gaffe à tout !! Putain c'est chaud quand même. Je suis loin d'être irréprochable.
- *Et personne ne te le demande Godefroy. Tu as juste à te demander ce que tu veux vivre et adapter ton comportement pour que cela devienne réalité. Privilège la qualité au dépens de la quantité. Il y a toutefois quelque chose que tu peux utiliser en quantité illimitée et qui va affecter très positivement ta fréquence vibratoire. Un outil d'une puissance infinie.*
- L'alcool ?
- *Très drôle Godefroy. Non, la gratitude.*
- La gratitude ?
- *Oui remercie qui tu veux, Dieu, la Vie, l'Univers, pour tout ce qui arrive dans ta vie. Ce que tu caractérises de bonnes ou mauvaises choses, toutes les expériences vécues et tu verras les portes s'ouvriront pour que le positif emplisse ton existence. La gratitude est le chemin le plus court vers ton cœur.*
- Ça paraît tellement simple quand tu exprimes tout ça.
- *Ça l'est mais ne me crois pas sur parole. Expérimente-le par toi-même. As-tu vu « Indiana Jones et la dernière croisade » ?*
- Oui évidemment, j'adore ce film !! Par contre, je ne savais qu'il y avait des multiplexes au paradis !
- *Steven Spielberg est l'un de nos ambassadeurs les plus inspirés. Bref. Si tu rappelles bien, à la fin Indiana Jones doit affronter l'épreuve suivante : « Uniquement dans le saut depuis la tête du lion pourra-t-il prouver sa valeur ».*

*Il est au bord d'un précipice et par un acte de foi, il pose le pied là où il n'y a que du vide et miracle le pont apparaît. Et bien toi, c'est pareil.*

- Je dois me jeter dans le vide ?
- *Ne fais pas l'abruti. Tu as bien compris ce que je voulais dire.*
- Oui, oui. Avoir confiance, c'est bien ça ?
- *Voilà. Fais confiance à la Vie et ton chemin s'éclairera au fil de tes pas.*

Je constate que le ciel est en passe de s'éclaircir. Voici venu le temps de l'heure bleue, préambule de l'aurore. Je déplie ma carcasse ankylosée après cette période d'inconfort pour me mettre en quête d'une de ces jolies petites machines qui distribuent avec bonté des morceaux de papier dont l'utilité ne peut être niée. Cette mission remplie avec panache, j'accrédite séance tenante la véracité de mes propos précédents en me procurant un *coffee* à l'aide de billets de Monopoly sur lesquels sont inscrits « roupie ».

Rien ne ressemble plus à un aéroport qu'un autre aéroport. Que l'on soit à Paris, à Bangalore ou à Tombouctou, les mêmes enseignes pullulent comme des champignons. Paul, Starbucks, Relay, Ladurée, le monde tend à s'uniformiser. Le même phénomène se produit à la périphérie de nos villes avec un décor affligeant de banalité. Maisons du Monde, Darty, Conforama, seules les bannières diffèrent. Et pourtant cette uniformisation a du bon. Tant que je demeure dans l'aéroport, je suis en territoire connu. Je n'ai pas un Frédéric Lopez à mes côtés pour guider mes pas au-delà. Bon j'ai un Jabamiah ! Ça doit compter pour quelque chose quand même.

Je perçois que je dois avancer vers l'inconnu par moi-même. Affronter cette peur puissante qui me paralyse souvent. Trop souvent. Faire ce premier pas qui coûte tellement. C'est une biche apeurée tirant une valise à roulette qui abandonne la maison des avions. L'air chaud et humide me prend à la gorge. Je reste immobile quelques instants pour m'imprégner de ces premières goulées d'air indien. Je cligne des yeux devant l'astre solaire me percutant de plein fouet. Percussion suivie sans temps mort par une autre collision. Avec une mitrailleuse ambulante ce coup-ci. Le débit est incessant, l'accent à couper à couteaux. Je pige pas un mot ! Le monde s'uniformise peut être mais l'anglais de New York n'est pas celui de Bombay. La sulfateuse sur patte a le sourire jusqu'aux oreilles et n'arrête pas de dodeliner de la tête. Je tente de lier conversation avec cet être dont je ne suis pas convaincu d'être de la même planète.

- *I want to go to Tiruvannamalai.*
- *Main tumhen bas stop tak draiv kar sakata hoon agar tum chaaho to.*
- ...
- *To tum kya kahate ho ?*
- ...

C'est confirmé, nous ne sommes pas de la même espèce ! Mais est-ce bien de l'anglais au final ? Quoi qu'il en soit, ça n'est pas une raison suffisante pour abdiquer. Je réitère ma demande en articulant comme si j'avais un demeuré ou un ange de la télé réalité face à moi.

- *I WANT TO GO TO TIRUVANNAMALAI !*



- *Haan main aapako Tiruvannaamalaee ke lie bas stop par le ja sakata hoon.*
- *YES YES TIRUVANNAAMALAE !!*

Dodelinement de la tête accentué et sourire béat sur le visage. Aurai-je réussi à nouer contact avec une race extraterrestre ? Je n'ai pas le temps de goûter cette consécration. Ma valise est partie plus vite qu'avec Prost et je dois courir derrière mon ami dernier cri au risque de les perdre de vue tous les deux. Il s'arrête enfin devant une voiture avec le terme, on ne peut plus familier, de « Taxi » écrit dessus. La valise est jetée dans le coffre et moi sur la banquette arrière.

Sorti de la zone de l'aéroport, nous roulons vers Bangalore. Je ne peux que présumer qu'il s'agit de la susnommée car la communication reste saccadée. J'abandonne toute idée de faire des progrès fulgurants pour l'instant. Durant une bonne heure, je découvre les particularités de la conduite locale. Klaxons à volonté et *open bar* sur les déboîtements improvisés. La ville semble être sans limite car le temps défile et le décor reste immuable. Des bâtiments, des gens et des voitures par milliers. Auxquels s'ajoutent ce qui semble être une mobyette tirant une voiture légère. Version moderne des diligences d'autrefois. Je comprends à demi-mot qu'il s'agit d'un *rickshaw*. Malgré toute cette agitation, je ne me sens pas en danger. Ce qui semble à première vue relever du chaos, s'apparente plus à un ballet parfaitement maîtrisé.

Je suis sur le point de me détendre complètement quand soudain, sans signe avant coureur, mon nouveau *poto* s'arrête brutalement, sors de la voiture, pose ma valise sur le trottoir, ouvre la portière, me tend la main et, toujours en dodelinant de la tête, me demande quelque chose avec un grand sourire. Je comprends

bien qu'il n'attend pas que je lui serre la paluche donc je lui montre mes roupies avec un air interrogatif. Il collecte quelques billets et me désigne un endroit où patientent d'autres personnes. « *Tiruvannaamalaee* » dit-il en pointant l'emplacement. Je n'ai pas le loisir de le questionner plus avant qu'il est déjà remonté dans son taxi et reparti dans le flot de la circulation. Je sens monter une vague d'anxiété. C'est bien beau tout ça mais je fais quoi là ?!!

Les options étant somme toute limitées, je rejoins les autres plantons. J'expérimente pour la première fois, la sensation d'être l'étranger de service. Je suis tellement différent de ceux qui m'entourent que je sens bien les regards appuyés posés sur moi. Je suis une curiosité. Moi qui ai toujours détesté être le centre de l'attention, me voilà servi.

Un premier bus s'arrête et moi qui espérait naïvement en voir un arriver avec « *Tiruvannaamalaee* » écrit en lettres d'or sur son fronton, en suis quitte pour une belle baffé dans ma gueule. L'affichage tient de l'alphabet de *Proxima* du Centaure et les chauffeurs doivent provenir de la même galaxie car les indications hurlées en passant sont purement et simplement incompréhensibles. A mes oreilles en tout cas car le reste de mes camarades semblent très bien s'en accommoder. Dès qu'un bus se présente, celui-ci ralentit à peine, le chauffeur pousse un cri et des grappes de gens se jettent à l'abordage. Des bagages sont jetés sont le toit et l'assemblage bringuebalant repart à toute berzingue.

Après avoir vu défiler un certain nombre de ces spécimens, je commence à paniquer. Je ne peux pas rester ici pour l'éternité. Coup de pouce du destin, un indien s'approche de moi. Je ne saisis pas ce qu'il me dit mais dans le doute, je lui déclare

« *TIRUVANNAAMALAE* ». Pour toute réponse, il dodeline de la tête en souriant béatement. Ça va vite me saouler ça !

Deux autres bus passent sans changement apparent et puis quand un troisième se présente, l'indien resté à mes côtés, m'attrape par l'épaule et me jette à l'intérieur. Je l'entraperçois dire un mot au chauffeur tandis que ma valise est balancée sans ménagement sur le toit. Je n'ai pas le temps de comprendre ce qui vient de se passer que nous sommes déjà repartis. J'ai juste le temps de me retourner et d'agiter timidement la main vers mon sauveur qui dodeline comme un bienheureux.

Je tends un billet à celui qui me semble être le contrôleur. Si ce n'est pas lui, il aura gagné sa journée. Il me rend de la monnaie que je fourre dans ma poche sans recompter puisque je n'ai aucune idée de ce que je viens de payer. Pour ne pas rester debout à la vue de tous, je m'assieds sur la première place qui se présente. Le monde change à vitesse grand V mais, contrairement à ce que je croyais, la classe Poulailier ne l'a pas désertée. Sièges en bois, genoux encastrés dans le dossier, promiscuité, je suis en plein voyage dans le passé. D'ailleurs le bus doit dater du néolithique. Je peine à appréhender comment il peut encore rouler. La porte coulissante n'a pas survécu aux années et certaines fenêtres non plus, ce qui colore notre habitat d'une délicate odeur de diesel et autres fragrances similaires.

Mes pensées se bousculent. J'ai lu quelque part que le monde extérieur serait le reflet de notre monde intérieur. Cela semble se vérifier en l'état car l'effervescence de la rue est le miroir de ce qui se joue en moi.

- *Jab*, comment je fais pour me débarrasser de cette petite voix qui n'arrête pas de tournicoter dans ma tête ?

- *Tu veux dire moi ?*
- *Ha ha mort de rire !! Toi aussi oublie le stand-up par pitié !*
- *Bon tant pis. Tu veux parler du mental, c'est bien de lui dont il s'agit ?*
- *Oui c'est bien de lui dont je parle.*
- *Déjà Godefroy, comprends bien que le mental n'est pas l'ennemi.*
- *Il cache bien son jeu le petit salopaud !*
- *Si tu as des pensées qui n'arrêtent pas de tourner en boucle, c'est que ton mental essaie de te dire quelque chose. Comme un enfant qui n'est pas entendu et qui se répète à l'infini.*
- *Ah oui, je me rappelle que je faisais ça gamin. Et qu'est-ce qu'il essaie de me dire ce mental ?*
- *Ça c'est à toi de le comprendre.*
- *Super ! Qu'est-ce que j'ai à comprendre quand il me dit que « je suis une grosse merde et que je ne sers à rien dans la vie » ?*
- *Il te demande de regarder pourquoi tu as besoin de croire que tu dois servir à quelque chose pour avoir le droit de vivre, pourquoi tu crois que tu dois « gagner » ta vie, pourquoi tu crois que tu es une grosse merde. Alors ?*
- *Va falloir que je me penche sur le sujet.*
- *Bien.*
- *Mais c'est fatigant quand même toutes ces informations qui arrivent en permanence !!*
- *Ce qui est fatigant, c'est de chercher à contrôler. Le mental n'est pas une station de radio que tu peux changer*

*car la musique ne te convient pas. C'est exactement la musique qu'il te faut à l'instant donné. Celle qui correspond à ta vibration du moment. Le mental est un outil fabuleux. Apprends juste à l'utiliser à bon escient.*

- En méditant ?
- *Pas forcément dans le sens où tu l'entends. N'oublie pas que la méditation, c'est être présent à ce que tu es. Tu peux méditer activement en marchant, en courant, en cuisinant ou au cours de n'importe quelle activité. Calmer le mental, c'est prendre du recul sur les pensées. C'est les regarder sans y réagir ou y croire. Ce qui compte c'est ton état de vigilance afin d'être conscient de ce qui se passe en toi. C'est ce qui te donnera l'information pour aller vers plus de légèreté.*
- Donc je ne suis pas condamné à capter « Euthanasie FM » toute ma vie ?
- *Non. Tu peux aussi capter « Rire et Chansons ».*
- Génial, trop content ! Chevallier et Laspalès en boucle dans ma tête. Mais en fait, c'est ma mort que tu veux Belzébuth ?!!
- *Ironique ?*
- Tu as fait de sacrés progrès dis-moi !
- *J'ai un bon enseignant. Un maître en la matière.*
- Tu l'as dit bouffi !

Nous circulons toujours au cœur de cette ville tentaculaire qui paraît ne pas avoir de limites. Des arrêts réguliers, disons plutôt des *stop and go*, permettent au bus de se remplir peu à peu. Du

statut d'espèce protégée, je suis passé à celui de poulet élevé en batterie. Oubliée la préservation de l'environnement. Jeté aux orties le respect de la dignité humaine. Ça colle à bâbord et ça colle à tribord. Il est affiché où l'encart avec le nombre maximum de personnes autorisées à bord s'il vous plaît ?

« Sécurité routière, j'écoute. »

Pas la peine non plus de demander la mise en route de la climatisation. Je transpire abondamment et finis par me demander si la porte décédée n'a pas été assassinée pour permettre à l'air de circuler plus librement. Nous atteignons ce qui s'apparente par chez nous à une gare routière. Les roues encore en mouvement, le bus est pris d'assaut par une armée de petites mains portant des paniers contenant des nourritures diverses et variées. Je ressens une légère faim mais ma timidité et mon manque de courage face à ces mets inédits me maintiennent dans l'immobilité. Les odeurs en revanche ne font pas tant de manières et colonisent sans vergogne la totalité de l'habitat. Elles me font regretter mon absence de bravoure. Je les découvre pour la première fois mais elles s'accompagnent d'un sentiment de joie. Et d'un peu de salive aux commissures des lèvres !

Le bus repart sans considération pour les vendeurs ambulants encore en pleine négociation et pas le moins du monde perturbés par ce départ précipité. Au premier ralentissement, ils s'extraient de la carcasse délabrée sans se départir d'une bonne humeur communicative. J'échange quelques regards avec ceux qui m'entourent. J'y décèle bonté et bienveillance. Ce que je ne peux vérifier en parole car si l'anglais est l'une des deux langues officielles de l'Inde, ce n'est pas celle qui est pratiquée dans le bus.

Je me contente de scruter ce qui se passe à l'extérieur pour me familiariser avec mon nouvel environnement. Après plus d'une heure à rouler, la ville cède enfin du terrain. La campagne fait une entrée remarquée. Plaines fertiles avec des rizières verdoyantes, palmeraies majestueuses et d'étranges formations rocheuses sont ses armes de séduction massive. Je suis sous son charme. Les routes défoncées ne tempèrent pas cet élan foudroyant. La monotonie s'installe subrepticement. Elle est tempérée par les nombreuses traversées de petits villages regorgeant d'étals bigarrés. Je ne crois jamais avoir vu tant de couleurs proposées. Mes mirettes explosent devant tant de diversité et mon odorat est saturé par toutes ces nouveautés. Je navigue au beau milieu d'une superproduction *made in Bollywood* !

Ne pas se sustenter est une chose mais se pisser dessus en est une autre. Et c'est ce qui est sur le point de se produire quand au bout de deux heures et demi environ, le chauffeur gare le bus et coupe le moteur. Ah c'est ça qui faisait tant de bruit ?!!

Tout le monde descend et considérant que nous sommes au milieu de la *pampa* avec pour seuls ornements des pissotières et quelques étalages, j'en conclus qu'il ne s'agit pas de notre destination finale. La carrière dans le *stand-up* a été reléguée aux oubliettes mais celle de détective privé reste une possibilité !

Avant de pousser plus avant cette réflexion, je m'en vais soulager ma vessie. Je crois qu'il n'existe pas de jouissance plus grande sur cette terre que le relâchement de celle-ci. L'esprit en paix, je me dirige vers les marchands sans quitter du regard le bus sagement stationné. Un besoin nourrit, un autre lui succède. Cycle infini de la Vie. Maintenant que j'ai l'assurance de ne plus mourir empoisonné par mon urine, la faim s'annonce au guichet pour

poser réclamation. A un moment ou à un autre, je vais bien devoir me résoudre à grailler. Je jette mon dévolu sur un semblant de friand et des amandes grillées que je fais passer avec un *chai*, du thé noir infusé dans du lait très sucré. On verra plus tard pour de la cuisine plus élaborée.

Après une pause d'une quinzaine de minutes, le convoi redémarre et ainsi reprend la litanie des patelins se succédant les uns à la suite des autres. Je ne sais combien de temps il nous faudra pour atteindre Tiruvannamalai ni si je saurais à quel moment descendre mais j'essaie de laisser ces pensées circuler librement sans m'y accrocher. Je goûte à la chance immense d'être là. Je me suis toujours fait l'effet d'être peureux et casanier. Et pourtant mon cul est posé dans un autocar usagé, au milieu des locaux, au fin fond du Tamil Nadu. Ce n'est pas une aventure à la Mike Horn mais ça n'est pas non plus un voyage organisé en bus climatisé. Je m'accorde le crédit d'être arrivé jusqu'ici. Ça ne changera pas la face du monde mais ça pourrait bien bouleverser ma vie.

Au bout de cinq heures environ, la campagne s'efface à son tour et l'agitation redevient plus prégnante. Je sors de ma rêverie pour déceler les signes précurseurs de mon arrivée. Effort inutile car le bus pénètre dans une nouvelle gare routière et après avoir coupé le moteur, le chauffeur se retourne vers moi et dodeline « *Tiruvannaamalaee* ». Je le remercie d'un hochement de tête traditionnel de chez nous. J'espère ne pas l'avoir insulté. Il faut vraiment que je me mette à dodeliner de gauche à droite pour éviter tout incident diplomatique.

Ma valise collectée, je prends la direction de la sortie. Je ne sais pas où je vais. J'avance au jugé. Je suis sauvé par mon air de



touriste égaré puisque sans avoir rien demandé, on vient m'aborder. Je présume qu'il s'agit de chauffeurs de taxi s'enquérant de ma destination. Bonne question. Je vais où au fait ? Je suis déterminé à résoudre cette équation par moi-même. Réfléchis, Rantanplan, réfléchis. Jabamiah a parlé d'un sage indien hyper connu, genre le Johnny Hallyday des yogis. Si seulement je pouvais retrouver son nom, je suis sûr qu'ils sauraient de qui je parle ici.

« Ramona ? » Non ça, c'est dans un *soap opéra*.

« Romano ? » Ah non ça, c'est à la sortie du métro.

« Ramana Maharsi !! » C'est ça !

Je m'empresse de crier ce nom à l'essaim d'abeilles qui s'est agglutiné autour de moi. Je ne reçois en retour que des regards circonspects et interrogatifs.

« *RAMANA MAHARSI* » est ma seconde tentative pour me sortir de ce guêpier. J'en aperçois un qui dodeline, « *Raman Maharshi ?* »

Suffisamment approchant pour je lui lance un « *YES* » enthousiaste et lui emboîte le pas sous le regard dépité de ses concurrents moins vifs d'esprit.

Une nouvelle expérience se présente à moi car c'est en *rickshaw* que le trajet se poursuit. Juché sur sa mobylette qui pétarade, mon chauffeur se prend pour Sébastien Loeb. Apparemment dodeliner et klaxonner sont des actions aussi vitales que respirer par ici. L'habitat ouvert est un cadeau du ciel après ces heures collé au siège par la transpiration. Après une dizaine de minutes à ce régime-là, il me dépose devant l'entrée d'une propriété surmontée d'une arche gravée, « *Sri Ramanasraman* ».

Visiblement, je suis arrivé.

## 15

*L'ashram* se situe dans une rue fort animée. La vue, l'ouïe et l'odorat sont sollicités à l'extrême. Concert de klaxons, de musiques et de paroles portées par le vent. Vision irréelle de bric et de broc de toutes sortes. Marché à ciel ouvert où se mêlent étals débordant de bibelots et camelots proposant boissons et nourritures à *gogo*. Située juste à côté de l'entrée, une dame d'un certain âge mais d'une prestance folle, tresse avec des gestes assurés des colliers de fleurs de toute beauté. L'odeur qui s'en dégage est enivrante.

Je passe sous l'arche et pénètre dans une grande cour ouverte entourée d'arbres ombrageux. Réconfort précieux avec la chaleur écrasante et suffocante de cette fin de journée. Je ne sais pas bien pourquoi je suis ici ni ce que j'en attends. J'avance plus avant. Les bruits de la rue s'estompent au profit de chants entêtants semblant venir d'un hall en pierre plus au loin. Des effluves d'encens flottent dans l'air brûlant. Des singes par dizaine colonisent l'espace. Ils cohabitent sans inquiétude aucune avec les quelques personnes présentes. Ils vivent leur vie de singe en toute décontraction sautant d'un arbre à l'autre, d'un bâtiment à l'autre. Je passe devant une petite librairie et repère un panneau « Administration »

accroché au dessus d'une porte. Je prends mon courage à deux mains et frappe à celle-ci.

– *Come in.*

De l'anglais. Dieu merci !! Je pénètre dans la pièce et puisque je ne suis pas un chacal, je t'offre bien volontiers la traduction simultanée, ce qui t'évitera des aller-retour incessants vers Google Traduction.

– Bonjour, dis-je timidement.

– Bien le bonjour à vous, me répond un indien d'âge mur dégageant une élégance toute britannique.

Si ce n'est ce léger accent traditionnel et si caractéristique du pays, son anglais est parfait. Même son dodelinement est raffiné. Il ajoute :

– Je m'appelle Rajesh. Comment puis-je vous aider ?

– Moi c'est Godefroy et pour être franc, je ne le sais pas vraiment. J'ai le sentiment d'avoir été guidé jusqu'ici mais je ne connais pas la suite du programme. Je me sens perdu. Ça doit vous paraître idiot, non ?

– Pas du tout Godefroy. Bien au contraire même.

– Ah bon ?

– A votre allure, je dirais que vous venez de France. Ai-je raison ?

– Tout à fait. Je suis un bon petit français.

– Je n'ai pas beaucoup de mérite vous savez. Vous en avez tous les traits caractéristiques.

Je ne sais pas si je dois me sentir flatté ou insulté. Je choisis de ne pas choisir. Il poursuit :

- Sans vouloir généraliser, en occident vous avez plus tendance à vous diriger avec votre tête. En orient et particulièrement en Inde, cela fait des millénaires que nous baignons dans une culture que vous pourriez qualifier de « spirituelle ». Ce qui pour vous, semble aberrant, nous paraît tout ce qu'il y a de plus naturel. Et être guidé en fait partie. Nous croyons à un destin unique pour chacun. Une voie tracée qu'il faut suivre sous la coupe de la loi du *karma*.

Je l'interromps :

- Le *karma*, c'est celui qui dit que si on est méchant, on sera puni, c'est bien ça ?

Il éclate d'un rire rempli de bonté et de compréhension.

- Ça c'est votre héritage judéo-chrétien posé sur une dalle épaisse de culpabilité. Le *karma* signifie en effet que chaque cause a une conséquence. Mais le *karma* représente en même temps l'action et la conséquence de l'action. Il est simultanément la cause et l'effet, car chaque action génère une force qui revient ensuite à nous telle qu'elle a été mise en œuvre.

Tiens, ça me rappelle quelque chose.

- Il n'y a rien d'exotique là-dedans. Le *karma* signifie que tout a un sens mais à un niveau plus profond et pas uniquement au niveau matériel. Le sens du *karma* c'est de nous ramener à ce que l'on est. Un de nos sages, *Swami Vivekananda*, a dit, « Le *karma* est l'éternelle affirmation de la liberté humaine. Nos pensées, nos paroles et nos actes sont les cordes du filet que nous jetons autour de nous ». La meilleure manière de comprendre la loi du *karma* et de

l'utiliser dans toute sa puissance, est de devenir conscient de ses choix. Je vous explique tout ça pour vous faire comprendre que si vous êtes là devant moi, à cet instant, c'est que l'Univers a concouru à ce qu'il en soit ainsi. Nul hasard ici-bas.

- C'est un peu rassurant parce que franchement je me demande ce que je fous là. Je ne sais pas où j'ai atterri, rien ne m'est familier et je n'ai aucune idée de là où dormir et manger !
- Preuve que vous êtes au bon endroit, l'*ashram* est ouvert à toute personne sincèrement désireuse d'aller à la rencontre de soi. Nous offrons le gîte et le couvert.
- Comment ça vous offrez ?!!
- Oui, des chambres sont à disposition dans des petites maisons individuelles situées au cœur de l'*ashram*. Les trois repas du jour plus le thé sont proposés librement. Nous ne fonctionnons que par donation libre et non forcée.

Ça me fait penser que je suis parti comme un voleur du centre de méditation en Bourgogne. Je corrigerai ça dès mon retour car ça n'est pas correct. Ce n'est pas le type de personne que je désire être.

- Preuve supplémentaire de ce grand dessein dont je vous parlais, en temps normal les personnes réservent pour ce type de séjour car les places sont limitées et les demandes considérables. Mais là, il se trouve que nous sommes au cœur de la période la plus chaude de l'année et les visites sont plus rares. Nous avons donc une place à vous proposer.
- *Waouh* ! C'est génial ça, merci !

- Remerciez la Vie et remerciez-vous d'avoir accompli ce chemin jusqu'ici. Nous allons remplir les formalités d'admission et je vous conduirais ensuite à votre logement. Il est trop tard pour le repas du soir qui est servi de bonne heure mais en vous laissant guider, je ne doute pas que vous trouverez de quoi vous sustenter.

La paperasse expédiée, nous sortons dans la cour baignée par les dernières lumières du jour. La chaleur, elle, n'est pas partie se coucher. Rajesh doit lire dans mes pensées car il dit :

- Avril et mai sont les deux mois les plus chauds de l'année. Des températures de 45°C ne sont pas une rareté. Pensez à bien vous hydrater mais seulement avec l'eau filtrée que nous fournissons ou avec des bouteilles d'eau minérale bien scellées. Je dis ça pour le confort et le bien-être de votre intestin.
- Merci j'apprécie.

Je profite de la chance d'avoir un guide à disposition pour lui demander :

- Pardonnez mon ignorance Rajesh mais qui est Ramana Maharsi ?
- Ah oui en effet, vous avez vraiment été téléguidé Godefroy. On n'en voit pas tous les jours des comme vous.
- Et c'est bien ou c'est mal ?
- C'est ce qui est. Pour répondre à votre question Godefroy, Ramana Maharsi est, ce que vous qualifiez d'être éveillé, réalisé.
- Réalisé ?

- Oui, un être qui a réalisé la vraie nature du Soi. Voyez-vous Godefroy tout ceci, le monde entier, n'est qu'une illusion. L'illusion de se croire séparé. Tout est lié. Tout est Un.
  - Ces concepts sont difficiles à appréhender pour moi. C'est très nouveau tout ça.
  - Je comprends. Pour en revenir au *Maharsi*, en 1896, à l'âge de seize ans, il défia la Mort au cours d'une introspection pénétrante sur l'origine de son être. Révéré plus tard sous le nom de *Bhagavan Sri* Ramana Maharshi, il révéla une voie directe vers la quête du Soi et ouvrit la conscience de l'humanité à l'immense puissance de la Colline sacrée d'Arunachala, le cœur spirituel du monde. Après de longues années d'un rigoureux ascétisme solitaire sur les flancs de cette montagne, il parvint sur le plan de conscience de l'Unité. Pour lui, l'identité, dans un éternel présent, entre le moi et le non-moi, entre le divin supra-cosmique et le divin dans le cœur de l'homme, était une vérité d'expérience constante. Son enseignement, dans la tradition de la Non-dualité, est essentiellement centré sur la notion du Soi et de la question « Qui suis-je ? » Il est considéré de nos jours comme l'un des plus grands sages de l'Inde traditionnelle. Pour lui, « Le cœur est l'unique vérité ».
  - Une peinture en somme.
- Éclat de rire de Rajesh.
- En effet Godefroy, vous pouvez dire ça. Laissez-moi vous faire une visite guidée de l'*ashram* pour que vous vous sentiez pleinement chez vous ici.

- Avec plaisir. Merci Rajesh.

Nous sortons du bureau pour retrouver l'atmosphère particulière de ce monde exotique à souhait.

- A l'entrée, j'imagine que vous avez déjà aperçu la librairie.
- Oui.
- Vous pourrez y trouver beaucoup de livres sur *Sri Maharshi*, y compris des œuvres originales, des biographies, des commentaires, des mémoires, tous en plusieurs langues dont le français évidemment. Vous y trouverez aussi des photographies, des souvenirs, des cassettes audio, des vidéos et des CD.
- Je ne manquerai pas d'y passer. Je réalise qu'il y a tant que je ne sais pas.
- Sur votre droite, voici la salle du *nirvana*. C'est l'endroit où *Sri Maharshi* a passé ses derniers jours. De ce fait, elle est considérée un lieu de vénération profonde et a été conservée en l'état. Laissez-moi maintenant vous faire découvrir *Gosala*.
- *Gosala* ?
- Oui c'est le nom de la laiterie et de la ferme de l'*ashram*. Ce lieu fournit tous les produits laitiers dont nous avons besoin au quotidien. Le lait tient une place centrale dans notre cuisine. A Tiruvannamalai, vous ne trouverez pas de viande et pas d'alcool, ni ici ni dans les restaurants. C'est un lieu saint donc entièrement végétarien. Alors le lait est une source de protéine précieuse.
- Les vaches sont sacrées ici, c'est bien ça ?



- Oui Godefroy. Et si la vache est sacrée en Inde et s'il est interdit de la tuer, c'est surtout parce que l'on considère qu'il vaut mieux avoir une vache produisant beaucoup de lait pendant plusieurs années, plutôt qu'un animal fournissant un peu de viande durant quelques jours.

Nous nous sommes arrêtés près de l'enclos où vivent ces vaches privilégiées. Elles sont de toute beauté. Elles ont l'air d'être heureuses d'être ici et semblent être traitées avec beaucoup de respect et de bienveillance en tout cas.

- Ne vous étonnez donc pas si nombre de mets qui vous seront proposés contiennent du lait.
- Comme quoi par exemple ?
- Entre autres des *raïtas*, sortes de petites salades de yaourt aux légumes ou aux fruits, du riz au lait et aux épices, des *lassi*, yaourt à base de lait et le *chai*, la boisson locale.
- Ah oui ça je connais déjà. Excellent d'ailleurs !
- Avec tout ça, j'espère que vous n'êtes pas allergique au lait au moins ?
- Je ne crois pas non. Il faut dire ça fait longtemps que celui-ci a déserté mon alimentation. Fini le *banania* dans le lait chaud. Je carbure au café maintenant.
- Vous n'en trouverez pas à l'*ashram* mais à l'extérieur sans difficulté.

Nous continuons la visite.

- Ici vous avez le dispensaire. Des services médicaux gratuits sont offerts aux résidents de l'*ashram* et aux gens de la région. Les repas aussi sont offerts à toute personne qui se présente le midi et le soir.

- Les gens peuvent manger gratuitement ? Et moi qui croyait qu'en Inde c'était la misère et que tout le monde mourrait de faim !
- L'Inde est un grand pays Godefroy. C'est un continent même. Il y a donc énormément de particularités. La vérité d'ici n'est pas celle des bidonvilles de Bombay. Comme je vous disais, Tiruvannamalai est un lieu saint donc privilégié. Et nous sommes à la campagne donc les conditions de vie sont plus clémentes ici.

Ce lieu est de plus en plus étonnant.

- Un peu plus loin, vous avez *Vedapatasala*. C'est une école *Yajurveda* où les élèves des *Veda* sont entraînés à leur vocation liée à la tradition. Si vous le souhaitez vous pourrez les écouter chanter demain dans le grand hall où je vous emmène maintenant.

Nous entrons dans une pièce immense qui respire la sérénité. Mon œil est tout d'abord attiré par une statue grandeur nature du sage indien et par un grand sofa magnifiquement sculpté d'une seule pierre et poli afin de ressembler à du marbre noir.

- C'est ici que se déroulent toutes les cérémonies, les chants, les rites d'adoration et d'offrandes appelés *puja*. C'est le sanctuaire construit sur la tombe de *Sri Maharsi*, ce qu'on appelle son *samâdhi*. Il consiste en un *mandapa*, une grande plate-forme soulevée et une tour, *vimana*, qui la surmonte. Les quatre grands piliers sculptés de granit, que vous voyez là, soutiennent cette tour. Les poutres sont également taillées et polies. Vous pouvez apercevoir un lotus de marbre blanc orner le centre du *mandapa*, et dessus un *linga*, objet dressé sacré symbolisant Shiva .

Nous sortons du hall et rejoignons une large bâtisse.

- Ici se trouve la salle à manger qui peut accueillir près de huit cents personnes. La cuisine est assez grande pour fournir de la nourriture à deux ou trois mille personnes pendant les grandes fêtes, comme le *Jayanti* qui est l'anniversaire du *Maharshi*. C'est là que vous devez vous rendre pour les différents repas de la journée. Sauf si vous souhaitez manger à l'extérieur. Nulle obligation ne vous est faite de vous restaurer ici. Je vous emmène maintenant à votre chambre.

Nous nous dirigeons vers le fond de l'*ashram*. Des arbres incroyables me coupent net la respiration. Je n'arrive pas à distinguer les racines des branches. C'est un enchevêtrement ahurissant. Rajesh n'a pas besoin d'utiliser ses supers pouvoirs pour lire dans mes pensées. Mon air ahuri lui suffit :

- Ce sont des banians. L'arbre de la connaissance suprême. Ses branches aériennes tombées au sol deviennent racines à leur tour. Dit autrement, l'un donne naissance à l'autre qui lui-même donne naissance encore. Chacun est autonome et interdépendant à la fois. Et ainsi la vie repart, sur un, puis deux puis dix voire mille nouveaux pieds, en torsions et en branches de fuite, pour une croissance folle qui peut durer plus d'un millier d'années et s'étendre sur plusieurs hectares.
- Dingue !
- Il se dit que Bouddha aurait atteint l'éveil sous un banian.

Il me désigne une porte un peu plus loin.

- Par cette porte, vous accédez à Arunachala. En montant le long de ses flancs, vous pourrez aller jusqu'au sommet et

en chemin visiter les deux sanctuaires fréquentés par *Sri Maharsi* durant sa *sadhana*.

- *Sadhana* ?
- Son cheminement vers la réalisation si vous préférez.

Nous arrivons devant une petite maisonnette simple mais propre. Elle se compose d'un lit et d'une salle d'eau privée. Elle est aussi équipée d'un ventilateur au plafond. Les fenêtres, ainsi que la porte, sont protégées par des moustiquaires.

- Voilà Godefroy, c'est ici que je vous abandonne. Meilleure installation à vous et bon séjour parmi nous. N'hésitez pas à me solliciter si vous avez la moindre question. Ce sera mon plaisir de vous assister.
- Merci du fond du cœur Rajesh. Je suis touché par tant de considération.

Je n'ai pas encore l'habitude que les gens soient aussi bienveillants à mon égard. Je pose ma valise dans un coin, m'assieds sur le lit et prend un moment pour intégrer tout ce qui vient de se passer depuis ce matin. Mon cerveau disjoncte. Un court-jus pas surprenant au vu la puissance de la déflagration. J'ai vécu un bouillonnement saisissant. Malgré la faim qui me tenaille, je décide de rester allongé un temps avant de retourner me confronter à ce monde si éloigné du mien.

## 16

Je me réveille en sursaut. L'obscurité est totale. Je suis confus.

« Où suis-je ? »

« Qui suis-je ? »

La question, à elle seule, suffit à me ramener sur terre.

Ramana Maharsi. *L'ashram*. L'Inde.

Je mets toutefois quelques longues secondes à revenir à moi-même. Je me lève avec lenteur et me dirige posément vers la petite salle de bain pour me verser de l'eau froide sur le visage. En relevant la tête, j'examine avec minutie la pièce. Aucun superflu. Pas de carrelage au sol, pas de fresque dans la douche. D'ailleurs, pas de cabine de douche non plus. Juste un tuyau et un saut posé à côté. Ai-je besoin de plus ?

La faim est devenue exigeante. Elle n'est plus d'humeur à plaisanter. Il est vrai qu'en dehors d'un friand et de quelques amandes grillées, je n'ai rien ingéré depuis le matin. Je ferme donc la maisonnette à clé et me mets en quête de quelque chose pour la contenter.

La nuit est désormais bien tombée mais la rue est toujours aussi animée. Je décide de laisser mes pas me guider. Je déambule sans

réfléchir. Malgré toute cette agitation, je ne ressens aucune agressivité. Je ne vais pas bien loin quand au détour d'une ruelle, une enseigne lumineuse m'interpelle.

« *German Bakery.* »

Une boulangerie allemande ?

Je dois absolument voir ça. Je monte les marches permettant d'accéder à la terrasse sur laquelle est située le restaurant. Car tu l'as bien compris, il ne s'agit pas d'une boulangerie mais bel et bien d'un restaurant. Et en guise d'allemands, une armée de népalais ! Ils tiennent la position dans la cuisine aussi sûrement que les *teutons* à Verdun. Cuisine ouverte sur la salle de restauration, elle-même ouverte sur l'extérieur. Un comptoir à l'entrée présente un certain nombre de pâtisseries fort appétissantes. L'appellation « *Bakery* » n'est donc pas usurpée. L'honneur est sauf *Herr General*. Comptoir des douceurs, nous nous reverrons.

Je m'installe à une table et me plonge dans l'analyse exhaustive de la carte. Celle-ci est vraiment impressionnante. Il y a une immense variété de choix proposés et comme me l'avait indiqué Rajesh, tous les plats sont végétariens. Je ne pensais pas que cette profusion fût possible. La rumeur n'était donc pas infondée. Il y a bien une vie au-delà du steak frites. Pour mon premier repas, je joue la carte de la sécurité avec un *biryani*, du riz pilaf parfumé au safran et piment avec des légumes. Je commande aussi un *kombucha* car le nom me fait marrer. Oui je sais, je suis un peu con parfois.

En attendant que vienne ma pitance, je laisse mes pensées dériver. Ma compréhension de la vie s'élargit peu à peu. Il y a encore tant que je ne cerne pas mais cela devient moins mystérieux. Jusqu'ici, je jouais à un jeu dont personne ne m'avait

expliqué les règles. Forcément, c'était n'importe quoi. Par extension, ma curiosité grandit.

- *Jab*, l'autre fois tu m'as parlé de la loi d'attraction. Tu te rappelles ?
- *Oui Godefroy, je me rappelle de tout. Je suis un ange.*
- Effectivement vu sous cet angle. C'est *chanmé* quand même. Bref, avec cette histoire de *karma*, j'y ai repensé et quelque chose me turlupine.
- *Je t'écoute.*
- S'il suffit de penser à quelque chose pour que cela nous arrive, comment se fait-il que tout le monde ne gagne pas au loto, ne soit pas blindé de fric, de succès et d'amour ?
- *Amour, Gloire et Beauté ?*
- Oui voilà. Ça devrait être « Amour, Gloire et Beauté » pour toute l'humanité, non ?
- *Ça c'est la version vendue par Hollywood et Walt Disney. La réalité c'est que je n'ai pas dit qu'il fallait penser à quelque chose pour que cela arrive, j'ai parlé de « vibrer ». Et la vibration, c'est celle de ton être dans sa globalité. Corps-Âme-Esprit. Tes pensées sont la partie consciente, visible de l'iceberg. Il y a tant que tu ne contrôles pas et c'est très bien ainsi.*
- Ça serait tellement plus simple pourtant.
- *Oui mais tellement moins marrant. Rappelle-toi Godefroy, tu es venu sur terre pour passer de l'inconscience à la conscience et de la peur à l'amour mais tout le processus est une bénédiction pas seulement la finalité. Imagine-toi être un chêne centenaire, puissant et majestueux.*

- Ah ouais classe !
- *Bien. Pour le moment, tu es juste un gland.*
- Putain je le savais !!
- *Oui tu es un gland mais à partir de ce gland, une petite pousse va sortir de terre, et peu à peu elle va se développer pour devenir ce chêne majestueux. Ce gland contient en lui-même toute l'histoire de l'arbre. N'est-ce pas incroyable de vivre tout ce processus d'expansion ?*
- J'imagine. Mais bon c'est un peu la lose d'être un gland quand même !
- *Rassure-toi, ton expansion est déjà bien entamée. Ne sens-tu pas tes racines qui ont poussées et qui s'enfoncent dorénavant plus profondément dans la terre ? Ne te sens-tu pas plus solide, moins effrayé, plus joyeux ?*
- Oui en effet.
- *Alors goûte le processus à l'œuvre. Profite de la vie, même si parfois, je te l'accorde, elle semble s'apparenter à un long chemin de croix qui n'est que l'œuvre du karma.*

Cadeau de la vie, mon *biryani* arrive sur ces entrefaites. Preuve s'il en fallait que le chemin de croix n'est pas une fatalité. Alors il dit quoi ce *biryani* ?

Il dit *Mamma Mia* !!

Je ne pensais pas que du riz avec des légumes puisse être aussi délicieux. Ça pique un peu mais quel régal mon ami. A trente sept ans, je découvre des saveurs inédites à mon palais. Des épices restés loin de moi toutes ces années. Quel gâchis !

« A la recherche du temps perdu. »



Et ça commence par rattraper mon déficit du jour en nourriture. Je retourne au comptoir pour laisser une de ces aguichantes petites pâtisseries s'attirer mes faveurs. Je craque pour une *apple strudel*. Pâte feuilletée fourrée de gros morceaux de pommes acidulées, de noix concassées, de poudre d'amande, de cannelle et de raisins secs. Comment lui résister ? Je n'essaye même pas. Et après le *kombucha*, qui avec ses bulles pétillantes, m'a bien égayé, je me lance à la découverte du *lassi* chocolat dont m'a parlé Rajesh. Autant se parer de la couleur locale le plus rapidement possible.

Après ce festin de roi, je savoure la joie simple d'un estomac plein. Je goûte à cette gratitude qui circule en moi. Pouvoir être là, vivre ce que je vis, cela tient du miracle. Et pour la première fois depuis que je suis parti de chez moi, il y a cinq jours, ma famille me manque terriblement, douloureusement. Je réalise que jusqu'ici, j'avais mis en place un mécanisme de survie pour ne pas y penser. Une digue renforcée. Mais là, au cours de cette douce soirée indienne, j'ai baissé la garde. Juste un instant. Et la vague de tristesse colossale a balayé la digue érigée. Je ne cherche pas à lutter. Je laisse l'émotion me submerger, les sanglots couler. Je souffre de ne pas les avoir près de moi mais je sais pourquoi je fais tout ça dorénavant. Je ne peux revenir auprès d'eux qu'après avoir fait le ménage en moi, qu'après avoir mis de la clarté là où il n'y en a pas. Je ne veux plus passer à côté de la joie de les avoir dans ma vie. Et pour cela, je dois être au clair sur qui je suis et qui je souhaite être.

Avec toutes ces émotions, je sens peu à peu la fatigue m'envahir. Le décalage horaire et le voyage harassant produisent aussi leurs effets. Je me remets donc en mouvement.

De retour dans la rue, j'absorbe l'énergie de la communauté. Il y a en effet des mendiants comme je l'imaginai mais assez peu semblent complètement accablés. Ils paraissent vivre cela avec un certain détachement. Ils quémandent mais ne sont pas insistants. Peut-être est-ce dû à l'acceptation de cette loi du *karma* dont me parlait Rajesh ? Et pourtant, je n'y ai décelé aucune fatalité. Oui chaque cause produit son effet mais cela signifie aussi que nous sommes maître du jeu. A chacun de décider pour lui-même, d'être le capitaine de son navire. Cette pensée me bouleverse. J'y puise un sentiment de réconfort d'une force inouïe. Et me reviennent ces mots de Nelson Mandela que je n'avais pas compris jusqu'ici,

« Je suis le maître de mon destin.

Je suis le capitaine de mon âme. »

Grisé par ces paroles exaltantes, je rentre à l'*ashram* me coucher non sans avoir au préalable passer un moment à me divertir du spectacle des singes faisant les andouilles. Eux et moi sommes fait pour nous entendre à la perfection.

## 17

Je suis réveillé par une sensation d'humidité. Humidité provenant de ma propre personne. Non, je ne me suis pas pissé dessus s'il te plaît !

La matinée doit être bien avancée car la chambre est une fournaise. Je m'empresse de mettre à contribution le ventilateur au plafond. Trop peu souvent, j'accorde à mon corps le luxe de décider par lui-même la juste quantité de sommeil. C'est pourtant incroyablement libérateur. Malgré la chaleur écrasante, je me sens rafraîchi. Comme si je m'étais baigné dans une source pure et vivifiante. Mon somme, en tout cas, aura été profond car je n'ai nul souvenir d'être parti au pays des songes.

Je me sens peut être rafraîchi mais je ne fais pas l'économie d'une douche glacée en guise de petit déjeuner. Il est en effet dix heures passé et l'heure de ce dernier est largement expirée. Le déjeuner étant programmé à onze heures et demi, je vais patienter en allant explorer plus avant l'*ashram*.

Je rejoins le hall au sol de marbre où termine de se dérouler la *puja* du matin, ce rite d'adoration mentionné la veille par Rajesh. Un moine verse du lait sur le *linga* sacré au rythme des moinillons psalmodiant des chants védiques entêtants tandis que les gens

tournent autour du sanctuaire dans le sens des aiguilles d'une montre. Je m'assieds dans un coin fasciné par ce spectacle intrigant.

La cérémonie terminée, je me dirige vers la librairie. En chemin, je rencontre Rajesh.

- Bonjour Godefroy. Comment allez-vous ce matin ? me demande-t-il avec considération.
- Bonjour Rajesh. Je vais très bien merci. J'ai dormi comme un loir.
- J'imagine. Vous avez effectué un long voyage pour parvenir jusqu'ici. Et vous avez bénéficié de l'énergie apaisante de l'*ashram*. Cet endroit est vivant et à son propre agenda.
- Il est vrai que je n'ai pas entendu beaucoup de bruits cette nuit. Dites-moi Rajesh, je sors juste du hall. Quelle est la signification de ces gens tournant autour du mausolée ?
- Ils font *Pradakshina*.
- *Pradakshina* ?
- Cela signifie en sanskrit, « le chemin qui entoure quelque chose » et aussi « à droite ». C'est la raison pour laquelle ils tournent dans le sens des aiguilles d'une montre. C'est, dans l'hindouisme, une circumambulation par laquelle le fidèle manifeste sa vénération d'un temple ou d'une divinité. Et Godefroy, vous êtes décidément privilégié car ce soir se tient *Pradakshina* autour d'Arunachala.
- Autour de la montagne ? Et pourquoi précisément ce soir ?
- Comprenez bien que Arunachala est une colline sacrée. Elle est considérée comme une divinité, le cœur de Shiva.

Par conséquent, c'est un devoir pour les hindous de tourner autour d'elle et des milliers de pèlerins l'accomplissent les nuits de pleine lune et les jours de fête. Et ce soir, c'est pleine lune.

- Ah oui en effet, ça tombe bien. Et combien fait ce tour ?
- Le circuit fait un peu plus de quatorze kilomètres. Il est constitué de manière à former un parfait *mandala*, au cours duquel les pèlerins passent pieds nus par les huit points cardinaux où sont exécutées des *puja* particulières.
- Quatorze kilomètres pieds nus ?!!
- Bien entendu, il ne vous est pas demandé d'en faire autant Godefroy. Faites comme bon vous semble.
- Et c'est probablement une question bête mais quel est l'intérêt ?

Sourire de mon nouvel ami.

- Non Godefroy, je ne crois pas que ce soit une question inintéressante. Personnellement, je considère qu'on a toujours à y gagner à ne pas suivre aveuglément les préceptes de quelque religion que ce soit. Donc pour répondre à votre question, vous pouvez prendre cette circumambulation comme une méditation. Une méditation sur le fait d'être soi-même. Le Témoin immuable. Le *Maharsi* a dit, « *Pradakshina* veut dire *Tout est en moi.* » Et la véritable signification de la marche autour de la colline d'Arunachala, c'est qu'elle est aussi efficace, dit la tradition, qu'un voyage autour du monde. Ce qui veut dire que le monde entier se trouve condensé dans cette colline.
- Cela doit être une sacrée expérience alors !

- Essayez par vous-même et vous verrez. Je vous laisse Godefroy. Les charges inhérentes à la gestion de l'*ashram* m'appellent. Bonne journée à vous et bon *Pradakshina* si le cœur vous en dit.
- Merci Rajesh. Belle journée à vous aussi.

Je poursuis mon exploration des lieux en pénétrant dans la librairie. J'ai toujours aimé les livres. Voilà encore quelque chose que j'ai banni de ma vie sans vraiment me rappeler pourquoi. Tout gamin, la lecture était un échappatoire au monde pourri dans lequel je vivais. J'aimais me raconter des histoires, imaginer un monde merveilleux où je n'aurais pas à être sur mes gardes en permanence, à me méfier de tout et de rien. Un enfant ne devrait jamais avoir à être confronté à la violence si tôt. Un autre de mes plaisirs oubliés est de déambuler dans une boutique et de laisser un livre m'appeler. Je profite donc de l'occasion pour assouvir ce désir. Mon futur compagnon trouvé, je ressors de la librairie guilleret mais un peu affamé. Tout semblant se dérouler avec fluidité ces temps derniers, l'heure du déjeuner est arrivée et je prends place dans la file d'attente, curieux d'expérimenter la cuisine du pays.

Nous entrons dans une grande pièce sans fanfreluche. Au sol sont déposés un verre d'eau et ce que je présume être une feuille de cocotier ou de bananier. Je m'assieds sans trop savoir quoi faire de tout ça. Pour ne pas passer pour un con, je prends l'air de celui qui a fait ça toute sa vie mais scrute anxieusement le comportement de mes petits camarades.

« C'est pas bien de copier, Godefroy. »

Donc visiblement le verre d'eau c'est pour nettoyer la feuille.

*Check !*

Soudainement une armée de petites mains fait irruption dans la pièce, les bras chargés de marmites imposantes. Et chacune de ces petites mains passe déposer une large quantité de nourriture sur cette assiette végétale, on ne peut plus originale et au bilan carbone irréprochable. Du riz nature, des légumes, une sauce fumante garnie de lentilles et du riz au lait pour compléter le tout. La brigade est appuyée par les serveurs chargés de la boisson locale déclinée sous toutes ses versions ; thé noir, *chai*, avec ou sans sucre. A peine ai-je essayé d'attraper de quoi me préparer une bouchée que je me brûle sauvagement. Ma couverture tombe à l'eau. Je suis démasqué. Et oui, je ne suis qu'un sale puceau qui ne sait pas manger sans sa fourchette et son couteau !

Afin de ne pas mourir d'inanition, je me replonge dans mon étude anthropologique pour percer le secret des autochtones. Première faute de goût, c'est la main droite qui est requise. La main gauche, bah, elle sert à se torcher. Désolé mais y'a pas d'autres mots. Je suis en Inde, rappelle-toi, et pas au Georges V. Le gaucher que je suis va devoir s'adapter. Ensuite, tout est dans la vitesse d'exécution. Attraper une petite boulette de riz, la tremper dans la sauce et la balancer *illico presto* dans la bouche. Le tout en la faisant glisser constamment d'un doigt à l'autre pour ne pas permettre à la chaleur de produire son effet dévastateur.

Une fois passée une période d'apprentissage qui ne demande qu'à être sévèrement perfectionnée, je peux apprécier à sa juste valeur la qualité de la nourriture. Je me régale. Et quel spectacle de se retrouver dans cette salle avec tous ces gens. Les conversations filent bon train. Je ne comprends rien et pourtant je me sens bien. Ça me change de mes repas en solitaire à manger un sandwich Sodebo pour échapper à mes collègues de bureau aux

conversations affligeantes. Des collègues pas vraiment méchants, simplement inintéressants.

Mais putain, je suis qui moi pour les juger ainsi ?!!

- *Jab*, depuis que je suis plus vigilant, je constate avec effroi, à quel point je suis si souvent dans le jugement. De moi, des autres. Pourquoi je fais ça ?
- *Les jugements qui surgissent sont un bon indicateur de quelque chose qui te dérange. C'est le tableau de bord de la voiture. Ce qui te dérange chez l'autre indique quelque chose à explorer chez toi. C'est simplement un stimulus pour que tu t'en rendes compte.*

Touché.

- Donc si je trouve les autres inintéressants, c'est que je le suis moi-même ?
- *Tu n'as pas besoin de caractériser ainsi. La première flèche, c'est le jugement. Celle-ci, tu ne peux l'éviter. Elle surgit en toi indépendamment de ton contrôle mais ne rajoute pas derrière une seconde flèche en jugeant le jugement. Contente-toi d'observer ce qui se passe en toi et le reste prendra soin de soi. Profite de chaque instant pour Voir tout ce qui apparaît en toi. Toutes ces croyances infondées vont tomber par la simple prise de conscience de leur existence. « Tout ce qui est vu est sauvé. »*

Les indiens ne sont pas avares sur les quantités et je dois produire un bel effort pour venir à bout de ce copieux repas. Cet exploit accompli, je pars visiter les alentours de l'*ashram*. Je me rends vite compte que celui-ci n'est pas une exception. C'est un coin à champignons. Le *Disneyland* des hindous. Il y en a partout des *ashrams*. De toutes les tailles et de toutes les confessions,



peuplés de *sâdhus*, ces renonçants en robe orange. Ils ont renoncé à quoi me diras-tu ? A tout !

Pour se consacrer uniquement à leur quête spirituelle, ils se détachent de la vie matérielle. Ils renoncent au plaisir, à la richesse et au pouvoir. Mais probablement pas au *hakik* vu l'odeur dégagée. Et crois-moi, en tant qu'enfant du 9-3, je suis un expert certifié en la matière. *Beuh, marie-jeanne, shit, herbe, ganja, weed, marijuana, chichon*. Le jour de la légalisation, j'ouvre un *coffee shop*. Quelle belle reconversion pour un Jambon !

De temps en temps, je me pose sur un banc pour feuilleter « Tout est Un », le livre acheté à la librairie. Je lis peu à peu pour laisser chaque passage infuser en moi. L'un d'eux me touche particulièrement.

« Ne crains pas la cessation du rêve actuel. Tu vas être autrement comblé. N'étant plus dans l'illusion, tu vas assister en spectateur à cette imagerie mentale, sans en éprouver de trouble, mais avec le sourire. »

C'est bouleversant car ces mots expriment parfaitement ce que je ressens sur l'instant. Ce qui se dessine c'est que jusqu'alors je regardais un film d'épouvante au cinéma et que la lumière s'est rallumée. Je vois désormais l'écran, la salle et les autres spectateurs. D'un coup, le film fait beaucoup moins peur.

J'enchaîne les visites malgré la chaleur accablante. J'avise un vendeur assis sur une montagne de noix de coco. Avec quelques gestes simples, me voilà assis en train de siroter le jus d'une noix de coco fraîchement coupée. Je déguste ensuite la pulpe fort goûteuse. Je repars mais je commence à saturer et à surchauffer. J'ai besoin de faire une pause loin du bruit, de la fureur et de l'agitation. Et aussi de charger un peu la mule avant l'expédition du

soir. Je m'éloigne de l'artère principale, saturée sur tous les plans, pour m'enfoncer dans les petites ruelles. L'ambiance change drastiquement. Oubliés les voitures, les scooters, les *rickshaw*, les klaxons, les marchands ambulants et les mendiants. C'est l'envers du décor. La terre et le sable mêlés remplissent l'office de bitume pour une escapade à la campagne. Je remarque un écriteau et suivant mon instinct, je rentre dans le café « *The Dreaming Tree* ».

« L'arbre qui rêve. »

Déjà le nom en lui-même est une invitation à l'évasion. Et c'est bien l'évasion qui me percute de plein fouet en entrant dans la pièce située sur la terrasse de l'immeuble. Je me sens subitement moins en Inde que dans un café branché parisien. L'ensemble est climatisé et le mobilier en bambou, soigné et *design*. De généreux coussins sont disposés sur des fauteuils appelant à la détente et à la relaxation. Une subtile odeur d'encens et une musique d'ambiance digne d'un *Buddha Bar* complètent le tableau. Des petits groupes sont disséminés, ici et là, occupés à pianoter sur des *Mac* ou à siroter des cocktails géants.

Je prends place dans un de ces fauteuils si attirant. La consultation de la carte confirme le dépaysement. *Gluten free, vegan, organic food*, quinoa et granola.

*Welcome To Hippy Bobo Land !*

Je commande un *pudding* aux graines de chia de bon aloi. En attendant de déguster mon goûter, je savoure l'air réfrigéré et laisse traîner une oreille vers un groupe de minettes, mignonnes comme tout mais avec un portable encastré dans chaque main. Le clone de Paris Hilton demande au serveur occupé à préparer mon *pudding*,

– Hé ho, c'est quoi le code du *wi-fi* ?

Pas de réponse.

– HO, LE WI-FI ?!!

Interruption dans la confection de ma collation.

– Ah bah quand même, pas trop tôt !

Sa copine se penche vers elle avec un air de conspiratrice.

– *T'as été au Satsang de Swami Atmananda ?*

– Ah ouais j'ai trop *kiffé* ! C'est abusé comme il parle trop bien de la Non-dualité, de l'Absolu et du Soi. Je crois que j'ai tout compris cette fois.

– Et il est tellement beau ! Trop *yummy* !!

– Ah mais carrément !! Il est physiquement trop luxueux. Dommage qu'il soit moine.

– Et sinon t'as pas vu la *Shakti* ?

– Qui ça ?

– Shiva Shakti. Elle a son ashram, un peu plus loin dans la rue. Il faut absolument que tu vois la *Shakti* !

– Et qu'est-ce qu'elle a de particulier ?

– Elle parle pas déjà.

– C'est pas très pratique ça.

– Non mais je t'assure, c'est trop fort !! Tous les matins à dix heures, elle descend de sa chambre au premier étage, elle rentre dans la salle principale où on attend tous depuis des plombes, elle fait toujours les mêmes gestes, les mêmes rituels pendant quinze minutes et puis elle repart comme elle est venue.

– Mais elle fait quoi si elle parle pas ?

– Elle se connecte à nous !

– Hein ?

- *Bah* oui tu vois, Shiva Shakti elle a réalisé le Soi. Alors pour elle, Tout est Un. Elle regarde les gens un par un et je sais pas moi mais quand elle te regarde, *bah* il se passe un truc quoi !
- Comme quoi ?
- Je sais pas dire. T'as qu'à venir demain et tu verras par toi même.
- Je peux pas, j'ai *yoga*.
- Tant pis pour toi. Je vais reprendre un thé gingembre citron. T'en veux un ?
- Non c'est bon. Je finis mon fenouil, coriandre et graines de cumin.

Heureusement pour moi, mon en-cas arrive avant une nouvelle interruption dans sa conception. Ce dialogue m'a quand même un peu ébranlé. Je ne sais pas pourquoi mais ce nom de Shiva Shakti résonne en moi. Rencontrer un être réalisé, ça doit être quelque chose quand même. J'irai voir demain matin de quoi il en retourne.

Pour l'heure, je retourne à l'*ashram* prendre un peu de repos non sans acheter au préalable quelques fruits à une charmante dame dont l'étal ne m'a pas laissé indifférent. De la papaye, des mangues fraîches, des mini-bananes et d'autres variétés totalement inconnues au bataillon mais au fort pouvoir de séduction. Si à cela, tu ajoutes la délicatesse de cette personne, je ne pouvais résister.

Me voilà fin prêt fin prêt à me joindre à la cohorte des pèlerins pour cette circumambulation qui s'annonce fascinante.

## 18

A la nuit tombée, sous la protection de la pleine lune, je sors de l'*ashram* pour me joindre à la procession. C'est un flot ininterrompu de personnes qui défilent. La densité est telle qu'on se croirait dans un cortège aux grandes heures de la CGT. Combien sont-ils ? Des milliers ? Des dizaines de milliers ? Si c'est ainsi sur les quatorze kilomètres, la police et les syndicats ne pourront que s'accorder sur un chiffre à faire pâlir d'envie le trésorier de la fédération française de *curling*.

J'ai choisi l'option va-nu-pieds. Tant qu'à être ici, je tiens à coller le plus fidèlement possible à la vie des locaux. J'utilise les mêmes moyens de transports, je mange la même nourriture et je me plie aux coutumes associées à leurs traditions. Cela me semble la moindre des choses. Le plus élémentaire des respects.

Je dois bien avouer que cela à un côté très jubilatoire de se déplacer sans chaussures. Je les ai retirées dès lors que j'ai su que je participerai à cette cérémonie. Et j'ai goûté avec volupté le contact de mes pieds avec le sol. Toutes ces sensations oubliées. La fraîcheur du carrelage dans les *ashrams*, la douceur de la terre sablonneuse et la légèreté associée à l'absence des souliers. Cet effacement momentané m'oblige à ralentir, à me déplacer à pas

comptés. Ne plus courir d'un point A à un point B mais apprécier l'effort pour y arriver.

Ce n'est pas ma culture, ce n'est pas ma religion mais je suis transporté. Entre deux agglomérations, privés d'éclairage public, enivrés par les odeurs d'encens, nous marchons de concert, sous la seule lumière de l'astre nocturne, au son du mantra récités inlassablement par les pèlerins.

« *OM Namah Shivaya* »

« *OM Namah Shivaya* »

« *OM Namah Shivaya* »

Je ne vois pas où je pose les pieds mais je m'abandonne et garde confiance de ne pas me blesser. Je fais corps avec le groupe. Nous ne sommes plus qu'une seule entité géante, un serpent humain encerclant la montagne. Je suis le *flow*.

Diffusé par des hauts parleurs disséminés le long du parcours, le mantra emplît l'air de son pouvoir entêtant. Tel un virus, il se propage dans mon esprit. Il est si puissant qu'il permet à la boue de remonter à la surface. Je repense à ce moment, ce matin à la librairie, où la nostalgie d'un temps évanoui m'a heurtée. Le temps d'une simplicité enfantine où je laissais ma spontanéité s'exprimer, mes désirs s'accomplir. Lire, écrire, chanter, danser et rire par-dessus tout. Rire avant tout. Quand tout ceci est-il devenu si compliqué ? Si pesant ?

- *Jab*, plus je plonge en moi et plus je vois à quel point, je suis en décalage avec mes désirs profonds.
- *Et pourquoi ne concrétises-tu pas tes désirs dans la matière ?*
- Parce que je me compare et *de facto* je me limite. J'aimerais écrire par exemple mais quand je lis les œuvres

de certains écrivains, je suis tellement admiratif de leur travail que je ne vois pas l'intérêt d'imposer au monde quelque chose de moindre qualité.

- *As-tu joué au football étant enfant ?*
- Oui. Comme tous les gamins, j'imagine.
- *Et as-tu aimé ça ?*
- Carrément ! J'ai de supers souvenirs de ces moments-là.
- *Avais-tu la dextérité, la virtuosité et la maestria de Zinédine Zidane ?*
- Bah évidemment que non !! Même si sans me vanter, j'avais un joli toucher de balle.
- *Si tu as ressenti de la joie à jouer, c'est tout ce qui importe. Heureusement qu'il ne faille pas être un expert dans un domaine pour l'expérimenter. Crois-tu que Roger Federer soit né Roger Federer ?*
- En voilà un autre qui a une classe folle ! Quelle adresse ! Quelle agilité ! Et quelle maîtrise incroyable !!
- *Sais-tu qu'au début de sa carrière, il cassait raquette sur raquette ? Il avait de grandes difficultés à contrôler ses émotions. Il ne supportait pas la défaite.*
- Difficile à croire quand on le voit maintenant. Il a toujours l'air d'humeur égale.
- *Équanime tu veux dire ?*
- *Arghh au secours, c'est le retour de l'équanimité !!*
- *Tout ça pour dire que si le désir d'écrire te vient, il ne t'ait pas demandé de remporter le prix Goncourt ou de passer à la postérité comme Victor Hugo ou Arthur Rimbaud mais de t'amuser en le faisant.*

- Je comprends. C'est juste que parfois j'ai le sentiment qu'il y a une hiérarchie dans chaque domaine entre ce qui est haut de gamme et ce qui ne l'est pas. Et moi, je suis dans la moyenne basse voire très basse. Le fond de la piscine.
- *Pourquoi te rabaisser sans cesse Godefroy ? Affirme ton pouvoir, ta puissance, ta grandeur. La seule hiérarchie qui existe, c'est celle de ton cœur. Est-ce qu'il vibre ou pas ? Il ne sert à rien d'opposer Mozart à NTM ou Boris Vian à Marc Lévy. Tous les artistes sont des vecteurs d'émotion. Ce qui diffère, c'est la réceptivité de chaque personne à cette émotion. Quoi que tu fasses, tu ne feras pas l'unanimité mais si tu es sincère, tu toucheras d'autres âmes. Tout ce que tu entreprends, entreprends-le avec tout ton être, avec tout l'être que tu es. Si tu vis ta vérité, tu rempliras le monde de ta magnificence.*
- Pourquoi ai-je si peur de le faire alors ?
- *Toutes tes peurs, de manque d'amour, d'argent, de considération ne peuvent s'exprimer que parce que tu leur laisses un espace pour le faire. Sois créatif, curieux, audacieux. Fais ce que tu aimes, ce pour quoi tu es là et tu verras que toutes ces peurs s'affaibliront. Elles ne sont là que pour te réveiller. Derrière elles, se dissimule un amour d'une profondeur insondée. Nourris ton âme et tous tes autres besoins deviendront superflus. N'as-tu jamais sauté un repas tellement tu étais pris par une activité exaltante ?*
- Rarement malheureusement, et certainement pas dernièrement.
- *Alors il ne tient qu'à toi de changer ça. Sois sans relâche le témoin de tes activités. La vigilance clarifie le mental et te*



*situera, tôt ou tard, sciemment au-delà de lui. N'oublie surtout pas que ce que tu fais n'a aucune importance. Ce qui compte c'est la manière de le faire, ton attitude intérieure.*

Je reviens au présent. Ce qui est un peu bête à dire car que je le veuille ou non, je suis dans le présent. Il n'y a rien d'autre qui existe. Nulle part ailleurs où aller. Même s'il est vrai qu'à m'égarer dans mes pensées, je cours le risque de passer à côté de ce qui m'est proposé. Et ce que la vie m'offre en cadeau aujourd'hui, c'est une expérience unique. Un partage comme je n'en ai jamais connu. Je ne suis pas hindou et pour autant je n'ai pas le syndrome de l'imposteur. En qualité d'être humain, j'ai toute ma place ici.

Je profite des sons, des couleurs, des odeurs. Je me nourris de la joie sur le visage des gens. Je mesure l'importance pour eux de ce rite millénaire. Je perds tous mes repères. Je ne sais plus où je me situe. Seules évidences dans cet océan d'incertitudes, Arunachala reste immuablement à notre droite et la lune s'élève progressivement.

Les petits temples, où se déroulent des *puja*, se succèdent au fil des kilomètres. Je m'arrête parfois pour recevoir une bénédiction sous la forme d'une apaisante poudre de couleur apposée sur le front entre les sourcils. Le point pour les hindous du troisième œil ou œil de l'âme. J'amorce ma mue vers l'état de *sadhu*. Je suis à deux doigts de renoncer au monde. Non *j'déconne* ! J'aime trop l'alcool et les femmes. Surtout la mienne d'ailleurs.

Preuve de mon attachement indéfectible aux plaisirs de la chair, je réponds à l'appel de mon estomac criant famine. Je pose mon fessier à la première *gargote* située sur mon passage. Je poursuis mon exploration de l'art culinaire indien et jette mon dévolu sur un

*dosa*. Une crêpe à base de farines de riz et de lentilles. J'opte pour le *masala dosa*, roulé et garni d'un mélange de pommes de terre cuisinées avec des oignons et assaisonnées avec des feuilles de curry. *Popopo*, une tuerie !

La pérégrination reprend. La chaleur de la journée n'a pas totalement désertée. Elle est restée prisonnière du sol goudronné. Les pieds chauffent et je tente de les préserver en marchant le plus souvent sur le bas côté. Mais je suis tributaire de la foule qui m'emmène parfois où je ne souhaite pas aller. Je ne suis plus un *sādhu*, je suis Édith Piaf hurlant son amour au vent.

« Emportés par la foule qui nous traîne  
Nous entraîne, écrasés l'un contre l'autre  
Nous ne formons qu'un seul corps  
Et le flot sans effort nous pousse, enchaînés l'un et l'autre  
Et nous laisse tous deux épanouis, enivrés et heureux. »

L'*ashram* de Ramana Maharsi n'est pas au cœur de Tiruvannamalai, il en est à la périphérie. Je m'en suis rendu compte, en partie, en débutant la circumambulation car nous nous sommes retrouvés très rapidement loin de la civilisation. Et à quelques kilomètres de rejoindre mon point de départ, j'atteins ce qui est le centre de la ville, le temple Annamalaiyar. Un édifice aux proportions gigantesques. Un témoignage somptueux de la dévotion des hommes à Dieu. L'atmosphère est délirante. De nouveau, je ne sais plus où j'habite. Je suis dans un état second. Je marche comme un somnambule. Je manque d'ailleurs de rater l'entrée de l'*ashram*. Pour un peu, comme les petits chevaux, je repartais pour un tour de manège. Mes pieds m'auraient maudit. A marcher sur un sol relativement préservé, j'ai pu gérer mais de

retour dans l'*ashram*, les petits cailloux dissimulés par terre me mettent au supplice. Sa mère !! Je le sens bien passer *Pradakshina* là. Je ne risque pas de l'oublier de si tôt.

Je réussis tant bien que mal à rejoindre ma maisonnette où je m'accorde le luxe d'une douche glacée. Ça pique un peu dans le dos mais l'impression de félicité laissée reste incomparable. L'eau sur mon corps ne faillit jamais à sa mission de me délasser. Je me glisse dans les draps un sourire figé sur mon visage et des images plein la tête. Je ne tarde pas à sombrer dans le sommeil.

## 19

Je me réveille sans cette désagréable sensation des draps qui collent à la peau. J'en conclus qu'il est encore relativement tôt. Mon alarme interne s'est déclenchée juste à temps pour me permettre d'aller prendre le petit déjeuner de six heures quarante cinq. Après une toilette de chat, je me dirige vers la salle de restauration.

Le *chai* est une bénédiction et je ne me fais pas prier pour profiter d'une seconde tournée. J'expérimente avec gourmandise les *idlis*, des petits pains de farine de lentilles fermentées et de riz, cuits à la vapeur. Information fournie par mon voisin s'exprimant dans un anglais impeccable. Il m'invite aussi chaleureusement à aller assister à la *puja* qui suit le petit déjeuner. Il n'a pas beaucoup à me forcer car c'était déjà mon intention première.

Avant ce cérémonial, je passe par l'entrée de l'*ashram* pour acheter un collier de fleurs. J'ai noté que les gens faisaient cette offrande et comme à chaque fois que je rentre et que je sors de l'*ashram*, j'aperçois cette dame qui tresse avec tant de douceur ces colliers de fleurs, je ne résiste pas à l'envie de lui en prendre un. D'autant que chacune de nos rencontres s'accompagne

inévitablement d'un sourire échangé. Et le sien est lumineux, éblouissant de bonté. J'espère ne pas l'avoir effrayée avec le mien !

Je prends place dans le hall, assis adossé à un mur. L'assistance est clairsemée à cette période de l'année mais l'ambiance n'en reste pas moins inspirante et stimulante. Je croyais que le mantra de la veille était l'arme ultime pour remuer la fange stagnant en moi. Je me suis trompé. Ce n'est rien comparé aux chants védiques répétitifs et incessants des apprentis moines. Je bascule dans une autre dimension et plonge dans les profondeurs insondables de mon être.

Au fil de toutes ces années, je me suis renfermé. Peu à peu, sans le réaliser, j'ai mis un couvercle de verre sur mon cœur. Une chape de béton pour le protéger des assauts externes. Je me suis coupé de mon essence divine, le cœur de qui je suis. Et ce cœur fermé, je ne sais comment le libérer. Au sein de cet *ashram*, j'attends un miracle qui ne vient pas. J'ai cru que d'un coup de baguette magique, j'allais être libéré. Il n'en est rien. Je sens une peine immense m'envahir. Je ne veux plus vivre ainsi. J'aimerais tellement arriver à m'abandonner.

- *Jab*, j'entends toujours parler d'abandon. Mais c'est compliqué de s'abandonner. Je sais pas faire moi !
- *L'abandon est un désir. Un désir du cœur. Celui de se connaître Soi-même tel que l'on est vraiment, au-delà de la perception limitée de la pensée. Si l'abandon demande un certain « effort », il est surtout une grâce à recevoir Godefroy. Tout se passe là, dans le grand silence du lâcher prise.*
- Lâcher prise ? Ça c'est pareil, je pige pas !

- *Le lâcher prise, c'est accepter la réalité de l'instant présent en état intérieur de non résistance. Laisser s'exprimer ce qui est.*
- *Et comment je saurais que j'ai réussi à lâcher prise ?*
- *Quand tu arrêteras de te poser la question de savoir si tu as lâché prise ou pas.*
- *Hein ?*
- *Quand tu as lâché prise, tu ne sais pas que tu as lâché prise. Parce que si le sujet apparaît encore un temps soit peu sur les ondes dans ton émission de radio intérieure, c'est que tu y tiens encore, même infiniment.*
- *Et comment ouvrir mon cœur ?*
- *L'ouverture du cœur, la gratitude, ça ne se décide pas. C'est le résultat naturel d'une pratique réussie.*
- *Donc je ne dois pas chercher à faire quelque chose ?*
- *Puisque nous sommes dans la maison de Ramana Maharsi, je le laisse s'exprimer. « Ne méditez pas, Soyez ! Ne pensez pas que vous êtes, Soyez ! Ne pensez pas à être, vous êtes ! » Sois toi-même dans ta sincérité, ton authenticité, ta spontanéité. Cesse de faire. Cesse de forcer. Cesse de vouloir. Et tout se trouvera accompli, naturellement. Tu veux connaître le secret de la vie Godefroy ?*
- *Devine Émile !*
- *Le secret de la vie c'est de mourir avant de mourir et de découvrir que la mort n'existe pas. La mort n'est jamais une fin. C'est toujours un commencement. N'oublie pas que vous vivez dans un monde de dualité. Chaque chose a son pendant. Le chaud, le froid. Le jour, la nuit. Et*

*contrairement à une idée répandue en occident, le pendant de la mort n'est pas la vie mais la naissance. La vie elle-même n'est pas impliquée dans le jeu des contraires. Tu renais à chaque instant Godefroy. C'est un miracle permanent. Depuis la nuit des temps, la vie s'écoule librement. Alors laisse là s'écouler en toi sans chercher à la contrôler.*

- *Ouh c'est profond ça. Va falloir me laisser le temps de décrypter et d'assimiler.*
- *Prends tout ton temps puisque le temps lui non plus n'existe pas.*
- *Plaît-il ?*
- *Le temps horloge est un concept inventé par les humains pour fonctionner en société. Mais le temps est une pensée, une illusion. Il n'y a que « maintenant » qui existe. L'impermanence est la seule vérité. Rien ne dure. Tout se transforme. A chaque moment. L'instant présent est tout ce qui a été, tout ce qui est et tout ce qui sera à tout jamais.*
- *...*
- *Godefroy ?*
- *Pardon, je crois que j'ai buggé. A un certain niveau, je crois que je comprends ce que tu essaies de me dire car je l'ai ressenti hier soir mais mon mental lui ne l'intègre pas.*
- *Ce qui importe, c'est que tu l'intègres dans ton cœur. Ta vie va changer si tu saisis la portée de ces mots. Ton quotidien va devenir plus lumineux, plus joyeux. Si chaque moment, à lui seul, est tout ce qui existe, quelle faveur, quel cadeau, quel présent ! « Le passé est une histoire, le*

*futur un mystère. Le moment présent est un don. C'est pourquoi ce moment est appelé présent. »*

- *Carpe diem, hein ?*
- *Carpe diem.*
- *Il y a encore quelque chose qui me tracasse, Jab.*
- *Je t'écoute Godefroy.*
- *Cette question du « Qui suis-je ? » est vertigineuse. Pourquoi est-elle aussi fondamentale ?*
- *Se poser cette question permet d'éliminer tout ce que tu n'es pas. Es-tu ce corps Godefroy ? Es-tu l'employé de ta compagnie d'assurances ? Es-tu un père, un mari ? Cette question n'a pas de réponse. Vis ce que tu es Godefroy. Il n'y a rien à devenir. Laisse l'éphémère être. Accepte de rester tranquille, de ne rien faire. Et quand je dis, ne rien faire, ça n'est pas sur le plan de la matière mais au niveau de ton mental qui cherche constamment à renforcer la position du personnage que tu t'es créé au fil du temps et qui n'est pas toi. Le Godefroy qui porte ses différents masques en société. L'employé, le mari, le père, le fils, etc.*
- *Je ne dois plus être un mari et un père ?*
- *Ne confonds pas les rôles et le fait d'être identifié aux rôles. N'abandonne pas tes rôles car être un père ou un mari est inhérent à l'existence humaine mais tu peux les « jouer » en étant conscient que tu n'es pas ces rôles. Maintenir en place ces différents masques est une tâche harassante.*
- *A qui le dis-tu ! Si je comprends bien, je peux avoir conscience que je ne suis pas le personnage Godefroy, que*



je suis plus que ça, mais la vie m'appelle à certaines obligations en tant que père de famille par exemple ?

- *Parlons plutôt de responsabilités. Mais tu as bien saisi le sens de mes paroles. La vie est une danse. La danse éternelle de la conscience. La danse du Oui. Deviens le chorégraphe de ce mouvement magnifique et dynamique. Accepte de vivre ce que la vie te donne à vivre mais tu n'es pas ce qui vit. Accepte les événements comme ils se présentent. Tu ne peux pas les changer mais tu peux changer ton attitude vis à vis d'eux. Si tu as des obligations familiales, tu les remplis avec responsabilité, et joie si possible, mais tu ne t'y identifies pas.*
- Et quelle est cette libération dont parle les sages ?
- *La libération dont ils font état est celle de cette identification au personnage. La fin de l'illusion. Si tu te vois agir en tant que Godefroy, c'est qu'il y a une présence qui englobe tout ça. Qui voit ? Cette présence, c'est Toi. L'essence de qui tu es véritablement. Pas le personnage. Tu n'es pas le film projeté sur l'écran. Tu es l'écran. Et quelles que soient les horreurs qui sont projetées sur l'écran, celui-ci reste immaculé. Mais cette libération ne peut être recherchée, ne peut être acquise car tu as toujours été libre et tu le seras toujours. Il y a juste à le Voir.*

Après ces paroles, je ne trouve plus rien à redire. Je suis sonné. Je les laisse produire leurs effets en moi. Le temps nécessaire requis pour leur infusion.

Je quitte les lieux pour me rendre à l'*ashram* de Shiva Shakti non sans garnir au préalable mon panier d'un collier de fleurs et d'un sourire radieux échangé. Une fois de plus, je ne sais pas ce qui m'attend mais j'avance avec tranquillité et curiosité. La surprise est à l'arrivée. Puisqu'on m'a présenté Shiva Shakti comme un être réalisé, sans aller jusqu'aux fastes de l'*ashram* de Ramana Maharsi, je m'attendais à autre chose qu'une pièce unique au rez de chaussée d'une habitation on ne peut plus ordinaire. Mais j'ai appris à ne plus me fier aux apparences.

Je suis au bon endroit en tout état de cause car la petite salle est comble trente minutes avant l'heure prévue de l'apparition de la sage indienne. Après avoir déposé mon collier de fleurs à côté de ceux déjà présents, je réussis à me trouver un petit coin pour m'installer. Il était temps car les suivants doivent se contenter d'observer depuis l'extérieur. Je profite de ce temps d'attente pour sonder ce qui se passe en moi.

Je cherche à voir ce qui m'empêche de me réaliser pleinement. Je mets le doigt sur quelque chose que je pressens important.

- *Jab*, j'ai souvent peur de mal faire alors je n'agis pas. Je me débats constamment entre ce qui est bien et ce qui est mal. Comment être un bon mari, un bon père, etc ?
- *Le bien et le mal sont des concepts relatifs et non absolus Godefroy. Ils peuvent différer selon les personnes, les cultures, les époques. Plutôt que de te demander si quelque chose est bien ou est mal, demande-toi plus tôt si cela est juste ou pas. L'action spontanément juste est celle qui nourrit à la fois, celui qui agit et tous ceux qui seront influencés par cet acte.*
- Juste, par rapport à quoi ?

- *A ton cœur Godefroy. On en revient toujours au cœur. Mais ça, au fond de toi, tu le sais déjà. Tu l'as juste oublié. Tu vois bien quand tu as une décision à prendre, si c'est ta tête ou si c'est ton cœur qui la prend. Ça n'a pas le même goût.*
- *Oui la tête va décider selon la morale ou des conventions à la con. Je pèse le pour, le contre. « Je vais à cette soirée ou pas ? » Je n'en ai pas envie mais ça ne se fait pas d'annuler et de se désister alors je me fais violence. Je me force.*
- *Oui, alors que le cœur, lui, ne s'embarrasse pas de ce genre de considération. De l'extérieur, une décision peut sembler immorale, contraire à l'ordre établi mais être profondément juste en soi. Plus tu prendras des décisions avec ton cœur et plus ce goût, semblable à nul autre, te sera familier.*
- *Comment ressentir pleinement ce goût ?*
- *Ce goût passe par ton corps Godefroy. Ce dernier ne peut pas mentir. Quand tu as un choix à faire, pose ta question et vois comment ton corps réagit. Tu vas recevoir une réponse sous la forme d'une sensation physique qui peut être subtile. Ressens-tu du confort ou de l'inconfort ? A partir là, tu sauras si ta décision est juste ou pas.*
- *De l'inconfort, un peu comme quand on se sent mal à l'aise en présence d'une personne ou en entrant dans une pièce ?*
- *C'est exactement ça. Ton corps perçoit quelque chose qui ne te convient pas et il t'informe de cet état de fait. Après tu es libre de faire ton choix en conscience. Rester ou*

*partir. Mais pour cela il faut être suffisamment vigilant pour avoir perçu la réponse du corps.*

- Je crois que j'ai compris. Merci *Jab*.
- *Avec plaisir Godefroy.*

Si je me mets à l'écoute de mon ressenti, je note que je me sens bien dans cette pièce. Mes yeux sont fermés mais je n'ai pas besoin d'eux pour percevoir qu'un changement s'est produit. Je les ouvre. Shiva Shakti est à l'entrée. Tous les regards sont tournés vers elle. Elle prend le temps de scruter l'assemblée puis à gestes lents, elle s'avance au ralenti dans un silence absolu pour s'installer délicatement sur son fauteuil. Certains sont en transe. Je suis fasciné. De son siège, elle fixe chaque être présent puis se lève et viens devant chaque rangée de personnes assises afin de les bénir par le regard. Enfin, elle sort de la pièce, toujours au ralenti et dans un silence parfait.

Le tout n'a pas duré plus de quinze minutes mais je rejoins *miss tantra 2018*, « quand elle te regarde, *bah* il se passe un truc quoi ! » Et moi non plus, je ne saurais pas dire quoi. Ce qui s'en approche le plus, serait un sentiment d'ouverture. Comme si un espace s'était ouvert en moi. Un espace vaste et infini.

Je sors parmi les derniers et aperçois un homme semblant être le régisseur de l'*ashram*. Je m'approche et l'ayant entendu parler anglais à d'autres occidentaux, j'entame la conversation.

- Bonjour, je m'appelle Godefroy.
- Bonjour Godefroy, moi c'est Kannappan.
- C'est ma première visite ici et c'est une expérience assez incroyable.
- Oui le *darshan* de « Amma la silencieuse » est infiniment puissant.

- Pardonnez-moi mais je ne suis pas très familier avec les termes liés à l'hindouisme. Que signifie *darshan* ?
- *Darshan* signifie « vision du divin » ou « être en présence de la divinité ». C'est ce que vous avez expérimenté tout à l'heure.
- Elle ne parle jamais ?
- Cela fait plus de dix ans qu'elle est dans le silence mais elle l'interrompt épisodiquement si elle ressent le besoin de transmettre un message. Elle a passé de nombreuses années recluses dans des grottes afin de révéler le Soi. Elle s'est installée ici depuis 2003 pour en être le témoin vivant.
- Je ne manquerai pas de revenir demain pour prolonger l'expérience alors.
- Si vous le souhaitez, vous pouvez demander un *darshan* privé.
- Vraiment ? Vous voulez dire en tête à tête avec elle ?
- Oui. Une participation vous sera demandée mais sachez qu'elle sert à financer les frais de fonctionnement de l'*ashram* et une école dans le village d'origine de Shiva Shakti.
- Oui ça m'intéresse. Demain après le *darshan* public, c'est bien ça ?
- Oui Godefroy. C'est noté alors. Belle journée à vous.
- Merci et à vous aussi.

Je déambule un peu dans les ruelles alentour. Je marche sans destination précise. Juste pour le plaisir de dériver. Je finis par rejoindre l'*ashram* pour l'heure du déjeuner. L'occasion m'est donnée d'affiner ma technique de dégustation des boulettes de riz

ardentes. Et de partager un repas de plus avec la communauté. Je m'accorde ensuite un temps de repos dans ma mesure.

Après toutes ces heures passées la veille à tourner autour d'Arunachala, il est grand temps pour moi d'aller explorer le contour de ses flancs. L'après-midi est avancée et il fait bien trop chaud pour tenter le sommet mais pas pour une petite excursion digestive. Je sors par la porte située à l'arrière de l'*ashram*. Des petites maisons rudimentaires bordent le mur extérieur du lieu saint. Des enfants s'égayent en laissant libre cours à leurs fantaisies. Ils donnent sans compter. Malgré mon apparence d'étranger, ils font fi de mon pedigree et me mitraillent d'une rafale de sourires. J'entame la montée plus léger.

Le début de l'ascension est peuplée de mendiantes. L'équivalent de nos nécessiteux à la sortie des églises. Un peu loin, ce sont des tailleurs de pierre qui ont élu domicile. Leurs créations sont ravissantes et diversifiées. Statuts de Bouddha, de Ramana, de tortues, d'éléphants et de cœurs gravés de « *OM* ». Toute la symbolique des divinités y passe.

La progression est facilitée par de larges dalles de pierres qui rendent l'avancée aisée. Je ne peux pas en dire autant de l'inclinaison sévère et de la chaleur écrasante. En l'absence d'impératif de temps, mon corps est le maître du jeu. Il adopte le rythme qu'il estime approprié.

Les règles du commerce étant les mêmes de Paris à Delhi, ma route croise celle de vendeurs ambulants chargés de boissons fraîches et de bananes. Je rencontre aussi des *sâdhus* faisant l'aumône, ce qui me surprend un peu car j'avais cru comprendre que leur abandon devait être total. Ne pas quémander mais

compter sur la générosité de la vie. Ce n'est pas moi qui vais les blâmer vu comment je galère à m'abandonner.

J'atteins un surplomb avec une vue surréaliste sur Tiruvannamalai. Toute la ville s'étend à mes pieds. Et en premier lieu, le grand temple Annamalaiyar. Vu d'ici, je mesure encore mieux ses dimensions titanesques. C'est tellement irréel que j'ai l'impression d'être dans un film. Je suis ici mais pas vraiment, comme pris entre deux réalités, deux dimensions ayant du mal à s'accorder.

Juste après, j'arrive à un joli ermitage ombragé où Ramana a médité des années durant. Ce lieu respire la sérénité. La proximité des vendeurs de banane attire une population simiesque. Par leur inclinaison à chaparder, ils me rappellent les crapauds du 9-3. Il y a les comiques, les clowns, les timorés, les craintifs, les intrépides, les facétieux, les audacieux et les inévitables têtes de con ! Ceux dont il vaut mieux ne pas se trouver sur leur passage au risque d'y laisser des plumes.

Je m'installe dans la petite pièce de méditation du Maharsi et je repense à ce que m'a dit Jabamiah sur la mort qui n'est jamais une fin mais toujours un commencement. C'est étrange car je me rappelle enfant avoir bien compris que les gens mourraient et pourtant j'avais la certitude absolue, avec la foi chevillée au corps, que ça ne m'arriverait pas. Comme si j'étais immortel.

« A la fin, il ne peut en rester qu'un. » *Highlander*.

Cette introspection terminée, je décide de ne pas pousser plus loin mon exploration mais de revenir demain matin pour tenter d'aller au sommet aux premières lueurs de l'aube. Je redescends paisiblement. De retour à l'altitude zéro, j'achète des fruits à celle

que j'appelle désormais « la Dame aux fruits ». Ce sera mon petit déjeuner de champion pour le lendemain.

Le reste de la journée, je ne quitte plus le confort de l'*ashram*, occupé que je suis à me laisser porter entre lecture, *puja*, repas et discussion avec moi-même. Le dialogue est de plus en plus incisif et instructif. Les journées sont denses, chargées et celle-ci n'a pas dérogé à la règle. Je ne sais pas comment te le dire autrement, mais la tête à peine posée sur l'oreiller, je m'écrase comme une grosse merde.



## 20

Une fois de plus, je constate avec satisfaction que je peux mettre au rebut mon réveil matin. J'avais programmé mon alarme interne pour un lever à l'aube et *abracadabra*, je suis sur pied à l'heure demandée. Le rituel matinal des ablutions accompli, je me repais des fruits achetés la veille. Je n'emporte rien avec moi puisque, si besoin est, la vie pourvoira. Ou pas. Peu importe.

La tradition est de monter au sommet d'Arunachala pieds nus alors j'abandonne derrière moi mes souliers attristés. Pleurez pas les gars. De retour au pays, vous serez de nouveau les rois. Le début de la montée m'est donc familier mais je goûte celle-ci accompagnée d'une brise légère et rafraîchissante. Je sais que ça ne va pas durer alors je savoure l'instant.

Je retrouve avec émerveillement le point de vue m'ayant scotché le jour d'avant. Au jour naissant, c'est encore plus percutant. Je passe devant l'ermitage et entame la partie inédite du parcours. La technicité monte d'un cran ou deux. Oubliées les larges dalles de pierres propres comme des sous neufs et bienvenue les amas de cailloux pointus et acérés comme des lames de rasoirs. Je navigue avec prudence dans des pierriers instables, à la limite de l'escalade. S'il est bien une activité qui demande une

totale immersion dans l'instant présent, c'est celle-ci. Je n'ai jamais pratiqué mais je comprends aisément pourquoi elle fascine autant. Je garde un souvenir vivace d'un documentaire sur un homme grimant à mains nus et sans attache les parois les plus difficiles et inaccessibles du parc naturel américain de Yellowstone. Quand la vie ne tient plus qu'à un doigt.

Bon je ne vais pas te faire frissonner en te racontant que je suis suspendu dans le vide à la seule force de mon index mais le sommet se mérite. Il me demande un effort certain avant de le sentir à portée de main. Ou de pied devrais-je plutôt dire. *Ha ! Ha ! Ha !*

« Le sommet nous invite et nous attire ... »

Là où j'ai vécu, je ne peux pas dire que l'occasion m'ait souvent été donnée de gravir des sommets. Surtout que je ne crois pas que la butte Montmartre puisse mériter cette classification-là. En guise de vacances, les expéditions hasardeuses de la famille Jambon se portaient plus vers l'étang de Saint-Quentin que vers Chamonix-Mont-Blanc. Plus ambiance pieds nickelés que crampons, piolets et cordées.

Alors l'émotion intense est sincère en posant le pied au point le plus haut de la région. Pieds rapidement salis par une épaisse couche de suie noire répandue sur une large étendue. La seule conclusion qui me vient à l'esprit est que quelqu'un a foutu le feu ici. Et vu l'ampleur du brasier, ce n'est pas l'œuvre d'un campeur imprudent mais plus probablement les conséquences d'un de ces rites d'adoration pratiqués dans le quartier. Il est vrai que le feu est un symbole puissant de vénération. Quoi qu'il en soit, ça ne gâche pas mon plaisir d'être là. Je ne peux pas dire que je ressente une présence divine ou tout autre type de manifestation sortant de

l'ordinaire mais je baigne dans la joie. Une joie simple et enfantine. Le panorama qui s'étend au-delà de l'horizon m'émeut au plus haut point et je goûte la douce euphorie d'être arrivé jusqu'ici. Un sommet gravi est une petite victoire en soi. Et je ne tiens pas à la minimiser mais au contraire à la savourer.

J'ai tout loisir de le faire lors de la descente que j'effectue sur les pattes arrières. C'est une chose de monter une pente abrupte pieds nus, s'en est une autre de la descendre sans la dévaler. Et au vu de l'entretien déplorable des sentiers par ici, la moindre faute d'inattention pourrait s'avérer fatale à la félicité qui vient juste de s'associer à moi. Je ne suis pas douillet mais je ne tiens pas particulièrement à me fracasser le pied sur une pierre, quand bien même serait-elle sacrée.

Ce n'est pas la fatigue physique qui s'abat d'abord sur moi mais la fatigue psychologique. Je n'ai pas l'habitude de devoir faire preuve d'autant d'attention. C'est épuisant. Je privilégie l'option de descendre au plus court vers le cœur de Tiruvannamalai. De là, j'attrape un *rickshaw* pour me rendre directement à l'*ashram* de Shiva Shakti. Je ne veux pas rater le *darshan* et encore moins mon audience privée. Tout est parfait puisque j'arrive juste à l'heure pour bénéficier d'une place assise dans la salle.

Le rituel de la veille se reproduit point par point à l'identique. La même entrée, les mêmes gestes, le même silence absolu. Et de nouveau, je sens en moi des mouvements que je peine à caractériser. Mais je ne peux douter qu'il y a une force à l'œuvre. Une force qui me dépasse. Je quitte à regret mon état méditatif mais je ne vais quand même pas faire attendre un être réalisé !

J'avise Kannappan et me dirige vers lui. Après les salutations d'usage, je lui tends le montant de ma contribution pour l'entretien privé.

- Merci Godefroy. Nous ferons bon usage de cet argent. Suivez-moi, le *darshan* se tient à l'étage.

Nous montons un escalier extérieur pour nous retrouver sur un palier. Kannappan me dit :

- Je vais vous expliquer comment cela va se passer. Je vais vous emmener dans une pièce où Shiva Shakti est déjà installée. Vous allez vous asseoir en face d'elle. Si vous avez une demande précise, vous pouvez la visualiser dans votre esprit. Et sinon, laissez les choses se faire.
- Comment saurais-je que l'entretien est terminé ?
- Vous le saurez. Je vous laisse prendre un temps si vous le voulez.

Je m'assieds sur une marche pour réfléchir à ce que je pourrais lui demander. Et la réponse est instantanée. L'ouverture du cœur. C'est ce que je désire plus que tout au monde. Comment retrouver cette sensibilité, cette capacité de me reconnecter à ma part la plus intime, la plus sublime, la plus divine ? J'avance donc avec en tête, « Ouvrez-moi le cœur et bénissez-moi de votre grâce ». Je suis ouvert à tout mais je ne peux me débarrasser d'un relent de scepticisme. Ceci est par trop étrange. Mais puisque je suis là autant jouer le jeu jusqu'au bout.

J'entre dans une pièce minuscule où Shiva Shakti est tournée de trois quart. A l'instant où je m'assieds, elle se tourne vers moi et plonge son regard intense dans le mien. Je n'ai le temps de penser à rien, ni à ma phrase ni à quoi que ce soit d'autres, qu'une émotion subite me prend. Venue des profondeurs, elle renverse tout sur son

passage à la vitesse d'un cheval au galop. Les larmes me montent aux yeux et je lutte pour ne pas rompre le contact visuel. Il se passe tellement de choses dans son regard que je ne saurais le décrire. J'ai l'impression de me retrouver face à Maître Yoda dans *Starwars*. Ses gestes sont imperceptibles mais je perçois qu'elle agit sur moi. Je perds la notion du temps. La vague reflue et le langage corporel de cet être d'exception m'indique la fin de la récréation.

Je me lève un peu sonné. De retour sur le palier, je dois de nouveau m'asseoir pour encaisser la réplique du tsunami. D'autres sanglots demandent à s'évacuer. Non contraint par le besoin de fixer mon interlocutrice, je laisse libre cours à mon chagrin. Un trop plein accumulé au cours des années. A trop vouloir mettre ses émotions au placard, l'addition finit par tomber et elle est salée.

Je remercie Kannappan et reprend la direction de la maison. Après cette matinée toute en intensité, j'aspire à un peu plus de tranquillité. Je note que j'ai dit « maison » en parlant de l'*ashram*. C'est fou à quelle vitesse je peux m'approprier un lieu quand je m'y sens bien. Sans être un expert, je suis dorénavant en capacité de déjeuner sans me brûler au troisième degré. Les *puja* me semblent moins décalées et les singes me font de plus en plus marrer. A part celui qui m'est tombé sur la tête pendant ma lecture. Encore heureux qu'il avait la taille fillette car ma colonne vertébrale n'y aurait pas résisté. Ça m'a bien flingué mon équanimité quand même !

La routine s'installe. Les heures s'enchaînent dans une espèce de torpeur lancinante. Manger, marcher, méditer, lire, dormir. Le temps défile et sans que je ne m'en rende vraiment compte, je suis

de nouveau à écouter les chants védiques dans le grand hall pour la *puja* du matin. Je note mon incapacité à rester tranquille.

- *Jab*, tu m'as parlé hier de « ne rien faire » et je réalise que ce n'est pas si simple que ça. Je vois qu'il y a en moi un mouvement de vouloir tout contrôler.
- *Plutôt que de « ne rien faire », parlons alors plutôt de « moindre effort ». Si tu observes la nature au travail, tu noteras qu'elle suit le chemin du moindre effort. L'herbe n'essaie pas de pousser, elle pousse. Les poissons n'essaient pas de nager, ils nagent. Ils obéissent à leur nature intrinsèque. Un de vos enseignants si inspiré, Deepak Chopra, a dit, « La nature de l'homme est de donner à ses rêves une manifestation et une forme matérielle ». Il ne pouvait pas dire mieux. Laisse ta nature s'exprimer. Être suffi.*
- Et c'est quoi « Être » ?
- *Être, c'est être libre d'avoir. C'est être enraciné dans la vie universelle et situé à sa place exacte dans l'univers. C'est dépendre de soi-même et non de l'extérieur. C'est trouver en soi-même sa plénitude et sa force. C'est échanger librement avec les autres, non dans l'asservissement aux désirs et aux peurs. Fais confiance à ton intuition. L'intuition est l'oreille de l'âme.*

Ce qui monte justement en moi à l'instant, c'est d'aller saluer Rajesh avant de retourner au *darshan* de Shiva Shakti. J'écoute donc cette impulsion et je le retrouve attablé à son bureau. Son visage ne manque pas de s'illuminer en me voyant arriver. Il me dit :

- Bien le bonjour Godefroy. Comment allez-vous ce matin ?

- Bonjour Rajesh. Je vais très bien. Et vous même ?
- Je suis un homme comblé alors tout va bien. Je pensais justement à vous.
- Ah oui ? A quel propos ?
- Un ami m'a écrit ce matin de Pondichéry et comme c'est une ancienne colonie française, par association d'idées j'ai pensé à vous.

Pondichéry. Le comptoir des Indes. Ce nom de légende cogne direct au plexus solaire. En une fraction de secondes, des images et des sensations se bousculent dans ma tête.

- Et c'est loin d'ici, Pondichéry ?
- Une petite centaine de kilomètres à peine. Pourquoi ? Vous souhaitez vous y rendre ?
- Je ne sais pas. Peut être. A dire vrai, je n'y avais pas pensé mais le nom m'est familier.
- Oui ça vaut le détour. Là-bas vous pourrez visiter l'*ashram* de *Sri* Aurobindo qui est l'un des grands maîtres spirituels du 20ème siècle. Il a été un des leaders du mouvement pour l'indépendance de l'Inde, un philosophe, un poète et un écrivain spiritualiste et mystique. Il a développé une approche nouvelle du *yoga*, le *yoga* intégral. Et avez-vous entendu parler d'Auroville ?
- Ah non désolé, je dois une nouvelle fois avouer mon ignorance.
- Ne vous excusez pas Godefroy. Vous êtes loin de chez vous. Ceci n'est pas votre culture. Auroville, « la ville de l'Aurore » est une ville expérimentale située à une dizaine de kilomètres au nord de Pondichéry. Elle fut créée en

1968 par « Mère », la compagne spirituelle de *Sri Aurobindo*. Elle a pour vocation d'être, selon les termes de sa conceptrice, « le lieu d'une vie communautaire universelle, où hommes et femmes apprendraient à vivre en paix, dans une parfaite harmonie, au-delà de toutes croyances, opinions politiques et nationalités ».

- C'est un bel idéal de vie.
- Oui et qui mérite d'être vu aussi.
- Je vais y réfléchir alors. Je vous remercie pour votre temps et je vous laisse travailler Rajesh. A plus tard.
- A plus tard Godefroy.

Je sens que cette conversation n'est pas anodine. Elle a ce fameux goût dont me parlait Jabamiah. Je décide de laisser reposer mais j'ai idée que je suis appelé à bouger de nouveau. Suivre le flot de la vie. Danser avec elle. Serait-ce une invitation à aller au bal en sa compagnie ? Je ne demande rien d'autre mais en attendant je me rends chez Shiva Shakti où j'aurais amplement le temps de tirer les choses au clair.

Vu la chaleur accablante, je ne me déplace jamais sans une bouteille d'eau. Dans une des petites ruelles, je suis interpellée par une mendicante dont l'état de fragilité ne peut laisser insensible. Je pense d'abord qu'elle me demande des pièces quand je réalise que c'est la bouteille d'eau qu'elle me désigne du doigt. Évidemment, je la lui tends bien volontiers. Avec un luxe de précautions, elle boit quelques menues gorgées en prenant grand soin de ne pas toucher le goulot. Elle me rend la bouteille à la hâte. Je l'incite à en prendre plus mais elle paraît gênée et refuse. Mon cœur fond littéralement devant cette scène. Je peine à réprimer mes larmes. Je croyais qu'elle en avait après mon argent et cette femme qui n'a rien, qui



est démunie, affaiblie, refuse de boire trop de mon eau pour ne pas abuser. Je pourrais crier de rage devant l'injustice de cette situation. On peut comprendre la loi du *karma*, ses implications, ses répercussions, se dire que tout ceci a un sens, et peut-être est-ce le cas, mais en attendant, je suis triste comme les pierres.

« Je ne peux rien changer, je ne peux rien y faire.

Les jours où j'ai flippé, j'aurais juste dû me taire. »

La chanson d'Akhenaton, « Je ne suis pas à plaindre » m'accompagne alors que je prends place à l'*ashram* dans un drôle d'état. Je suis partagé entre colère, tristesse et gratitude. Gratitude d'être en bonne santé, d'avoir de quoi manger et de ne pas être livré à mon sort. Quelque part des gens qui m'aiment attendent mon retour. Tout le monde ne peut pas en dire autant. La chance m'est donnée d'être ici et je veux voir autre chose du pays. Ma décision est prise. Demain je pars pour Pondichéry. Ce départ sera pour moi un exercice d'abandon supplémentaire. Je ne veux rien préparer, rien devancer. Je me lève et je laisse aller. Cela m'effraie un peu mais me revient un texte tagué dans un hall d'immeuble par un de ces poètes anonymes des quartiers.

« Toujours rechercher la difficulté.

Non pas le danger.

Aller de l'avant, tenter, oser.

Dans l'audace il y a l'enchantement. »

A trente sept ans, il est temps que j'aille au devant de mes terreurs et renoue avec mes enchantements d'enfant.

- *Jab*, pourquoi est-ce que je pressens que c'est si important que je parte demain sans rien anticiper malgré la peur qui m'étreint ?

- *Godefroy, l'inconnu est le champ de tous les possibles, à jamais pur et neuf, à jamais ouvert à la création de nouvelles manifestations. Lorsque tu vis l'incertain, tu es sur le bon chemin. Le chemin vers la liberté. Ne t'enferme pas dans une idée rigide de ce que tu feras dans le futur. Parce que si tu as une idée claire de ce qui va arriver et que tu y restes strictement attaché, tu détruiras tout un pan de possibilités.*
- C'est bien ce qu'il me semblait.

Ce n'était pas prévu ainsi mais j'assiste déjà à mon dernier *darshan* avec Shiva Shakti. Son intensité n'en est que renforcée. Ma vie serait tellement plus colorée si j'arrivais à vivre chaque moment comme le dernier. Et ne pas attendre comme Corneille d'avoir affronté des choses terribles pour le réaliser.

« Alors on vit chaque jour comme le dernier  
 Et vous feriez pareil si seulement vous saviez  
 Combien de fois la fin du monde nous a frôlés  
 Alors on vit chaque jour comme le dernier  
 Parce qu'on vient de loin. »

Je ne sais pas d'où je viens mais ce qui est sûr c'est que je suis loin de chez moi. Et pourtant, dorénavant, cet endroit aura la saveur de la familiarité. J'occupe la journée à ancrer en moi des images, des sons et des odeurs pour ne pas oublier. Mais comment pourrais-je jamais oublier ce qu'il m'a été donné de vivre ici ?

A chaque fois que j'en ai eu l'occasion, j'ai acheté des colliers de fleurs à celle qui est devenue pour moi, « la Dame aux fleurs ». Ces échanges non verbaux furent immanquablement précieux. J'ai réalisé qu'il n'y a pas besoin de parler pour se lier à un autre être

humain. Effectivement, nous sommes énergie et nous baignons dans une matrice commune. Nous sommes reliés par une toile d'araignée invisible. Je tiens donc à la saluer une dernière fois. Je lui fais comprendre avec des gestes que *Gainsbarre* s'en va.

« Je suis venu te dire que je m'en vais

Et tes larmes n'y pourront rien changer. »

Elle ne pleure pas mais je perçois un voile de tristesse s'imprimer dans la rétine de ses yeux. Je suis moi-même assez ému et je ne sais pas vraiment pourquoi. Je lui prends un dernier collier de fleur, le plus beau que je trouve, et lui passe autour du cou. Son dodelinement est ravissant. Il va me manquer. Après une accolade digne et sincère, je m'éloigne prestement avant d'être emporté par l'émotion.

Je me recompose avant d'aller honorer « la Dame aux fruits ».

*Patatras.*

« Même motif, même punition. »

Satané *karma* !

- *Jab*, comment se fait-il que je sois autant touché par ces deux dames alors qu'on ne se connaît pas, qu'on ne se parle pas et que je ne sais rien d'elles ?
- « *Quand vous serez réunis à deux ou trois en mon nom, je serai au milieu de vous.* » *Le moment miraculeux de la relation Godefroy, c'est quand la présence d'un grand troisième se manifeste, qui est plus que la somme de deux protagonistes en présence. On l'appelle l'Amour, le Saint-Esprit, Dieu. C'est cela le sens, et vous êtes appelés à en devenir les serviteurs. A chaque instant, la vie vous invite à prendre le risque de l'autre, à faire de l'autre une aventure.*

Je clos la tournée des adieux en me rendant dans le bureau de Rajesh.

- Godefroy, on ne se quitte plus apparemment, me dit-il avec un grand sourire.
- Et bien il se trouve qui si justement Rajesh. Je venais vous avertir de mon départ demain matin aux aurores pour Pondichéry.
- Je me doutais que vous prendriez cette décision. Si elle vient du cœur, il n'y a pas à tergiverser, c'est la décision juste.
- Je crois que c'est le cas. Je tenais chaleureusement à vous remercier pour votre accueil et pour le temps que vous avez bien voulu me consacrer.
- C'était un plaisir d'échanger avec vous Godefroy et je vous souhaite tout le meilleur possible pour la suite. Continuez à écouter votre cœur et tout ira bien.

Après avoir laissé une donation « juste » et échanger des adieux toujours douloureux, je ressorts du bureau pour aller déjeuner et enchaîner avec une sieste obligatoire par temps de cagnard.

D'aussi loin que je me souviens, j'ai toujours eu l'élan de boucler des boucles. Il y a là, un sentiment rassurant et réconfortant dans cet achèvement. Et cela ouvre la possibilité à la nouveauté de rentrer dans la danse. Pourquoi je te dis ça ? Pour clore ce chapitre à Tiruvannamalai, je retourne dîner à la *German Bakery*, siège de mon premier repas ici. Je te l'accorde la boucle est menue. Une bouclette, pourrait-on dire. Mais ça n'en reste pas moins une boucle et ce n'est pas la durée qui qualifie sa valeur mais son intensité. Et celle-ci mérite d'être célébrée.

Je la célèbre avec un *kombucha*.

« Sans alcool, la fête est plus folle. »

*Hum*. Il y a encore du boulot avant de me convaincre de la véracité de ces propos. Ce qui me convainc beaucoup plus, c'est le *thali*. Non. Pas le Thalys. Franchement dans le contexte, ça n'aurait aucun sens. Je parle du *thali*, le plat national indien que je viens de commander. Le *thali* est un assortiment de plusieurs petits plats disposés sur un plateau en métal. Je me rends compte à quel point je suis curieux de nature. J'adore les buffets car c'est la possibilité de goûter à plein de choses différentes en peu de temps. Et là, question variété, je suis comblé. Grosse surprise, il y a du riz mais aussi un *dahl* de lentilles, un *chapati*, le pain local, plusieurs sauces et des mélanges de légumes. La possibilité avec une seule assiette d'assouvir ma soif de nouveauté. Je prends ensuite soin du gourmand en moi en allant rendre une petite visite au comptoir des merveilles. Changement d'humeur. Je suis abattu à l'idée de partir demain car je ne vais pas pouvoir honorer toutes les pâtisseries si élégamment disposées.

« Choisir, c'est renoncer. »

J'abandonne la posture d'enfant gâté. Je choisis le dessert qui me fait le plus envie et renonce à l'idée d'être peiné par ceux que je ne pourrais pas boulotter.

J'étire la soirée autant que possible. La science nous explique que tout est énergie et que notre cerveau sert de filtre pour traduire en trois dimensions, une réalité qui tienne la route et ne fasse pas de nous des zombies. C'est sûr que si nous ne percevions que des flux d'énergie, nous serions bien emmerdés pour faire nos courses chez Leclerc. En même temps, est-ce bien nécessaire ?

Bref, tout ça pour dire que ce cerveau est un truc de *dingo* quand je prends conscience de tout ce qui s'imprime sur ma rétine, s'infiltré dans mes narines et s'introduit dans mes tympanes. Ce qui n'est qu'une simple scène de la vie quotidienne indienne devient un bouillonnement indescriptible, un amas de mouvement, un amoncellement de bruits et de fureur. Dis autrement, une vibration de vie. Une vie joyeuse et chaleureuse. Porté par cette vibration, je finis par rejoindre mes pénates. Je me couche la tête farcie d'interrogations.

Qu'est-ce qui m'attend demain ?

Est-ce que tout va bien se passer ?

Y aura-t-il de la neige à Noël ?

Oui je sais.

Parfois, ça part dans tous les sens.

Oui je sais.

Souvent, ça part dans tous les sens.

## 21

En me réveillant, je sens que je ne suis pas dans mon état normal. J'ai mal à la tête, mon nez est pris et je me sens fébrile. Je crois que je paye la consommation excessive de produits laitiers et sucrés. Mon estomac a dû perdre l'habitude de synthétiser le lactose. Ce n'est toutefois pas une raison suffisante pour amender mon plan d'action si élaboré.

Je me lève péniblement, fais un semblant de toilette et rassemble mes affaires. La beauté de mon plan est sa simplicité. Je sors, saute dans un *rickshaw* et direction la gare routière. Une fois là-bas, à moi de me débrouiller pour poser mon derrière dans un bus pour Pondichéry.

La première partie de cette opération commando se déroule sans accroc. Aucune difficulté pour trouver un transport, même à l'aurore. Fier comme un paon, j'arrive donc à la gare routière et là, ça se corse un tantinet. C'est un fatras de guichets, de bus éparpillés et d'indiens non familiarisés avec la langue de leurs anciens maîtres. Je balance des « *ticket* » au vent, sans résultat, jusqu'au moment où un indien plus polyglotte que les autres m'indiquent la direction du guichet vendant les billets.

Les indiens sont très gentils mais dès lors qu'il s'agit de respecter une file d'attente, la loi du plus fort prévaut. Peut être que le concept de « l'un après l'autre » ne fait pas partie de leur culture. Quoi qu'il en soit, c'est la foire d'empoigne et je peine à exister dans ce combat là. Je joue la carte de la patience mais visiblement elle est aussi utile que le deuxième prénom ou la présentation des consignes de sécurité dans l'avion. Si je ne veux pas me résoudre à passer la journée au guichet et à rentrer à l'*ashram* la queue entre les jambes, je dois accepter les règles du jeu et jouer des coudes comme mes petits camarades.

Après une ou deux balayettes et un coup de tête, je parviens à toucher au Graal. Je suis face à l'employé responsable de la vente des tickets. Sauf qu'il ne vend pas de tickets. C'est ce qu'il m'avait semblé comprendre après avoir observé le manège des uns et des autres pendant ma phase de retrait. Je dis « Pondichéry », il me répond quelque chose que je ne capte pas. Je redis « Pondichéry ». Même résultat. Après un essai infructueux supplémentaire, je lâche l'affaire avant d'être lynché par la foule qui s'impatiente.

Je reprends ma technique du mot jeté au vent mais je remplace « *ticket* » par « Pondichéry ». Avec la patience du pêcheur, je lance ma ligne à différents endroits stratégiques. Et cette patience finit par payer. Je trouve un relais, puis un autre pour me diriger vers l'endroit d'où partent les bus pour Pondichéry. A demi-mot, je comprends qu'il n'y a pas de bus avant deux heures. Ça me coupe un peu les pattes. Je vais m'asseoir un peu plus loin. Dépité. D'autant plus que le mal-être du matin s'est confirmé et amplifié. Je ne me sens vraiment pas bien.

Quinze minutes plus tard, un indien, qui avait du observer mon manège, s'approche de moi.



– Pondichéry ? me dit-il.

Je hoche la tête positivement. Dodeline Godefroy, dodeline bon sang !

– Vite, vite, ajoute-t-il.

Je le suis précipitamment devant un bus dans lequel il me pousse sans ménagement après avoir confié ma valise à un préposé. L'engin est plein et je ne sais pas trop bien où me poser. J'ai l'impression d'être celui choisi en dernier pour un jeu et que personne ne veut. En plus, je ne suis même pas sûr d'être dans le bon bus. J'avise le contrôleur au fond du car et me dirige vers lui pour m'en assurer. Lui non plus n'émet pas une réponse intelligible quand je lui dis « Pondichéry » mais il ne semble pas contrarié, ce que j'interprète comme un signe favorable. Il me ramène devant, me fait payer et m'installe à côté du chauffeur. La place du roi. De l'espace pour les jambes et la vue dégagée pour profiter du panorama. J'aime quand un plan se déroule sans accroc.

Considérant l'état des routes et celui des véhicules, l'allure indienne n'est pas l'allure française. Pour cent kilomètres, compte deux heures environ. Et compte large. Je profite du voyage pour laisser mon esprit divaguer. Que je le veuille ou non, je ne peux faire l'impasse sur l'anticipation de ce à quoi ressemble Pondichéry. Le ver est déjà dans le fruit. Un imaginaire s'est construit au fil du temps. Pour moi, Pondichéry est nimbée d'une aura particulière, mythique. Cela évoque des corsaires, des navires chargés d'épices, des maisons coloniales imposantes et une atmosphère intemporelle chargée d'histoire. Une promesse d'horizons lointains.

Avant de confronter cet imaginaire à la réalité, je dois déjà m'assurer de descendre au bon endroit. Au bout de deux heures

environ, à l'approche d'une agglomération de taille comparable à Tiruvannamalai, mes oreilles se dressent et ma truffe s'humidifie. Je suis aux aguets, prêt à bondir. A un arrêt, le bus se vide majoritairement. J'en conclus que je serais bien inspiré de faire de même. Erreur petit scarabée. Erreur. Le chauffeur me rattrape *in extremis* par le bras et me fait signe de me rasseoir en me disant :

– Toi pas descendre là. Ici arrêt hôpital.

Je me détends. Visiblement, je ne finirais pas oublié dans le bus. Pas comme le jour de mes cinq ans.

« *Happy Birthday* Godefroy. »

Jusqu'ici, je ne vois rien qui rappelle une quelconque présence française. La ville est en tout point similaire à celles parcourues auparavant. Un bric-à-brac de fils électriques apparents, de bâtiments sommaires, de temples colorées, de gens souriants et de véhicules bruyants. Rien qui ne me fasse franchement rêver. Et au vu de mon état de santé, ça ne serait pas du luxe. Je ne suis pas d'humeur à supporter un trop plein d'agitation. A mon exercice d'abandon, je greffe un exercice de lâcher prise. Ne pas lutter contre la situation. Oui je me sens vaseux, vaporeux et *vomiteux*. Et alors ?

Nous finissons par rentrer dans ce que j'identifie être une gare routière. Une nouvelle bouclette à célébrer. Mais pas aujourd'hui. Peut-être plus tard. Le bus se gare et le reste des passagers descendent. J'en fais autant. Je connais la mécanique dorénavant. Je récupère ma valise et me dirige vers la sortie où je sais qu'un *rickshaw* m'attend.

Le mot magique du jour pour accéder à la caverne d'Ali Baba ?  
« Hôtel. »

Je ne tarde pas à trouver un indien réceptif à ce langage. Et nous voilà parti je ne sais où. J'essaie de prendre des repères mais tout se ressemble. Le même capharnaüm se répète de rue en rue. Nous nous arrêtons devant un hôtel et le chauffeur rentre avec moi. Il parle au gérant qui me montre une chambre. Je ne le sens pas. Déjà, il ne parle absolument aucun mot d'anglais et désolé de le dire comme ça, mais son dodelinement ne me revient pas. Mon pilote doit le sentir car d'un geste il me fait signe de le suivre vers la sortie.

Nous repartons dans le flot de la circulation. Nouvel arrêt devant un hôtel dont l'emplacement me convient mieux car situé dans une petite ruelle un peu à l'écart du *brouhaha*. Le contact est aussi plus positif avec le tenancier et sa maîtrise de quelques mots d'anglais est la promesse de moins de complications. La chambre me convient et je remercie chaleureusement mon coursier pour m'avoir mené à bon port. Je ne demanderais rien d'autres que de m'enfermer dans ma piaule mais je ne suis pas venu jusqu'ici pour broyer du noir.

Si je me rappelle correctement, l'ancien quartier français devrait se trouver sur le front de mer. Je m'enquiers donc de la direction de la plage et advienne que pourra. Les indications sont simples. A la sortie de l'hôtel, rejoindre la rue principale, prendre à droite et tout droit jusqu'à la mer. Simple mais pas aisé. Pour commencer le décor est franchement inapproprié pour un être en état de fragilité. Limite inhospitalier. Tumulte, ramdam, remue-ménage, pollution, le milieu tend à l'hostilité. Et cette traversée dans la jungle urbaine se prolonge car l'océan reste pour l'heure une chimère malgré une allure à marche forcée.

La toile de fond finit par se modifier drastiquement. Une absence de voitures, un quadrillage de rues droites, propres, des noms français, des demeures blanches, jaunes, roses, enfouies dans des jardins à la végétation luxuriante, derrière des hauts murs d'où retombent des guirlandes de liserons, de flamboyants, et de bougainvillées. Je ne suis plus en Inde, je suis dans une réalité parallèle. Celle de la France d'une autre époque. Les vestiges de la splendeur coloniale française se manifestent dans des maisons à colonnades et des bâtiments publics remarquables bordant les rues Romain Rolland, Saint-Gilles ou le Cours Chabrol, nom donné à la promenade de bord de mer.

Je suis épuisé et peine à apprécier pleinement le charme suranné de ce quartier mais je puise un peu de réconfort à la vue de la grande bleue. Celle-ci ne manque jamais d'agir tel un baume sur mes blessures. Pour un temps, j'oublie le vacarme et me retrouve plongé au 18ème siècle à bord d'un navire de commerce aux cales remplies à ras bord de cotons et autres marchandises exotiques. Pondichéry est à la hauteur de sa réputation. Elle invite à la rêverie et engendre la nostalgie.

Je déambule un moment le long de cette immense promenade accompagné du bruit des vagues. Changement notable et appréciable de tonalité. J'atterris devant un mémorial de Gandhi de quatre mètres de haut. Sa fameuse phrase me revient en boomerang.

« Sois le changement que tu veux voir dans le monde. »

Ma jauge d'énergie penchant dangereusement vers le néant, je retourne prendre refuge dans l'ancien territoire français avec ses rues bordées d'arbres, ses villas coloniales couleur moutarde, ses boutiques haut de gamme et sa quiétude inespérée. Je rentre dans

le premier café qui se présente avec l'intention de faire le point. Je commande un jus de citron et une eau gazeuse. Clairement, je ne me sens pas en état de continuer à jouer au touriste. J'en ai ras le bol et je n'ai qu'une envie, rentrer me coucher. Je n'ai même pas la force de me renseigner sur la localisation de l'*ashram* de Sri Aurobindo. Le quartier est plaisant mais somme toute limité et me connaissant, je vais vite saturer. Je sature déjà. Le reste de la ville n'étant que cacophonie et boucan, je souhaite m'en éloigner au plus tôt. Je me résous à mettre un coup de canif dans mon contrat d'abandon en prenant la décision de rentrer à l'hôtel. Là-bas, à l'aide du *wi-fi*, je chercherais un moyen pour me rendre à Auroville le lendemain et je réserverais un hébergement approprié. J'ai besoin de calme et de tranquillité et ce lieu me semble plus indiqué que Pondichéry. Aussi séduisante soit-elle.

Je ressors du café revigoré par mon plan d'action. Deux options s'offrent à moi. A gauche, à cent mètres à peine, la mer m'appelle avec la certitude de vivre un moment délicieux. A droite, une rue traditionnelle du quartier menant inévitablement à la partie agitée de la ville. Dieu sait pourquoi, je prends à droite. Je le comprends deux-trois cents mètres plus loin en tombant nez à nez avec l'*ashram* d'Aurobindo !

Ce qui ne manque pas de me faire oublier instantanément mon état hasardeux. Il est onze heures et demi et l'*ashram* ferme à midi. Je ne souhaite plus me précipiter. Mon plan d'action vient d'être fracassé par cette intervention inopinée. Plan B. J'ai repéré une petite épicerie à quelques rues de là. Je vais y chercher de quoi me restaurer, je vais me poser sur la plage et je reviendrais visiter l'*ashram* en début d'après midi.

Je m'engage dans une petite ruelle, puis une autre absolument déserte. Mon état physique est toujours aussi déplorable mais je surfe sur la joie d'avoir été exaucé au-delà de mes espérances. J'en suis là quand un indien à scooter s'approche de moi. Je suis de nature méfiante, mais là encore, Dieu sait pourquoi, je ne le suis pas. Il commence à me parler. J'apprécie l'effort mais je ne comprends rien. Je devine que c'est de l'anglais mais le débit est tellement rapide, saccadé ; le dodelinement tellement accéléré que je patauge dans la semoule. De ce chaos, un seul mot émerge.

« Auroville. »

Je l'interromps.

– Quoi Auroville ?

Il ralentit le débit et je finis par capter qu'il a une maison à côté d'Auroville, qu'il loue une chambre et qu'il se propose de me faire visiter la ville. Alors comme ça, on m'envoie un guide rien que pour moi ? C'est gentil ça.

La concordance des événements est tellement improbable que je ne me questionne même pas pour savoir si ce type est un escroc ou pas. Mon intuition me dit que je peux lui faire confiance. Faire confiance à Ashok car tel est son prénom. Il me propose de me raccompagner à l'hôtel pour repérer où il se situe et il viendra me chercher demain matin sur les coups de huit heures. Rebelote, mon plan savamment concocté vole en éclat. Ça m'apprendra. Le plan C restera à l'état d'ébauche inachevée.

Je grimpe à la suite d'Ashok sur son scooter et je m'accroche à lui comme une moule à son rocher. Le retour est, comment te dire ? Typique. Pittoresque.

« Vis ma vie d'indien. »

Ça klaxonne, ça rigole, ça chahute.

Il me dépose à l'hôtel sur la promesse de se revoir le lendemain. On verra bien. Pour l'heure, avant de regagner ma chambre, je récupère de quoi casser la croûte.

Repu et reposé, je me sens plus à même de quitter le confort de mon habitation pour remettre les pieds dans l'ancien pré carré français. Cette fois-ci, je ne fais pas l'économie d'un *rickshaw* et la compréhension est instantanée quand je lâche, « *ashram* Aurobindo ».

Le lieu est une belle demeure coloniale nantie d'un jardin imposant. Au cœur de celui-ci se trouvent les tombes ou *samâdhis* de Sri Aurobindo et de Mère, recouverts de fleurs fraîches. L'endroit respire la paix et la sérénité. Mais je ne peux pas dire que ça me bouleverse plus que ça. Cet univers est trop loin de moi pour que je puisse vraiment m'y relier. J'ai toujours eu de l'attrance pour les lieux sacrés et bien que me considérant athée, j'aime passer du temps dans les églises et les cathédrales quand l'occasion m'en est donnée. Ce qui à Clichy-sous-Bois est plutôt rare, je dois bien te l'avouer. Mais ici le décalage est trop grand, la dévotion trop marquée. Ce qui ne m'empêche pas d'avoir un respect infini pour cette tradition millénaire peuplée de personnes si attachantes.

Je retourne marcher le long du golfe de Bengale. Marcher, voilà une activité qui me sied. Je ne peux me lasser de la qualité de présence que cela procure. Je délaisse mon identité et les oripeaux de ce qui me constitue. La marche m'apaise et me tourne vers l'intérieur. Pas après pas, j'accède à des parties de moi autrement inaccessibles. Je peux m'élever et être traversé par le feu. L'émerveillement est toujours renouvelé de guetter ce qui va

remonter. La surprise est parfois de taille, surprenante mais rarement décevante.

En contemplant la mer immense, les bateaux amarrés, de l'air iodé plein le nez, remontent à la surface tant d'impressions que je ne saurais définir. Une nostalgie infinie prend possession de moi. Joyeuse et triste toute à la fois. Réminiscences émerveillées de l'enfance ou profonde emprunte d'un passé plus lointain ?

Après m'être abreuvé de tout mon saoul à cette fontaine de jouvence, je rentre à l'hôtel mettre un point final à cette journée étonnante. Allongé sur mon lit, je porte un regard amusé sur les événements du jour. C'était pour moi l'occasion d'expérimenter ce qui peut se passer quand je m'installe côté passager et laisse le volant à la vie. Le moins que l'on puisse dire, c'est que ça a été *funky*. J'aurais pu tout organiser, tout préparer mais ça n'aurait jamais eu le même *peps* que ce que j'ai vécu. Pour paraphraser une célèbre publicité du passé, « Godefroy *Dry* »,

« Ça a la couleur de la vie, le goût de la vie ... mais ce n'est pas de la vie. »

Charge donc à moi de ne pas l'oublier. Il n'y aucune raison que je fasse le boulot de la vie à sa place. Dans ce domaine particulier, elle a beaucoup plus d'expérience que moi. Environ l'éternité. Alors plutôt que de réinventer la roue Godefroy, *relax and enjoy the show* !

Autrement dit dans la langue de Molière et de Patrick Sébastien, cale-toi dans ton fauteuil et profite du spectacle !

Et celui de la soirée est un condensé de la vie indienne. La ruelle a beau être un peu excentrée de la rue principale, l'isolation ne doit pas être le point fort des indiens car le tintamarre se



répercute jusqu'à mon oreiller. Mais exténué comme je le suis, je ne tarde pas à succomber au sommeil.

Quelques minutes avant l'heure donnée, Ashok est à la réception de l'hôtel. Je le remercie de sa ponctualité. C'est reparti pour un tour de grand huit, de *roller coaster*. Mais je me sens en sécurité en sa compagnie. Après quelques kilomètres, nous arrivons chez lui. Comme la plupart des habitations, sa maison est sommaire, sans fioriture mais se situe dans un quartier relativement tranquille, à la campagne. A quelques encablures de la mer, éloigné de l'agitation de Pondichéry et à distance réduite d'Auroville.

Je salue la femme d'Ashok et ses trois enfants. Il me montre ma chambre installée dans une pièce à part sur la terrasse de la maison. L'ensemble est simple mais propre. Cela suffit à mon bonheur. Après avoir partagé un *chai* et quelques fruits, il m'explique le programme de la journée.

- Je vais t'emmener avec moi et te faire un tour guidé d'Auroville. Ça te va ?
- Sûr que ça me va ! Peux-tu m'en dire un peu plus sur cette ville ? Car au final, je n'en sais pas grand chose.
- Auroville a été fondée en 1968 par une française, Mirra Alfassa, dite « La Mère », compagne de *Sri* Aurobindo. Sa

vision était de créer une cité utopique basée sur un rêve de paix et d'harmonie universelles. La ville a été créée de toutes pièces, à partir de cette idée, en pleine campagne. L'objectif de la communauté est la réalisation de l'unité humaine à travers un processus d'effort collectif de la construction de la ville. Elle se veut être une sorte de laboratoire des savoirs. On y pratique la méditation, le yoga et les médecines alternatives.

- Ça a l'air fascinant tout ça. On est parti ?
- Allons-y.

Solidement harnaché au scooter, je laisse Ashok me décrire ce qui se présente à nous.

- La terre était aride mais les aspirations de ces pionniers étaient fortes. Aujourd'hui le paysage est luxuriant, les plantations ont été innombrables et la végétation est libre de se développer autour de cet état dans l'état, qui s'est organisé sur un territoire de vingt kilomètres carrés. La ville s'étend désormais sur quarante hectares. Elle s'est développée suivant un plan particulier, à la fois en spirale et en quartiers.
- Combien de personnes vivent ici ?
- Près de trois mille de cinquante nationalités différentes. Près de la moitié sont des indiens et pour le reste des français, des allemands et des italiens en majorité. Chacun vit dans une communauté dont le nom est souvent chargé de sens philosophique : Aspiration, Existence, Fraternité, Certitude, Courage, Discipline, Gratitude, etc.
- Et comment devient-on Aurovillien ?

- Pour devenir membre d'Auroville, il faut faire ses preuves pendant un an. Il faut aussi un visa indien permettant de résider en Inde, ainsi que l'argent nécessaire pour vivre au moins un an sans être rémunéré pour son travail. Tous les biens immobiliers sont la propriété de la fondation Auroville. La propriété privée est interdite. Pour devenir l'occupant d'une maison existante, il faut faire don à la fondation du montant équivalent à la valeur de la maison. Pour bâtir une maison et en devenir l'occupant, il faut également faire un don à la fondation. En devenant Aurovillien, on accède au statut de « serviteur de la conscience divine ».
- Et de quoi vivent-ils ces serviteurs de la conscience divine ?
- Déjà l'éducation, les soins médicaux de base, la culture et les activités sportives sont gratuits. Pour le reste, ceux qui n'ont pas de revenus touchent une petite allocation. De l'argent virtuel, débité pour les achats effectués à Auroville, les factures d'électricité ou de restauration. Pour pallier ce problème, certains ont fait le pari d'une unité commerciale à Auroville même. Hébergement des invités, fabrication d'encens, de produits bio, de bougies, de poteries, de bijoux, de vêtements, etc. On travaille à Auroville selon ses compétences. Certains sont à l'avant-garde de l'innovation technologique, du développement durable et des énergies renouvelables. On y pratique le reboisement, le défrichage de terres, la permaculture. Des pionniers ont même fondé une ferme expérimentale où l'on fabrique de la spiruline,

un produit naturel énergisant à base d'algues vertes. Je te ferais voir.

– Super.

Autour de nous s'étend une immense forêt plantée de millions d'arbres, sillonnée par des chemins de terre sur lesquels des personnes roulent à bicyclette ou à moto. Il y a très peu de voitures et les maisons et petites pensions sont éparpillées dans les feuillages. Ashok me montre quelque chose du doigt.

– Le *Matrimandir*.

– Le quoi ?

Au loin se dessine ce qui s'apparente à une gigantesque balle de golf dorée.

– Le *Matrimandir*, littéralement « le temple de la Mère », surnommé aussi « l'âme de la cité ». Il est au centre du territoire et est visible de tous les points de la ville. Ce n'est pas un temple, mais un lieu de méditation. Il contient une chambre intérieure, revêtue de marbre blanc, qui abrite un globe de verre de soixante-dix centimètres de diamètre réputé le plus gros au monde.

– Impressionnant.

Notre premier arrêt est pour le centre d'accueil. Ashok m'informe que j'ai besoin d'un laissez passer pour accéder au *Matrimandir*. Les formalités accomplies, nous repartons à dos de scooter.

Ensemble, nous passons la matinée à visiter la ferme de spiruline et différents ateliers d'artisans dont un fabricant d'instruments de musique. C'est intéressant mais je n'ai jamais été un grand partisan d'endosser le rôle du chaland.

Près du centre d'informations des visiteurs, se trouvent des boutiques *design* d'un standing assez élevé et aux prix conséquents. Le type qu'on s'attend à retrouver dans un centre commercial de qualité. D'ailleurs, au centre de cet ensemble, se niche un restaurant bien affriolant. La carte est une réplique de celle du *Dreaming Tree*. De la nourriture saine, variée et d'aspect fort appétissant. Je propose à Ashok de l'inviter à déjeuner pour le remercier de cette visite guidée. Je profite de ce moment pour lui demander pourquoi il m'a abordé spontanément dans la rue la veille.

- Ton visage m'a semblé ouvert alors que parfois c'est plus compliqué car les gens ont peur.

Cette réponse me touche car moi aussi j'avais peur avant. J'ai toujours peur d'ailleurs mais j'arrive à avoir plus de moments d'ouverture et d'abandon comme celui-là. Et ça m'incite à continuer car c'est porteur de tellement de joie. Si je m'étais refermé comme une huître, je ne vivrais pas cette journée avec mon nouvel ami.

Le *Matrimandir*, posé au cœur d'un jardin magnifique, est le clou de la journée. De plus près, c'est un grand globe d'alvéoles d'or, posé sur un socle de murets de couleur rouge. Pour cette visite, Ashok reste en retrait. Il me confie à un guide maison qui encadre un petit groupe. Encadré c'est le mot. J'ai l'impression d'être de retour à l'école avec le maître. On ne rentre pas comme ça dans le *Matrimandir*. Il y a d'abord des choses que l'on doit nous expliquer. On nous fait asseoir sur une estrade pour nous servir un

discours un peu prêchi-prêcha. Les mots sont beaux et pourtant ils sonnent faux. A mes oreilles en tout cas.

Avant de pénétrer dans le bâtiment, nous retirons nos chaussures pour enfiler des chaussettes blanches. Dans un silence de cathédrale, nous accédons au paradis blanc. Cette couleur est omniprésente, des murs de marbre à la moquette semblant avoir été posée la veille. La poussière a été bannie des lieux. Pour atteindre la salle ultime, nous grimpons en colimaçon des rampes à n'en plus finir. Mon mental s'en donne à cœur joie. J'ai l'impression d'être un film futuriste des années soixante-dix ou dans un vieux *James Bond*, avec le méchant mégalomane qui construit la cité idéale mais qui n'a qu'une idée en tête, devenir le maître du monde. Je suis pris d'une folle envie de rire devant le spectacle de nos déplacements d'escargots au cœur de ce dôme imposant. Différentes chambres de méditation sont disposées le long de cette montée et ajoutent au côté décalé de l'ensemble.

L'entrée dans la salle du cristal confirme le passage au Groenland car celle-ci est climatisée. Cette chambre ne renferme ni fleurs, ni encens, ni musique susceptibles d'évoquer un édifice religieux. J'essaie de faire abstraction de tout ce qui me passe par la tête pour ressentir l'énergie du lieu. Dans cet endroit propice au retour sur soi, une pensée jaillie dans mon esprit. Elle a la couleur de l'évidence. Elle est claire comme de l'eau de roche.

« L'heure est venue pour moi de rentrer en France. »

Mon temps en Inde touche à sa fin. Je me sens appelé à partir demain matin. Une seule semaine à peine s'est écoulée et pourtant tant de choses se sont déroulées.

- *Jab*, ici j'ai l'impression d'avoir été dans le tambour d'une machine à laver. Une formation accélérée en spiritualité.

- *Oui ça a été intense, je le concède. Il est temps de passer au sèche linge.*
- Puisque tu sais tout « Dieu qui produit toutes choses », dis-moi, je vais où après ça ? Je rentre à la maison ?
- *Que dis ton cœur ?*
- Il me dit que j'ai besoin d'un temps de calme pour digérer tout ça avant de rentrer. J'ai besoin de faire le tri dans mes pensées. Savoir qui je suis, qui j'ai envie d'être et nourrir ma détermination à refuser d'être autre chose. Depuis trop longtemps, je repousse cette discussion. Si j'en fais de nouveau l'économie cette fois-ci, je ne m'en remettrais pas. Je le sais.
- *Et qu'est-ce qui te ferait du bien ?*
- De marcher en silence pour me retrouver. J'aspire à de la tranquillité, de la simplicité et de l'épure. J'ai soif de climat tempéré, de forêts et de lieux sacrés à mes yeux. Des cathédrales de pierre et d'arbres majestueux.
- *N'y-a-t-il pas un endroit propice à cela en occident ?*
- Je sèche.
- *Réfléchis bien.*
- ...
- *Si je te dis, Saint-Jacques ?*

Du tréfonds de mon esprit surgit un nom. Un nom qui évoque peu et tout à la fois. Un nom hérité du passé et gravé dans la mémoire collective. Un nom synonyme d'évasion et d'introspection.

*Compostelle.*

- Le Chemin de Compostelle ?!!



- *Yallah ! Tu vois que tu as toutes les réponses en toi.*
- *Ouais enfin, l'oreillette a bien chauffé quand même !*

Je fouille dans mes souvenirs. Je crois me rappeler que de Saint-Jean-Pied-de-Port, départ officiel, à Saint-Jacques-de-Compostelle, il y a environ huit cents kilomètres à se coltiner. Je me considère comme un marcheur aguerri. Je devrais plier ça en trois semaines. Mais là n'est pas la question.

- *Jab, est-ce que c'est bien raisonnable de rester trois semaines de plus éloigné de ma famille ?*
- *Toi seul à la réponse à cela. Te sens-tu prêt à rentrer ?*
- *Je ne crois pas non. Et pourtant ils me manquent infiniment. J'ai le sentiment d'avoir reçu énormément, d'avoir ouvert nombre de portes mais je peine encore à faire le tri parmi toutes ces possibilités pour savoir où je me situe vraiment. Si je vais au bout du chemin, je serais parti un bon mois. Plutôt égoïste non ?*
- *Personne ne vit dans le monde. Chacun vit dans son monde. Alors ce n'est pas égoïste de considérer que tu es la personne la plus importante de TON monde. Que tu le veuilles ou non, tu es le centre de celui-ci. Cela ne signifie pas que les autres ne comptent pas pour toi. Cela signifie juste que tu as la clarté d'affirmer que tu passes en premier. Je pense que tu as l'honnêteté intellectuelle suffisante pour le réaliser maintenant.*
- *Oui même si ça fait un peu mal au cul !*
- *Personne n'attend rien de toi Godefroy. La seule question que tu peux te poser, c'est pourquoi as-tu le désir de*

*marcher sur ce chemin ? Est-ce pour ton bénéfice personnel ou pour d'autres raisons ?*

Je prends un temps pour me connecter à mon être. Je m'imagine en train de marcher dans un paysage sauvage et isolé. C'est une sensation très douce, chaleureuse qui s'installe en moi. Un apaisement très profond l'accompagne.

- J'ai ma réponse *Jab*. Cela me paraît juste d'entreprendre ce pèlerinage. Je désire le faire pour moi mais pas uniquement. J'ai envie de changer de peau pour prendre soin des miens du mieux que je peux. Si cela doit être au prix d'un mois loin d'eux, qu'il en soit ainsi.
- *Cette décision t'honore Godefroy. Tu n'es pas si différent de ces aventuriers des mers qui partaient de longs mois au large pour découvrir le monde.*
- Godefroy Jambon, digne héritier de Christophe Colomb ?
- *La différence est, que ce n'est pas le nouveau monde qui se profile à l'horizon mais le nouveau Godefroy. Celui que tu choisiras d'incarner, de créer. Excitant, non ?*
- Oui magnifique. Et comme j'ai un peu peur c'est que ça doit être la bonne direction, non ?
- *En effet si tu transcendes ta peur, une chance de grandir, de t'épanouir te sera offerte.*
- Bon et bien y'a plus qu'à alors. J'espère juste que je ne serais pas accueilli à coups de fusils.

La décision entérinée, place à la mise en œuvre. De retour chez Ashok, je règle les détails pratiques. Chennai est l'aéroport le plus proche. Nul besoin de retourner jusqu'à Bangalore. Comme on ne

change pas une équipe qui gagne, je renouvelle ma confiance à Emirates surtout que le vol de 21h45 avec arrivée au matin à Paris me convient parfaitement. De là, un vol pour Biarritz et une transition plus tard, je serais à pied d'œuvre à Saint-Jean-Pied-de-Port. Et effectivement, sept cents quatre-vingt onze kilomètres, au poil de cul près, me mèneront à Saint-Jacques-de-Compostelle. La vie, c'est simple comme un coup de *wi-fi* !

J'informe Ashok de ma décision. Il est peiné de me voir partir si vite mais il fait preuve de compréhension. Il m'emmènera à l'aube à la gare routière prendre un bus pour Chennai. Et il sera mon chaperon pour s'assurer que je monte dans le bon. Il me propose aussi de me préparer un repas ce soir avec du riz, du *dahl*, des légumes et des *chapatis*. Et demain matin des crêpes avec du *ghee*, le beurre clarifié utilisé ici, m'attendront pour le petit déjeuner. Je ne sais comment le remercier lui et sa famille. La rencontre aura été expéditive mais néanmoins marquante.

Avant le repas du soir, je m'accorde une longue balade sur une plage désertée. Ce n'est pas un coin à touristes et la nature est totalement sauvage et préservée. Je renouvelle mes stocks d'embruns marins. Difficile de croire qu'il y a seulement six jours, je posais le pied pour la première fois sur le continent indien. Et me voilà à contempler le golfe du Bengale.

Je n'ose imaginer dans quel état je vais me retrouver après ce pèlerinage sur le chemin de Compostelle. Mais ce que je sais, c'est que j'en ai besoin. J'ai l'impression d'avoir déménagé dans la maison de mes rêves mais pour le moment, elle est remplie de cartons. Il y en a partout. Du sol au plafond et du garage au

grenier. Si je ne mets pas de l'ordre maintenant, je ne le ferais jamais.

Je profite de cette dernière soirée en dégustant cette nourriture préparée avec amour. Le goût est incomparable. Ashok étant le seul à parler anglais, les échanges verbaux sont un peu limités mais la communication humaine offre la possibilité de s'en passer.

Je suis comblé au moment d'aller me coucher. Demain sera, à n'en pas douter, une nouvelle journée fascinante, une journée de *dingo*, de malade mental !

« Le plus beau voyage, c'est celui qu'on fait l'un vers l'autre. »

Paul Morand

## 23

Les nuits précédant les journées de migration sont immanquablement agitées. La peur de manquer de m'éveiller me maintient ... éveillé. C'est *ballot*, hein ?

J'émerge donc avec la tête un peu fripée. Enfin, émerger est un brin exagéré. Le corps est là. Quant au reste, il suivra. J'aspire à un retour apaisé. Mais je ne me berce pas d'illusions. Les aéroports sont souvent des endroits bondés et brutalement bruyants. Particulièrement sur ce continent de plus d'un milliard d'habitants.

Ashok est fidèle à sa parole. Il se tient prêt à me déposer à la gare routière. Il a même préparé un petit panier repas avec des crêpes à déguster en chemin. Même à l'aurore, il a l'œil vif, le sourire déployé et le dodelinement assuré. Moi ? Je ne suis pas peigné, pas réveillé et je tuerais ma mère pour un café !

Le trajet en scooter participe à m'ancrer un peu plus dans la réalité de cette journée. L'air frais et vivifiant, provoqué par le déplacement, oxygène mon esprit embrumé. La circulation est fluide. Le merdier n'est donc pas une fatalité. La gare routière, elle aussi, est relativement calme à cette heure matinale. Pour mon dernier transfert, je n'ai à m'occuper de rien. Ashok est au four et

au moulin. Je le vois s'agiter de tous les côtés. Il revient vers moi, tout sourire.

– Mon ami, je t'ai trouvé un carrosse digne de cendrillon !

Si même les indiens ont été contaminés par Walt Disney, la mondialisation a définitivement remporté la partie.

*Game over !*

Je marche dans ses pas et face à sa trouvaille, je dois bien me résoudre à reconnaître qu'il a vu juste mon protecteur. Il a déniché pour sa seigneurie un mini-van climatisé et privatisé avec dépose garantie au Terminal 4 de Chennai *International Airport*. Le tout pour une somme modique. Pour un français. Pour un indien, c'est une autre paire de manche. *Made in China*, les manches. La mondialisation a ses limites. On veut bien partager nos produits, moins nos richesses. Mais pour l'heure, je n'ai pas ni clarté ni l'envie suffisante pour entamer une conversation sur les tenants et les aboutissants de l'impact du capitalisme sur la qualité de vie des habitants de notre bonne vieille planète Terre.

Je focalise toute mon attention sur ces derniers instants en compagnie d'Ashok. Je le remercie chaleureusement pour le temps qu'il a bien voulu m'accorder. Et surtout, je l'encourage à continuer de venir au secours des occidentaux égarés, perdus dans les rues de Pondichéry et d'ailleurs. Je doute d'être le premier et encore moins le dernier. Nous méritons tous le soutien d'un ange gardien de temps en temps.

Le trajet vers l'aéroport n'est en rien comparable à mon trajet initial en bus de Bangalore vers Tiruvannamalai. L'atmosphère est confortable, *cosy* et je somnole au son des musiques traditionnelles qui s'échappent des enceintes. Je sors parfois de ma torpeur pour

déguster une de ces crêpes préparées avec amour et qui me relie pour un temps encore à Ashok et à sa famille.

Avec tout ça, j'arrive largement en avance à l'aéroport. Mais ça ne me dérange pas. Bien au contraire. Cela va me laisser toute latitude pour me plier aux incontournables formalités sans me presser, et comme je te l'ai déjà dit, j'aime à flâner dans les aéroports. Je patiente quelque temps pour l'ouverture du comptoir d'enregistrement et ma valise partie pour un tour de manège, je me dirige vers la sécurité.

Je commence à faire la queue au cœur de l'agitation quand je réalise que je suis dans la partie des vols domestiques. Je prends donc la direction de la sécurité pour les vols internationaux quand je bascule dans la quatrième dimension. Il n'y a personne. Absolument personne. Les files sont bien en place, bien délimitées, avec le chemin qui *zigue* et qui *zague*. Mais elles sont vides. Totalelement vides.

Ah si.

Il y a bien trois êtres humains. Les trois préposés au contrôle des passeports qui patientent en lisant le journal. Je voulais de l'apaisé, je suis servi. Merci la vie. Je tournicote en suivant docilement l'itinéraire balisé. Vérification du passeport, échange de dodelinement et je passe ensuite entre les mains des forces armées. Quatre militaires rien que pour moi mais pas franchement préoccupés par ce que je pourrais transporter. Ma bouteille d'eau oubliée et moi-même passons comme une lettre à la poste.

Je me retrouve dans la galerie marchande complètement désertée par les voyageurs. Y'a eu un attentat ou quoi ? C'est proprement surréaliste. Le *duty free* semble avoir été mis en quarantaine. J'en profite pour me parfumer *gratis* avec *Hubo Goss*.



L'espace est cosu et ainsi esseulé, je suis comme un gosse dans un magasin de friandises. Je finis même par dégoter la réplique exacte d'un pub irlandais. En un instant me voilà transporté dans un autre monde. Je trouve ça cocasse d'avoir des restrictions partout et une fois passé la sécurité, c'est *open bar*. C'est le cas de le dire d'ailleurs. Alcools et cigarettes à volonté, Messieurs Dames !

Je passe le temps en éclusant quelques bières tout en *zieutant* du sport sur des télés éparpillées aux quatre coins de l'établissement. Après ces quelques jours fortement spiritualisés, je plonge avec ferveur dans une pratique alcoolisée. Ce qui est étrange, c'est que je le fais avec beaucoup de joie mais tout en conscience. Je n'abuse pas et je savoure chaque gorgée. Et arrive un moment où je me dis que c'est assez. Je ne tiens pas à me mettre minable ni à rouler sous la table. Non pas que je chérisse ma dignité à tous crins mais par simple respect de mon enveloppe corporelle. Je ne suis pas un alcoolique, je suis un ivrogne. C'est l'ivresse qui m'exalte. Je ne me lasse pas de cette sensation, après un verre ou deux, où je me sens un peu pompette. Tout m'apparaît plus gai, plus coloré. Je pourrais tomber en amour avec moi-même. Alors viendra peut-être un temps où cette béquille ne sera plus utile. Sur l'instant, elle est juste un *teaser*, une bande-annonce de ce qui pourrait être. Je paye ma note et me dirige vers la porte d'embarquement le pas plus léger.

Je rencontre enfin quelques voyageurs mais rien qui ne s'apparente au chassé croisé de l'été. Aucune annonce me concernant ne vient rompre le silence de ce hall immense. Visiblement, ce coup-ci je ne vais pas couper à l'escale à Dubaï. Un peu grisé, je flotte dans l'espace. Les événements s'enchaînent avec fluidité. Je monte dans l'avion, m'installe, attache ma

ceinture, ne prête aucune attention à la démonstration des consignes de sécurité et m'écrase avant même le décollage.

Trois heures plus tard, je suis réveillé par le choc sourd des trains d'atterrissage se posant sur une piste bitumée localisée aux Émirats arabes unis.

Dubaï.

La claque. La grosse claque. Ce n'est que l'aéroport mais il est démesuré. Une ville dans la ville. Ou plutôt un centre commercial dans le centre commercial. Une chîée de centres commerciaux devrais-je même dire. Le Terminal 3 où nous avons atterri proclame clairement l'ambition d'être l'opulence personnifiée. Resterait à s'accorder sur la définition de l'opulence car si empiler les boutiques de luxe conduisaient au bonheur, ça se saurait, non ? J'ai dit une énormité ou bien ?

Il est minuit passé mais le temps n'existe pas pour les voyageurs en partance ni pour les employés soumis au 24/7. Le lieu est vivant comme aux plus belles heures du jour. Enfin vivant, je ne sais pas si le terme est bien approprié. Je ne croise majoritairement que des gens hypnotisés par leur téléphone et ce, qu'il soit assis ou en mouvement. Une armée de zombies. Les *smartphones* n'ont jamais aussi bien porté leur nom. L'intelligence s'est déportée de l'humain vers la machine. Je ne juge ni ne condamne. J'ai maintenant trop de respect pour la liberté de chacun d'être ce qu'il veut être. Je constate juste chez moi que je commence tout juste à toucher du doigt la joie et la beauté de vivre le moment présent pour ne plus être asservi par un outil. Car c'est bien d'un outil dont il s'agit. Il peut être d'une aide précieuse mais il ne mérite pas que je réponde dans la seconde à la moindre de ses alertes de notifications. Je ne

suis pas un mouton, je ne suis pas un chien, je suis un être humain. Et l'être humain que je suis, ne veut plus vivre dans une réalité fantasmée, aussi fascinante soit-elle. La charge vaut de même pour le mental qui est lui-même un outil fabuleux. Même cause, même effet.

Un peu écrasé par tout ce fatras, je me mets en recherche d'un endroit où me poser afin de patienter les trois quatre heures avant de redécoller. Tous les sièges semblent occupés. Et tous les sièges sont occupés car il y a un déficit flagrant de ces éléments. Le bâtiment est démesuré mais les places assises sont une rareté. La seule raison qui me vienne à l'esprit, c'est que dans l'esprit tordu des concepteurs, le message qu'ils ont souhaité véhiculer est le suivant :

« Ne vous assoyez pas s'il vous plaît, magazinez. »

D'ailleurs, le « s'il vous plaît » est probablement une exagération de ma part et n'a sans doute pas été inclus dans les délibérations.

Charmant.

L'appel à embarquer finit par résonner et nous rejouons la ritournelle du départ vers un autre horizon. Et cet horizon est, on ne peut plus familier ce coup-ci. Terne, pollué, gris.

*Welcome back to Paris !*

Mais aujourd'hui, je ne suis qu'un de ces voyageurs en transit. Tel un fantôme, je ne fais que passer. L'inconfort s'empare de moi. Je ne suis qu'à quelques kilomètres de ma maison, de mon cocon. Là où résident les êtres qui me sont le plus cher au monde. J'ai beau connaître les raisons qui me font reprendre un avion plutôt que de rentrer les retrouver mais cela n'empêche pas la tristesse et

le chagrin de venir me saluer. Je suis comme un ancien alcoolique qui, au moindre verre, court le risque de replonger et qui doit lutter pied à pied pour ne pas craquer. Je ne me sens pas assez armé pour revenir et repartir. Toutes mes bonnes résolutions voleront en éclat à la simple vue de ces visages familiers et aimés. Alors je me rue à la porte d'embarquement et fais le pied de grue pour pénétrer le premier dans le monstre d'acier. J'attache fermement ma ceinture et pousse un soupir de soulagement, une fois les trains d'atterrissage rentrés.

Biarritz clôt cette partie de saute-mouton géant. Le seul fait d'être arrivé jusqu'ici m'enlève un poids des épaules. Je peux dorénavant basculer vers autre chose. Dès l'extinction du signal lumineux, j'allume mon portable et utilise donc cet outil ingénieux pour réserver un trajet en voiture vers Saint-Jean-Pied-de-Port. BlaBlaCar est une des ces inventions malines et utiles. Covoiturer plutôt que de voyager seul me semble finement trouvé.

Je ne rencontre aucune difficulté à dégoter un coursier. Un Citroën Picasso du plus bel effet. En revanche, le qualificatif affable pourrait difficilement s'accoler à son propriétaire. Il est d'humeur massacrate à l'arrivée. Il est pressé et ne cherche pas à se lier d'amitié avec moi. Je le suis le dernier de ses « convoyés » et je sens bien qu'il ne va pas falloir le chatouiller. Les deux autres personnes à bord ne sont pas plus ouvertes, occupées qu'elles sont par la consultation des dernières nouvelles sur le front du monde virtuel. Ceci dit, le poids sur mes épaules a beau s'être envolé, je n'en reste pas moins circonspect et peu enclin à papoter. C'est finalement assez logique que mes compagnons de voyage réagissent ainsi.

Je me questionne sur ce qui, en moi, me pousse si fort que je me retrouve dans ce véhicule avec des inconnus au lieu de serrer mes enfants dans mes bras. C'est une putain de drôle de décision quand même. Je me demande si je n'ai pas encore fondu un plomb. Ne suis-je pas en train de perdre tout contact avec la réalité ? Ce qui ne va pas me rassurer, c'est que je questionne l'ange dans ma tête pour m'éclaircir les idées.

- *Jab*, je sais bien qu'il ne s'agit pas de réussir sa vie mais y a-t-il un but ultime que nous poursuivons tous, consciemment ou inconsciemment ? Quelque chose qui nous anime et qui nous relie ?
- *L'unité.*
- L'unité ?
- *Oui Godefroy. Tout part de l'unité et tout revient vers l'unité. C'est l'unité qui fait que tout est lié, que Tout est Un. L'unité est l'essence de ce que vous êtes même si elle peut prendre l'apparence de la multiplicité et des individualités.*
- Et c'est cela que nous poursuivons tous, l'unité ?
- *Oui. Pourquoi crois-tu vous recherchez avec tant d'ardeur l'âme sœur ? Quand vous tenez dans vos bras l'être aimé, que vous vous embrassez, que vos corps s'entrelacent, c'est la fusion que vous visez et que vous vivez parfois. L'union, l'abandon à plus grand que vous. L'oubli de soi pour effacer l'oubli du Soi.*
- Et pouvons-nous perdre la capacité à retourner vers l'unité ?

- *Tu ne peux pas perdre ce qui est déjà en toi Godefroy. Tout comme cette voiture, vous êtes livrés avec un GPS intégré. La destination finale, le retour vers l'unité, est déjà entrée dans l'appareil au moment de votre arrivée sur terre. L'option de déplacement est calée sur « au plus rapide ». Si vous souhaitez la changer pour « au plus facile », c'est possible. La vie recalculera l'itinéraire. Si vous souhaitez prendre un détour, c'est possible. La vie recalculera l'itinéraire.*
- *Donc le chemin est tracé depuis le départ ?*
- *Plus ou moins. Certaines étapes sont nécessaires et recommandées mais ta liberté est totale de prendre à gauche ou à droite à chaque intersection. Mais plus tu es posé sur la trajectoire « idéale », plus la vie est douce, fluide, agréable et lumineuse. Imagine une autoroute la nuit. Les éclairages sont réguliers, nombreux et tu ne peux te perdre. Les péages sont des îlots de lumière, des phares dans la nuit et des aires de repos sont à ta disposition pour te reposer. Mais rien ne t'empêche de quitter l'autoroute à la première sortie disponible et de t'engager sur les petites routes chaotiques de campagne. Sache juste que la conduite risque de devenir plus inconfortable. La vie agira avec amour mais fermeté pour t'inciter à revenir sur l'axe principal.*
- *Et si je persiste ?*
- *Tu vas taper un sanglier ou t'embourber.*
- *Hein ?*

- *Je file toujours la métaphore Godefroy. Mais concrètement les aléas de la vie auront pour objectif de t'amener vers plus de conscience. Rappelle-toi, tu es ici pour passer de l'inconscience à la conscience et de la peur à l'amour.*
- Concrètement, c'est quoi ces aléas ?
- *Je crois que tu le sais déjà Godefroy. Rupture, licenciement, accident, etc. Et le stade ultime c'est la maladie. Que crois-tu que je sois pour toi ?*
- Un moyen de me réveiller, de me sortir de ma torpeur ?
- *Alors c'est ce que je suis.*

L'arrivée à Saint-Jean-Pied-de-Port se fait sous des trombes d'eau, des halberdes ininterrompues. Vigilance orange pour célébrer mon arrivée. Je ne sais pas si ces conditions dantesques sont de bonnes ou mauvaises augures mais ça annonce à minima une mise en route mouvementée. L'habitude des adieux avec moult effusions ne survit pas à ce retour dans l'hexagone. L'accolade n'y pensons pas et la bise on oublie. A peine une poignée de mains échangée. A tchao, bonsoir !

Je me présente à l'entrée de la ville par la porte Saint-Jacques. Je suis stoppé net devant celle-ci par une force invisible. Malgré l'envie intense de m'abriter, je ne parviens plus à bouger. Je suis tétanisé, cloué sur place. L'émotion me saisit par surprise. Les larmes me montent aux yeux. Tout en moi pressent l'importance capitale d'être là et d'avoir fait ce premiers pas. Ce premier pas si difficile parfois. Ce premier pas qui « coûte » mais qui en lui seul contient le germe, le potentiel et la promesse d'un bonheur inimaginable.

Dès lors, un temps de recueillement, même soumis aux éléments qui se déchaînent, n'est pas superflu. Je m'incline bien volontiers. Seulement après, penser à s'abriter.



« Au milieu de l'hiver, j'ai découvert en moi un invincible été. »

Albert Camus

## 24

Derrière la porte Saint-Jacques se trouve la « rue de la Citadelle ». Cette ruelle typique du sud-ouest, au charme indéniable, avec ses pavés et ses maisons pittoresques, pourrait tout aussi bien se prénommer « rue de Compostelle ». Les restaurants, les gîtes, les chambres chez l'habitant, les refuges, les boutiques et les magasins de souvenirs brandissent tous le même étendard. Les mêmes attributs du chemin. La coquille Saint-Jacques, le bâton du pèlerin ou le sac à dos.

Au regard de la précipitation de mon engagement soudain sur ce chemin, je me sens un peu comme un poisson hors de l'eau. Ce monde ne m'est pas familier. Moins familier, en tout état de cause, que ce sentiment d'être décalé qui me colle à la peau. Cela semble être une constante des dernières semaines écoulées. Je suis comme un fêtu de paille, soumis à la bonne volonté du souffle divin, et ballotté d'un univers improbable à un autre.

« Le vent nous portera. »

Je n'aime pas jouer à un jeu dont je ne connais pas les règles. J'ai besoin d'un minimum de clarté pour engager tout mon être. Je repère une enseigne explicite, « Les Amis Du Chemin De Saint Jacques » et pénètre dans la maison du pèlerin. Le répit face aux

intempéries est déjà une victoire en soi. Je patiente le temps qu'un bénévole soit disponible. Des cartes affichées au mur détaillent tous les itinéraires possibles et imaginables. L'Europe est traversée de toutes parts par des sentiers aux allures de serpentins de couleur.

Contrairement à ce que je croyais, Saint-Jean-Pied-de-Port n'est pas le départ officiel. C'est le lieu de rencontre de nombreux tracés, mais historiquement le pèlerin partait de chez lui. Si je comprends bien, au moyen-âge, les catholiques étaient appelés à effectuer des pèlerinages pour aller se recueillir sur les reliques des saints. Dans notre cas, Saint-Jacques. C'était le *business* de l'époque. La plupart de ces reliques étaient d'ailleurs de vulgaires contrefaçon. Mais il fallait bien attirer le chaland. Qui peut croire que le tombeau de Saint-Jacques, apôtre de Jésus, fût découvert opportunément huit cents ans après les faits ?

Le tour de passe passe fonctionna à merveille puisque le pèlerinage de Compostelle fût considéré au moyen-âge comme un des « trois grands pèlerinages de la Chrétienté », avec ceux de Jérusalem et de Rome. Un pèlerin sur les routes était un pèlerin qui consommait. Cinq cents ans plus tard, rien de bien nouveau sous le soleil. Visiblement les siècles défilent mais certaines vérités restent immuables. Ce ne sont pas les nombreuses échoppes aperçues depuis mon arrivée qui vont me contredire. Mais je rejoins Alfred Musset quand il dit,

« Qu'importe le flacon, pourvu qu'on ait l'ivresse. »

Oui je sais. Pour un gars du 9-3, je peux être surprenant d'érudition parfois. Comme quoi.

Je ne vais donc pas faire un blocage sur l'état déplorable du terrain de jeu mais rester ouvert à ce qui va m'être proposé. Un

bénévole, ou hospitalier comme ils se définissent, finit par se libérer et m'explique succinctement les grandes lignes du chantier. Il me tend une liste de tous les hébergements sur le *Camino francés*, nom donné à la voie principale traversant l'Espagne et des villes mythiques telles que Pampelune, Logroño, Burgos ou Léon. Un *roadbook* détaillé avec les distances entre chaque village et les informations de base sur chaque localité. L'hospitalier m'informe aussi de ne pas oublier la crédentiale. Il fait bien de me le rappeler car je n'en avais jamais entendu parler. Au cas où tu serais aussi ignorant que moi, la crédentiale est un joli petit carnet sur lequel je vais faire apposer, jour après jour, les tampons représentant mes divers lieux d'hébergement afin d'obtenir à l'arrivée un diplôme de bon petit pèlerin qui a *pèleriné* (sic) tout bien. Je ne suis pas sensible à ce genre de gratification mais c'est obligatoire en Espagne pour accéder aux gîtes. Alors je ne vais pas commencer à *pinailer* sur les règles.

Ma crédentiale dans la poche, je délaisse le costume du citadin pour endosser celui du pèlerin. A un détail près. Le costume. Ma valise à roulette, toute mignonnette qu'elle soit, va faire les frais de ce changement d'orientation. Je pourrais être le premier pèlerin à tirer sa valise derrière lui jusqu'à Compostelle mais je n'y tiens pas vraiment. Résolu à me fondre dans le décor, je rentre dans une boutique spécialisée et sur un coup de folie, je balance à la cantonade :

- Salut, je viens vous donner mon argent ! Bon moi, je suis arrivé les mains dans les poches, alors vous m'habiliez de la tête aux pieds ! C'est tout simple, vous me donnez ce qu'il y a de mieux ! Faut pas lésiner !

Miracle, j'évite le ridicule qui semblait inévitable en tombant sur un *quadra* avec les mêmes références cinématographiques foireuses que moi. Et vif qui plus est.

- Salut Bernard, désolé mais ici on ne vend pas d'anoraks ni de chaussures de ski. *J't'expliqu'rai.*
- Bon tant pis. Merci quand même Popeye.

Je crois que c'est mon côté beauf qui m'a trahi. Joie simple de se sentir lié, ne serait-ce qu'au travers d'un film hilarant du passé. Le passé n'est pas une propriété privée mais un espace partagé.

- Sérieusement, je pars demain sur le chemin et j'ai besoin de m'équiper à minima. C'est jouable ?
- Sérieusement ? La demande est osée mais j'ai vu plus étrange. T'as besoin de quoi ?
- Je sais pas trop en fait. Je débarque un peu la fleur au fusil. J'ai déjà quelques vêtements de base, *tee-shirt*, pulls, caleçons, chaussettes mais rien d'autres.
- Tu veux être autonome ou léger ?
- Ça dépend. J'ai cru comprendre que les hébergements étaient nombreux sur le chemin, c'est vrai ?
- C'est certain même. Jusqu'à Compostelle, c'est l'autoroute des pèlerins.
- Dans ce cas, priorité à la légèreté.
- Ok. Alors ça sera sac à dos, chaussures, pantalon multi usage, couvre chef et poncho pour la pluie.

Popeye prend le temps de me donner des conseils pour éviter les menus tracas. Bon, déjà partir avec des chaussures neuves c'est une hérésie selon lui. Je vais devoir être vigilant face à l'apparition d'éventuelles ampoules, encore que la corne sous les pieds

rapportée du continent indien devrait pallier à ce désagrément. Pour le reste, il me montre comment ranger efficacement mon sac, comment compartimenter mes vêtements dans des sacs zippés, les protégeant ainsi de la pluie et comment sangler au mieux ce qui va vite devenir comme une seconde peau.

Ainsi équipé, je me dirige vers la Poste préparer un colis géant pour renvoyer à la maison ma valise avec la quasi intégralité de son contenant. On va pas gâcher. Je me questionne pour écrire une longue lettre à Maria et aux enfants. Mais je ne sais que dire. Les mots ne viennent pas. Écrire pour qui, pour quoi ? Expliquer ? Me justifier ? J'ai pris une décision en conscience (sic) de cause et je dois l'assumer. Je résous mon dilemme en achetant au passage une carte postale de Saint-Jean-Pied-de-Port et en dessinant un immense cœur au verso. Malgré leur pouvoir miraculeux, les mots sont parfois impuissants à exprimer un sentiment.

Je pénètre dans l'agence postale sous le regard amusée de la préposée au colis.

- Vous ne faites pas semblant vous. J'ai l'habitude de voir des gens renvoyer des vêtements mais une valise entière, c'est une première !

J'ai gagné quoi ? Rien apparemment, si ce n'est ce moment de d'échange. Ce qui n'est pas négligeable au final et d'autant moins superflu que je suis harassé à tendance agacée. La pluie incessante, les préparatifs à organiser, la fatigue du voyage et le décalage horaire commencent à peser sur mon humeur. Ils sont le terreau idéal pour l'éclosion de sombres pensées.

Dernière tâche à accomplir pour clore cette journée, me faufiler entre les gouttes pour dégoter un endroit où crêcher pour la nuit. Vu l'abondance de biens de l'offre hôtelière, ça ne devrait pas être

trop sorcier. Effectivement je repère une pension qui a pignon sur rue. Je pénètre dans un couloir obscur et glacé. Je frappe à une porte derrière laquelle des conversations vont bon train. J'ouvre et passe une tête.

- Bonjour, je m'appelle Godefroy. Je suis pèlerin et je voulais savoir si vous aviez une place pour la nuit ?

Une dame d'un age respectable se lève et me dit sans chaleur :

- Bonjour Monsieur. Oui c'est possible mais l'accueil se fera dans une heure. En attendant vous pouvez patienter dans le couloir.

Avant qu'elle ne referme la porte sur mon nez, j'aperçois une tablée avec un petit groupe, probablement les hospitaliers, en train de discuter, de manger des petits gâteaux et de boire quelque chose de chaud.

« *Dura lex, sed lex.* »

Ouais, bah elle fait chier la loi dans ce cas-là ! Je me retrouve donc seul sur un banc dans ce couloir qui ne m'inspire pas vraiment. Un flux ininterrompu de pensées d'injustice, de haine et de colère frappent au portillon. La cocotte minute est en ébullition et prête à exploser.

- Putain *Jab*, c'est pas du boulot ça !! C'est quoi cet accueil de merde ? C'est ça l'accueil chrétien ?!!
- *Comment te sens-tu Godefroy ?*
- Comment je me sens ?!! Je suis transi de froid, exténué, j'ai faim, j'ai soif et ceux qui sont censés m'accueillir avec amour et bienveillance sont bien au chaud de l'autre côté de la porte à papoter et à grignoter pendant que je me gèle les burnes. Voilà comment je me sens !!

- *Comprends bien une chose Godefroy. Le monde est une illusion. La réalité EST mais ce que tu perçois n'est pas la réalité telle qu'elle est.*
- Je ne comprends pas. Ce qui est, est, non ? Ce banc sur lequel je suis assis, c'est un banc, point.
- *Tu vis dans un monde de perceptions Godefroy. Ce que j'appelle les perceptions, c'est ce que tu vois, entends, touches, penses, etc. Par l'intermédiaire de tes récepteurs appelés sens, tu reçois des milliards d'information à la seconde. Ces informations sont des vibrations d'énergie et tu n'en sélectionnes que quelques milliers pour recréer ce monde physique tel qu'il t'apparaît. Et c'est ton cerveau, ce processeur géant, qui traite tout ça à partir des données qu'il a en stock dans sa mémoire. Tu ne peux matérialiser que ce que tu connais déjà. Tu vois ce banc parce que tu as déjà vu un banc avant et que tu sais à quoi ça ressemble. Quand les enfants traversent cette phase où ils posent un million de questions sur ce qui les entoure, c'est pour nourrir leur base de données et avoir un référentiel cohérent et commun.*
- Et quel rapport avec mon humeur de merde ?!! Je suis énervé parce je ne comprends pas comment on peut se revendiquer hospitalier et laisser un pèlerin sur le palier dans des conditions pareilles.
- *Renonce complètement à défendre ton point de vue Godefroy. En n'ayant rien à défendre, tu empêcheras la naissance des conflits. Connais-tu les quatre accords toltèques ?*



- Non et je m'en fous. N'essaie pas de noyer le poisson s'il te plaît !!
- *Je te sens un peu à cran alors je ne vais évoquer que deux de ces accords avec toi. Tout d'abord, « Ne fais aucune supposition ». Tu crois que les autres pensent de la même manière que toi mais ce n'est pas le cas. Chacun a ses filtres personnels qui colorent la réalité en conséquence et lui amène sa propre perception du monde. Ce qui entraîne inévitablement malentendus, incompréhensions et conflits. Reconnais que tu ne connais pas les raisons pour lesquelles les hospitaliers ne peuvent t'accueillir avant l'heure donnée. Tes suppositions sont des créations de ta pensée. Et ces suppositions deviennent des croyances qui mènent à ton état d'énervernement actuel.*
- Bon admettons. Et ensuite ?
- *Ensuite, « N'en fais jamais une affaire personnelle ». Ce que les autres disent et font n'est qu'une projection de leur propre réalité. Les paroles et les actes de l'autre ne te concernent pas en propre. Si quelqu'un t'insulte, tu as le choix de le croire et de répondre ou alors de considérer que ça ne te concerne pas et de laisser glisser. Cet accord peut t'apprendre à te détacher de ton sentiment d'importance personnelle et tu vas gagner énormément en liberté si tu te détaches du regard extérieur.*
- Difficile de ne pas le prendre personnellement quand on me laisse seul comme un chien à grelotter dans le couloir !
- *Je te le redis avec beaucoup d'amour Godefroy mais tu n'es pas une victime. Tu as le choix d'être heureux dans ce couloir ou pas. Et ce, quelque soit les circonstances. La*

*décision n'appartient à nul autre que toi. Les autres n'ont pas à se prosterner à tes pieds pour que tu les reconnaises comme tes semblables. Ils sont eux aussi des êtres se débattant avec des forces qui les dépassent parfois.*

Un couple de pèlerins pénètre dans le couloir et frappe à la porte de la salle où résident les hospitaliers. Le même couplet sur l'accueil différé leur est servi et ils viennent se joindre à moi sur le banc où je les reçois avec un :

– Bienvenue sur le banc des punis !

Ce qui a le mérite de déclencher un éclat de rire général et de briser la glace. Le même humour de merde a la capacité de créer des liens d'amitié aussi sûrement que le soleil se lève à l'est chaque matin. En un tour de main, mon humeur s'est éclairée.

J'apprends à connaître Isabelle et Rémy, un couple de vosgiens partis du Puy-en-Velay quelques semaines plus tôt. Je suis donc face à des pèlerins aguerris et rodés. Ils sont lumineux et joyeux. Ils m'abreuvent de conseils précieux et me régalent d'anecdotes croustillantes. Je n'ai plus qu'une hâte, vivre à mon tour cette aventure dont ils parlent avec ferveur et fait briller leurs yeux. Exalté par cette conversation, je suis surpris quand un hospitalier nous indique que l'accueil est ouvert et que nous pouvons entrer.

J'inaugure un rituel qui, je le pressens, va devenir un marqueur de mon quotidien. Se plier aux formalités d'arrivée, faire tamponner sa crédentiale, rejoindre le dortoir commun rempli de lits superposés, sélectionner une pailleuse, en bas si possible, retirer ses vêtements souillés par l'effort accompli, prendre une douche exquise, faire une lessive et s'allonger dans son alcôve pour refaire le match de la journée.

Après ce temps de relaxation, je rejoins la salle principale pour le dîner. La vision tient moins de la Cène que du banquet final d'Astérix et Obélix. Une grande table est disposée avec des saladiers débordant de nourritures diverses et variées. L'ambiance est on ne peut plus conviviale et le vin rouge gouleyant à souhait n'est pas un frein à cette fraternité naissante et qui ne demande qu'à bourgeonner. Ce liquide divin serait plutôt un engrais surpuissant.

Un peu grisé par cette soirée arrosée, tel un cachalot, je m'écrase dans mon pageot.

## 25

Je suis réveillé à une heure pas très catholique par des silhouettes agitées, en pleine représentation d'un *concerto* de sacs plastiques en do mineur. Je devine à travers les persiennes que le jour n'est pas encore levé.

« Oh les gens, c'est quoi ce bordel là ?!! »

Godefroy, bienvenue sur le Chemin !

J'ai l'intuition que je vais vite devoir me plier à la coutume qui veut qu'un bon pèlerin est un pèlerin qui se lève de bon matin. Je n'ai même pas entamé ma pérégrination que je suis déjà sur les rotules. Le *concerto* de sacs plastiques n'était que l'acte final d'un opéra en ronflement majeur. Je vais braquer la première pharmacie sur ma route pour me nantir de boules antibruit. Ça évitera un meurtre par strangulation et la visite de mes proches au parloir. L'investissement sera par conséquent dérisoire.

Au cœur de la tornade, j'ai beau perdre le fil des jours, le dimanche a une saveur particulière qui invite à ne rien brusquer. Je me cale sur ce rythme. Le dortoir prend vie, s'agite, et telle une vague emporte tout sur son passage. Je me recroqueville. Avant que ne sonnent sept coups à l'église, les lieux ont été désertés. La tranquillité retrouvée, je descends prendre un petit déjeuner en

silence. Godefroy le matin, il faut lui laisser le temps de revenir parmi les siens. La tradition dominicale est respectée avec café et chocolatine proposés.

Permetts-moi d'ouvrir une petite parenthèse terroir et tradition en passant. J'ai utilisé le terme de « chocolatine », car c'est la coutume par ici, mais ça ne le fait pas. Traumatisé par un ex-collègue du sud-ouest qui m'a vendu du rêve avec sa chocolatine avant que je ne réalise, atterré, qu'il parlait d'un vulgaire pain au chocolat, la chocolatine ne passe pas. Mais je ne peux rester éloigné longtemps de cette viennoiserie. Beurre, farine, sucre et chocolat. Comment pourrais-je la détester ?

Comme un écolier un jour de rentrée, je suis tout excité de montrer mon beau sac à dos et ma trousse de premier secours à mes petits camarades. Et cette plongée dans mes souvenirs scolaires n'est pas la seule occurrence du passé à signaler. Pour moi le féru d'histoire, la journée va être particulière. Mon histoire, la petite, rejoint momentanément la grande, celle des livres de mon enfance. A l'époque, la légende de la chanson de Roland me fascina. Elle m'éloigna pour un temps de mon quotidien insignifiant. Les Sarrasins, Charlemagne, Roncevaux, l'épée Durandal sont gravés dans ma mémoire. Et voici que je suis appelé à franchir le col d'Ibañeta, lieu supposé de la fameuse bataille où le chevalier Roland, préfet de la Marche de Bretagne, souffla dans son cor avant de périr en héros.

En cette journée inaugurale, la précipitation n'est pas de mise. J'ai bien noté que les hospitaliers ont demandé de vider les lieux avant neuf heures mais je suis dans le *timing*. Je dois braver une certaine inertie provoquée par deux forces antinomiques. L'excitation de l'aventure à venir et la pétoche de ce que ça va

ouvrir en moi. Je débranche le cerveau et bascule en mode pilote automatique pour enfin me retrouver dans la ruelle de la Citadelle à inaugurer mon joli poncho. Une pluie fine, légère mais persistante sera ma première compagne du jour.

Au cours de ce périple, je sais très bien ce qu'il va advenir. J'ai suffisamment marché dans le passé pour ne pas me leurrer. Dans le silence de moi-même, des pensées, des problématiques vont remonter à la surface.

« Dans le silence et la solitude, on n'entend plus que l'essentiel. »

Un dialogue interne va se nouer. Et puisque c'est la raison de ma présence ici, cela risque d'amplifier la déflagration. Alors pour des raisons pratiques et pour ma santé d'esprit, je décide de prénommer mon mental. Ça sera Jacquouille. Jacquouille la Fripouille. Je discute déjà avec un ange dans ma tête, je ne vais pas devenir plus taré en discutant avec un ami imaginaire. Car je considère Jacquouille comme un ami et non comme un ennemi. Alors oui, c'est un ami parfois envahissant, parfois plombant mais je sais qu'il a bon fond au final. Il est *attachiant* (sic). Il n'est pas là pour me pourrir la vie mais pour l'éclairer. S'il a pris trop de place dans mon espace intérieur, c'est que je l'ai autorisé à le faire. Alors c'est à moi qu'il appartient de remettre de l'ordre dans la maison même si j'ai connu des occupations plus enthousiasmantes.

La route s'élève dès la sortie du village, et ne cessera son inclinaison qu'au passage du col à mille quatre cents mètres d'altitude. Pour une mise en bouche, ça risque d'être indigeste mais je n'ai pas la capacité d'aplanir la montagne alors je m'incline bien volontiers. Pour l'heure, les jambes se portent bien et contrairement au temps, le moral est au beau fixe. Malgré une

visibilité un peu réduite, je n'imprègne de ce paysage verdoyant de montagne avec ses enclos, ses vaches et ses moutons. Les odeurs sont sublimées par la pluie. Ainsi détendu, je ressens le besoin d'exprimer un tracas.

- *Jab, hier j'étais d'une humeur massacrate. Pardonne-moi si je me suis adressé à toi d'une manière un peu sèche. Je n'ai pas à te considérer comme un *punching-ball*.*
- *Il n'y a rien à pardonner Godefroy. Je sais à quel point tu te débats avec ce qui te traverse.*
- *Merci de ta compréhension. Est-ce que tu peux m'en dire un peu plus sur ce monde qui serait une illusion ?*
- *Tu peux oublier le conditionnel Godefroy. L'illusion est bien réelle et c'est une prison. Elle t'enferme, elle te limite. Elle t'empêche de goûter à la beauté de ce que tu es. Et c'est en voyant la beauté de ce que tu es que tu es sauvé. Libère-toi de cette prison et ta réalité va changer. Tu ne vois jamais le monde. Tu vois ce que tu en perçois. Le monde te présente des circonstances, toi seul décide du sens de ces circonstances. C'est un grand spectacle de magie et tu fais semblant d'avoir oublié les trucs alors que tu es le magicien.*
- *Donc je me raconte des histoires ?*
- *Tu peux le voir ainsi. Tu as choisi de te raconter l'histoire d'être petit et insignifiant pour en faire l'expérience. Mais rien ne t'interdit de faire l'expérience de ton pouvoir et de ta grandeur. C'est cette illusion qui te fait croire séparé des autres et de toute la création. Perce le voile de l'illusion et ta vision du monde sera bouleversée.*

- Et comment percer ce voile ?
- *En mettant de la conscience là où il n'y en a pas. Observe le processus à l'œuvre pour voir les tours de passe passe. Reprends la place qui t'appartient. Celle du magicien. Pour l'instant, comme Saint-Thomas, tu crois ce que tu vois. Mais c'est l'inverse Godefroy. « Tu vois ce que tu crois. » Si tu crois vivre en enfer alors le monde t'apparaîtra ainsi. Il t'appartient de décider comment tu choisis de vivre l'expérience qui t'est proposée. Modifie le filtre de tes croyances et le monde changera. Lorsque tu changes ta façon de voir les choses, les choses que tu regardes changent.*
- Mais concrètement, comment je les change ces filtres ?
- *Avec un acte de foi. C'est une décision de foi qui t'est demandé concernant tes pensées. Aucune n'est neutre. Lorsqu'une pensée te vient à l'esprit, demande-toi si celle-ci est la lumière, la joie et l'amour que tu recherches ? Si ce n'est pas le cas, ne la crois pas. Laisse la filer. Elle n'est pas vraie. Et cela peut être très difficile au début car certaines pensées vont t'apparaître très réelles. C'est là où la foi entre en jeu. La foi qu'en agissant ainsi, tu vas incarner ta vérité, qui tu es vraiment.*
- En fait il ne s'agit pas de ne plus avoir de pensées ?
- *Non car c'est impossible. N'importe quelle pensée peut se présenter dans le cerveau. La sagesse n'est pas la disparition totale des pensées mais la liberté par rapport à celles-ci. Si une pensée se présente, tu n'es pas obligé ni de lui emboîter le pas et de te laisser emporter, ni de lui obéir si elle te suggère une action. Ce n'est pas parce qu'une*



*pensée traverse ton esprit, qu'elle est vraie et a une signification quelconque. N'as-tu pas parfois des discussions imaginaires avec une personne qui ne se sont jamais produites et ne se produiront jamais dans la réalité ?*

- Si et d'ailleurs, parfois je sens de la colère monter envers la personne quand la conversation s'échauffe du style « toujours à me critiquer celle-là ! » C'est délirant quand j'y pense maintenant !
- *Tu es en train d'ouvrir ta conscience Godefroy, l'élargir pour aller vers plus de liberté. Ces pensées qui viennent à toi sont hors de ton contrôle. Elles sont autonomes donc il n'y a pas à les juger. Il y a à trier les pensées justes des pensées fausses. Apprends à entrer en amitié avec celles-ci même si elles paraissent condamnables. La liberté ne vient pas par la condamnation.*
- Conclusion, si la pensée « je suis un phacochère » me traverse l'esprit, je peux la mettre au rebut ?
- *Je crois que pour ta vie sociale, ça serait en effet une décision appropriée.*

La pente finit par se durcir et après sept kilomètres de montée, je m'accorde une pause café au refuge d'Orisson, dernière base de vie avant Roncevaux. Je la mets à profit en tapant la discussion avec un berger ayant perdu de vue la moitié de ses brebis suite aux mauvaises conditions climatiques. J'apprécie d'être au chaud à taper le bout de gras en buvant un *kawa* mais les vingts kilomètres restant ne vont pas se faire tout seul.

En repartant, ça n'est plus la même mélodie. Je ne pensais pas que les conditions pourraient être pires que la veille. Je me suis

salement trompé. Je vais prendre cher. Le brouillard est épais désormais. Aucune visibilité. La pluie redouble, fouette le pèlerin et le vent impitoyable se joint à la partie. Je prends sur moi et redouble le pas pour ne pas tétaniser. Je me réfugie dans mes pensées pour trier le bon grain de l'ivraie.

- *Jab, j'ai repensé à tes accords en teck. C'est assez puissant en effet. Tu as parlé de quatre accords. Quels sont les deux autres ?*
- *Ce sont les accords toltèques Godefroy. Il y a aussi, « Que ta parole soit impeccable ». Les mots sont une vibration. Et selon ceux que tu vas utiliser, ton expérience va se colorer différemment. Et je parle aussi bien des mots que tu professes à l'égard des autres mais aussi de toi-même. Si tu te juges, si tu te rabaisse, tu influes sur ta vibration. Ça va empoisonner ton environnement mental et social. Et médire sur autrui peut te donner l'impression de te sentir mieux mais en jugeant et en comparant sans cesse, c'est finalement ton propre mental qui est sous le joug de la négativité et du poison émotionnel.*
- Bien. Et le dernier accord ?
- *« Fais toujours de ton mieux. » Il ne s'agit pas d'être parfait, il s'agit de donner le meilleur de toi-même. Mais n'oublie pas que ton « mieux » fluctue constamment. Si tu es malade, tu ne seras pas capable de faire les mêmes choses que si tu es au top de ta forme.*
- Je dois reconnaître que c'est bien trouvé. Et qui doit-on remercier pour ça *Jab* ?
- *Miguel Ruiz.*

- Bon merci à lui. Je vais tâcher de ne pas les oublier et surtout de les appliquer.
- *Ne t'attends pas à t'exprimer toujours avec une parole impeccable. Tes habitudes sont fortes et bien ancrées dans ton esprit. Mais tu peux faire de ton mieux. Ainsi, l'habitude de mal utiliser ta parole, celle de faire une affaire personnelle de tout ce qui t'arrive et celle de faire des suppositions vont s'affaiblir et se manifester de moins en moins souvent.*

Je vais commencer par faire de mon mieux face aux éléments qui se déchainent, sans râler ni me plaindre. Ou alors juste un petit peu ! Je ne peux pas aller à l'encontre de ma nature profonde de français. Un français perdu parmi de nombreux étrangers. Mon allure au pas de charge me permet de revenir sur les apparitions fantomatiques des pèlerins partis avant moi. Je rejoins mon premier américain, bien charpenté, qui le pouce levé, me lance alors que je le dépasse en coup de vent,

« *Doing a good job man !* »

On peut dire ce que l'on veut de leur mentalité de Maître du Monde mais j'affectionne leur enthousiasme et leur positivisme. Et ce gaillard n'est que la face visible de l'iceberg. La montagne est un espace multi-culturel, un inventaire à la Prévert des nationalités. Je remarque beaucoup d'asiatiques dans le lot. Je suis impressionné par ces gens venus de si loin pour se rencontrer.

Mon séjour en Inde m'a été profitable sur le plan physique car je participe à un *Pac-Man* géant en dévorant un à un les pèlerins écrasés par la pente. Mon sac à dos allégé joue un rôle, loin d'être anodin, dans ce différentiel de vitesses ascensionnelles. Si je suis un phacochère, d'autres se prennent pour des tortues. Elles se

déplacent le plus souvent par paire de deux. La paire de trois n'existant pas. Ou plutôt devrais-je dire des fourmis. Certaines portant le double de leur poids. A chacun sa croix.

Je bénis celle marquant le sommet. Plus de dix huit kilomètres de montée dans ces conditions dantesques ont eu raison de moi. Je suis fourbu, cassé de partout. Ça tire à bâbord et ça tire à tribord. Jacquouille s'en donne à cœur joie. Quelle belle expression que voilà !

Plus lancinant encore que le slogan « Carglass répare, Carglass remplace », le « Que fous-je là ?!! » envahit mon esprit et affecte négativement mon ressenti. Petite complication à venir. La croix ne signale pas l'arrivée. Et oui Godefroy, la descente ne se fera pas sans toi. Et ce n'est pas parce qu'elle est en Espagne qu'elle sera plus conciliante. Du pain béni pour la Fripouille qui exige déjà un cessez le feu et le retrait immédiat des troupes du théâtre des opérations. J'évite *in extremis* l'intervention des casques bleus grâce à la descente technique et engagée qui requiert ma pleine attention. Je m'y jette à corps perdu. Une fois accepté que les chaussures seront trempées et les chaussettes ruinées, je trace ma route dans les rivières de boue avec un putain de sourire aux lèvres. Je ne lutte pas contre la gravité. Comme en ski, il est plus efficace de se lancer dans la pente que de freiner des quatre fers. Je regarde au loin, dessine une trace imaginaire idéale que je m'efforce de suivre précautionneusement. Mon enfant stimulé par la vision de ce lieu de légende du col d'Ibañeta fait entendre sa voix.

« On dirait qu'on est des chamois et qu'on descend à toute berzingue ? »

Aucune faute de quart. Maîtrise totale. Sans faute parfait. Et même un petit bonus pour le style presque tout en légèreté et touché. Ça c'est la version officielle pour la presse. La vérité c'est que je n'ai fait que dérapier, j'ai failli me vautrer un nombre incalculable de fois, je me suis vautré un nombre incalculable de fois et mes muscles sont détruits. A part ça ? Maîtrise totale.

La pluie cesse subitement pour m'offrir un petit moment magique dans la forêt menant à Roncevaux. Ça sent l'écurie et j'anticipe le goût délicieux du repos du guerrier à venir. Pour ajouter à la beauté du moment, un écriteau en français annonce la couleur.

« Roncevaux, toujours hôte de pèlerins pour Saint-Jacques-de-Compostelle. »

L'ensemble architectural de *Roncesvalles*, situé dans un vallon en Navarre, conserve dans ses vieilles pierres tout le pouvoir de la légende la plus suggestive entremêlée à l'histoire vivante. La collégiale *Santa Maria la Real*, est fort impressionnante. C'est le lieu idéal où se reposer après cette épuisante étape du début de chemin. A l'abri de ces vieux murs, se dévoile une auberge dotée des meilleures installations et services. Pas moins de cent quatre vingt trois lits répartis sur trois étages, une blanchisserie, une bibliothèque, cuisine, salle à manger, vestiaire, consigne, distributeurs de *dinero*, salle de premiers secours, salle informatique, zones de repos, ascenseurs, etc. J'ai l'impression d'être sur un paquebot. Le navire amiral de la flotte chargée de nous conduire en terre promise.

Une fois les besoins élémentaires d'installation nourris, je ressors le temps d'une collation. J'ai dépensé énormément de calories et le repas du soir est trop éloigné pour que je patiente

sereinement. Je ne vois surtout aucune raison de m'en priver. Le concept des frontières est franchement absurde mais je suis toutefois ému de fouler pour la première fois la *tierra española*. Je célèbre ce moment en m'installant au comptoir d'un *dinner*. Je mobilise toutes les ressources de ma mémoire pour émettre ce qui, je l'espère, s'apparente à de l'espagnol.

– *Es posible de tener un bocadillo con queso y una cerveza por favor ?*

Je ne dois pas trop me gourer puisque l'on m'apporte un sandwich au fromage et une bière. Ainsi rassasié, je pars explorer les environs. Le tour du propriétaire est somme toute limité et mes jambes endolories lui disent merci.

De retour à bord du géant des terres, je mesure le décalage avec le silence de la journée passée dans la montagne. L'établissement affiche complet. C'est agité et bruyant. Cela coupe mon élan de communiquer. Tant pis, ça sera pour une autre fois. Je dîne le nez dans mon assiette et profite de la soirée pour fureter dans la bibliothèque et me renseigner plus avant sur l'histoire de ce lieu fascinant. Afin d'assister les pèlerins qui franchissaient les Pyrénées dans leur chemin de Saint-Jacques, aux alentours de 1127, l'Évêque de Pampelune, Sancho Larrosa, à la demande du roi Alphonse 1er d'Aragon dît « le Bataillador », fonda l'institution hospitalière de Roncevaux. Inspirée de Notre-Dame de Paris, mais à plus petite échelle, la collégiale fut commencée vers 1209 en style gothique. Le complexe hospitalier connaîtra par la suite de nombreuses modifications qui ne porteront toutefois pas atteinte aux principaux édifices médiévaux de cet ensemble historique patrimonial exceptionnel.

Dans mon lit, je tire un premier bilan. Avec cette première journée sur le chemin, je suis déjà conquis. Le charme a indéniablement agi. J'ai aimé cet entrelacs entre l'effort physique exigeant, les rencontres éphémères et le dialogue interne stimulant. Le tout au sein d'une nature de toute beauté et ne demandant qu'un peu de reconnaissance et d'attention, à l'instar d'une femme délaissée. Parfois à trop côtoyer certaines choses, je les considère comme acquises et oublie de les regarder avec des yeux d'enfants. Ce qui vaut évidemment aussi pour les personnes.

Ai-je perdu cet émerveillement à la vue de mes amours ?

Est-ce que je mesure bien la chance de partager ma vie avec ma meilleure amie ?

Je m'endors avec ces questions virevoltant dans ma tête.

Après une analyse rapide du *roadbook*, pour anticiper ce qui m'attend, une localité ressort du lot. Il est certains noms de villes qui résonnent différemment. Leur simple évocation stimule l'imagination. Pampelune a cet effet sur moi. Je ne sais pas pourquoi mais je ressens une grande joie à découvrir cet endroit qui a réussi à se faire une place dans mon imaginaire. Ma réflexion première est de ne pas loger dans les grandes cités pour éviter l'affluence mais de m'arrêter en amont ou en aval. Mais comme nombre de mes idées, confrontée à la réalité, je pressens que celle-là va voler en éclat.

Être à l'étranger donne un goût renouvelé aux saveurs familières. Comme de commander à manger ou de demander sa route. Même la forêt a une aura particulière. D'autant que les aigles remplacent avantageusement les tourterelles dans ce royaume de Navarre que je foule pour la première fois de mes pas. Je comprends mieux la référence de Jabamiah aux filtres qui colorent mon monde. Depuis le passage de la frontière, le paysage a assez peu changé mais mon état d'esprit n'est plus le même. Je suis dorénavant un étranger en *terra incognita*.



Pour cette deuxième journée, les conditions climatiques sont plus clémentes que la veille. Je ne me sens pas contraint d'imprimer un rythme effréné pour me réchauffer. Et puis mes jambes n'ont aucune intention de se plier à ma bonne volonté après l'étape pyrénéenne déjà effectuée. Seule une descente douce m'autorise à me laisser aller. Un mouvement soudain au sol déclenche un tressaillement de ma part. La vérité c'est que, telle une pucelle effarouchée, j'effectue un putain de bond en arrière. Une couleuvre énorme, probablement aussi *flippée* que moi s'enfuit prestement en rampant. Bon elle se serait mise à courir, j'aurai composé le 112.

J'inaugure une tradition qui va, sans nul doute, devenir un incontournable, un *must*. La collation. Collation que je vois bien se décliner en différents coloris. Matinée, goûter et célébration d'arrivée. Les espagnols ne sont pas des artisans mondialement reconnus en pâtisserie alors je sacrifie à la coutume du pays en présentant mes hommages à la *tortilla patata*. Une omelette de pomme de terre couleur locale, sans grand attrait mais roborative. Je ne peux nier que je sois gourmand. Les désirs ont leur rond de serviette à ma table. Ils sont en territoire conquis et ne se privent pas de le faire savoir. Je suis un peu saoulé d'être sous leur coupe.

- *Jab*, qu'est-ce qui fait que satisfaire un désir me rend heureux puis après ne me satisfait plus. Que la détente provoquée par cette obtention ne se prolonge pas ?
- *Tu crois que c'est en obtenant la satisfaction de tes désirs que tu obtiens la détente, alors que la détente préexiste à tes désirs.*
- Ah bon ?

- *Oui Godefroy. La détente est ce qui est toujours là entre deux désirs. La réalisation d'un désir te permet simplement de goûter à nouveau à la détente que la tension générée par cette quête d'obtention du désir t'a voilée.*
- *C'est limpide, merci Jab. Mais est-ce à dire qu'il ne faut pas assouvir ses désirs ?*
- *Seul toi peut répondre à cette question Godefroy. Cela dépend des désirs. Est-ce qu'ils vont te permettre d'exprimer qui tu veux être. Il n'y a pas de mauvaises réponses à cela. Si tu veux être une personne pour qui la cause environnementale est fondamentale et que tu prends l'avion pour passer des vacances les pieds dans l'eau à l'autre bout du monde parce que tu le désires, ce n'est peut être pas ce qu'il y a de plus juste, de plus cohérent. Pour aller de Paris à Lille, ce n'est pas bien ou mal de passer par Marseille mais est-ce bien nécessaire ?*
- *Donc les désirs en soi ne sont pas mauvais ?*
- *Rien n'est mauvais là où tu mets de la conscience. Maintenant tu sais que la détente est ton état naturel et que tu n'as nul besoin d'assouvir un désir pour retrouver cet état naturel. Comme avec les pensées, pose un acte de foi. Si un désir ne t'amène pas où tu veux aller, réfute-le. Déni sa véracité. Et il s'évaporerà à la chaleur de ton amour. Et s'il t'amène où tu veux aller alors vis-le pleinement, en toute conscience. Dans l'action pas la réaction. Et ainsi tu seras en mesure de t'en libérer. Les désirs ont la capacité de t'aider à te réaliser. Il y a ceux qui demandent l'heure et il y a ceux qui fabriquent les montres.*

Les heures défilent au rythme de mes pas et des quelques rencontres occasionnelles avec mes compagnons de fortune ou d'infortune selon les profils. Pampelune se dessine à l'horizon mais je ne coupe pas à quelques kilomètres d'agglomération quelconques pour y parvenir. L'entrée se vit sous un brin de soleil. Je pressens l'endroit fascinant que je ne désire pas traverser en coup de vent. La vieille ville s'offre à ma vue avec son chemin de ronde et son ensemble fortifié qui réjouissent l'amateur de vieilles pierres que je suis. Comme attendu, je jette aux orties mon plan de vivre comme un ours dans sa caverne.

Tel un pigeon voyageur, je suis aimanté par le panneau « *Albergue municipal* ». Des petits dortoirs de six mais un réveil militaire à six heures. Enfin, à dix balles petit déjeuner compris, il ne s'agirait pas de faire la fine bouche Godefroy. J'hérite d'un lit du haut puisque je passe pour « jeune ». Il va falloir que je pense à paraître mon âge si je ne veux pas passer le plus clair de mon temps à pratiquer l'escalade.

Douché, avec un demi sandwich dans l'estomac et une bière dans le nez, quel plaisir de se muer en touriste et de dévoiler une ville jusqu'ici inconnue. Légèrement grisé, je flotte dans les rues étroites et animées bordant la cathédrale *Santa María*. Je ne peux faire autrement que d'allumer un cierge et envoyer dans l'invisible un message d'amour à ma bien-aimée.

Cette ancienne capitale du royaume de Navarre n'a de cesse de me charmer. Plus je la découvre et plus elle me touche. Même les rues marchandes me séduisent. Je me perds amoureuxment dans les méandres de ses ruelles d'un autre temps, bercé par le sentiment de renouer les fils d'une histoire du passé. L'humeur du jour n'est pas à l'humour mais à l'amour. Comme dirait le petit Nicolas,

« Avec Pamplona, c'est du sérieux. »

Incontestablement, la demoiselle fait montre de simplicité mais elle sait aussi être sophistiquée. La modernité ne l'effraie pas. Elle reçoit tout le monde avec la même considération. Mais sans ostentation. Et elle ne se départie jamais d'une humilité certaine. Elle est l'illustration parfaite d'un mariage réussie entre l'ancien et le nouveau monde. Respect des traditions dans l'ouverture à l'énergie du présent. Pamplona n'oublie pas ses origines et ne néglige pas ses racines populaires. La cohabitation est harmonieuse avec son ascendance plus aisée. Remplie d'une confiance sans borne en elle-même, elle ne retient rien et me présente toutes ses facettes. Les plus majestueuses comme les moins glorieuses. Si possible, cette sincérité affichée accroît mon ardeur à son égard.

Avant d'aller dîner, je demande à Pamplona de me dévoiler sa part de nature, son poumon de verdure. Ce qu'elle fait gracieusement en me présentant quelques-uns des parcs et des jardins de la ville. Un parc à la française avec, dans ses fossés, une faune de cerfs et de paons, le parc de la citadelle au cœur de la forteresse militaire du 16ème siècle et un parc japonais. Ne manquent plus que les taureaux déboulent pour que l'extase soit complète.

Le repas du soir, conseillé par l'aubergiste, se tient dans un restaurant typiquement espagnol avec un menu spécial pèlerin. Ambiance détendue, bruyante mais je me régale de voir les espagnols vivre. Seul à ma table, je me fais toutefois la réflexion que pour rencontrer les pèlerins, il vaudrait mieux éviter les grandes agglomérations puisque nous nous sommes tous éparpillés aux quatre coins de la cité. J'en suis là de mes cogitations quand je

remarque deux jeunes filles avec une bouteille de vin « Compostela » sur leur table. Pas besoin de sortir de Saint-Cyr pour y déceler un appel à fraterniser. Voilà comment je sauve ma soirée avec deux américaines, très américaines. Tout en joie de vivre. Et puisque nous logeons au même endroit, elles m'apprennent que contrairement à ce que je croyais, ce n'est pas à l'*albergue municipal* que j'ai atterri mais à celle de Paderborn. Heureusement d'ailleurs puisque la capacité de vingt six lits me réjouit plus que celle de cent quatorze. Autant éviter toute agitation superflue.

A part ça, je commence à développer un sentiment amoureux pour Keler, rencontrée tout récemment. Qui est cette Keler me diras-tu ?

La bière locale.

Ça va mal finir cette histoire. D'autant plus qu'un triangle amoureux semble se dessiner avec Ambar.

Une majorité d'Italiens dans la chambrée alors en m'endormant au son du mythique « *Buona notte* », je pressentais que la nuit allait être *ambiancée*. Elle le fût. Et à six heures tapante, Andréa Bocelli à fond les ballons dans la maisonnée pour réveiller la troupe ensommeillée.

« *CON TE PARTIRO.* »

L'auberge étant tenue par un couple d'allemands, le petit déjeuner a la couleur de la rigueur. On s'assoit sagement à l'endroit désigné et on laisse le maître de maison servir la collation. Mais le tout saupoudré de beaucoup de bienveillance. Ainsi à sept heures, sous un ciel sans nuage, je repars ragaillard et goûte au plaisir simple d'arpenter les rues encore endormies et de traverser un parc ensoleillé.

Coquilles au sol tous les cinq mètres comme sur une piste d'atterrissage, signalisation en l'air, le pèlerin se sent accompagné pour s'extraire sans encombre de cette grande cité.

Pamplona, je ne t'oublierai pas !

Visiblement, je ne suis pas le seul à avoir eu la riche idée de décoller aux aurores. J'en tiens pour preuve l'impressionnante colonne de pèlerins dont je peine à voir la fin malgré mes jambes

fraîches qui m'autorisent une remontée vitesse grande V. Pour ne pas passer pour un rustre, je fais comme les petits copains et enchaîne sans coup férir les « *Holà. Buenas dias. Buen Camino* ». Une fois le retour en nature amorcé et les pèlerins dispersés, je savoure la tranquillité retrouvée et j'ajuste l'allure pour que ça reste fluide et joyeux.

La journée débute par un toboggan de quatre cents mètres de dénivelé positif et autant dans l'autre sens. Au sommet, le panorama est renversant. Vision à perte de vue du territoire qui n'attend que ma venue. Après la rivière de boue, place à la rivière de cailloux. Dans les pierriers, le pied est appelé à la légèreté. Caresser les pierres pour ne pas les réveiller et les voir rouler au risque d'aller au-devant de gros désagréments.

Cette mise en jambe opérée, il est l'heure de songer au *frichti* de milieu de matinée. Dans un village à moitié abandonné, je rentre dans un bar déserté, manger un demi *bocadillo de tortillas patatas*. L'omelette de pommes de terre est fourrée dans un grand morceau de pain blanc. Toujours aussi roboratif mais nettement moins digeste. La mise en route qui s'ensuit est un peu laborieuse. Le moteur tousse. *Gluten-free*, fuir le pays. Quinoa et graines germées t'oublies. Dorénavant, pain, œuf, patate et fromage sont mon carburant.

Aujourd'hui, le terrain accidenté, plaisant mais exigeant, n'accorde aucun répit. Les premiers champs d'oliviers font leur apparition sous un soleil au top de sa forme. Après plus de sept heures de pérégrinations et diverses divagations, Estella m'accueille. A l'arrivée, puisque je n'ai rien réservé, je ne me précipite pas. J'hume l'air et me laisse guider par mon intuition ou les conseils des locaux plutôt arrangeants. Cela se termine à

*l'albergue municipal*, spacieuse et fonctionnelle. Ce coup-ci, j'attrape le dernier lit du bas. Le bar est pile poil en face. Parfait pour le petit déjeuner, voir plus si affinité. A six balles la nuitée, cela ne va pas grever le budget de la famille Jambon. Et c'est aussi bien ainsi car je leur en fais déjà baver des ronds des ronds de chapeau à la famille Jambon sans rajouter la misère sociale à la liste de mes égarements. Il faut qu'ils soient solides pour supporter mes extravagances. Il est grand temps que cela change.

- Jab, je sais que je suis assez égoïste alors j'essaie de donner mais parfois j'ai l'impression que ça tombe à plat.
- *Il n'y a pas de don Godefroy, si l'autre n'a pas reçu. Ne donne pas pour satisfaire ton ego ni pour te donner bonne conscience mais donne ce qui va toucher l'autre au cœur. Essaye de donner à l'autre ce qu'il pourra recevoir et non pas ce que toi tu as envie de lui donner. Il y a un art de sentir ce que l'autre attend de toi.*
- Et quel est le plus beau cadeau que je puisse lui faire ?
- *Donne à l'autre le droit d'être ce qu'il est. La liberté de t'aimer, de ne pas t'aimer, de ne pas te sourire. Plus tu donneras à l'autre sa liberté, plus tu reconnaîtras son JE SUIS à lui, plus tu trouveras cette force intérieure à la fois intime et impersonnelle.*

En fin d'après-midi, alors que je dérive dans les rues d'Estella à la recherche d'un restaurant alléchant pour le soir, je finis par me retrouver dans une ruelle un peu éloignée des grandes artères devant le panneau suivant :

« Menu pèlerin : soupe ou salade, plat principal et dessert maison. »



Dans le choix de plat, un attire particulièrement mon attention.  
« Falafel aux épinards, houmous, couscous\*. »

Signification du \* : « Option sans gluten disponible. »

C'est pas gentil de me contredire ça !

Je retourne dîner au restaurant. Cela me rappelle le centre de méditation qui me paraît tellement loin déjà. Salade, riz, légumes, crème au chocolat, de quoi recharger efficacement les batteries après une journée bien remplie.

Une des nombreuses prérogatives du chemin est un apport innovant quotidien. Le moustique réveil matin par exemple. Petit mais costaud cette saloperie.

*Ispice di counnace.*

Réveil au son du clairon.

« Chef ! Oui ! Chef ! »

Pour repartir du bon pied, rien de tel que le pain au chocolat local, la *napolitas de chocolate*. *Chocolatina* agrémentée de toasts généreusement beurrés et confiturés afin de bien charger la mule. La température élevée au lever présage d'une journée *muy caliente*.

Le corps humain a une capacité de récupération qui ne cesse de m'étonner. Je termine les étapes un peu séché mais repars le lendemain comme si de rien n'était. Cela permet d'apprécier d'autant mieux la matinée sur les sentiers entre vignes, champs de blé et d'oliviers. Mes jambes impriment une cadence de pédalage assez intense. Ce rythme un peu plus élevé que la normale est le moyen rêvé de rattraper mes compagnons de sentier. De dos, je peux tout imaginer. Puis les regards se croisent, un sourire et tout s'éclaire. Rencontres éphémères mais tout sauf inutiles, futiles. Je ne me lasse pas de ces rencontres impromptues où nous discutons

de tout et de rien. De rien surtout. J'ai compris que le lien est ce qu'il y a de plus précieux chez l'humain. Sans ça, tout le reste est vain.

Le chemin ce n'est pas que des pèlerins ouverts et bienveillants. C'est aussi les oiseaux de mauvais augure. A Saint-Jean-Pied-de-Port, on m'a dit, que de source sûre, à savoir un pèlerin plus avant sur le chemin, que les américains réservaient tout, qu'il n'y avait plus de place disponible et qu'il fallait donc procéder de même. C'est bête. C'est le principe de la pénurie d'essence. Tout le monde se rue dans les stations et *de facto* ça crée la pénurie. Je ne suis pas un mouton car il n'y a pas plus con qu'un mouton. Je décide en conscience de m'abandonner et jusqu'ici tout va bien. C'est nouveau pour moi et j'ai le sentiment que tout un pan de possibilités est sur le point d'émerger.

Le décor du jour me donne l'impression d'évoluer dans un tableau vivant et mouvant. D'interminables lignes droites en faux plat descendant amènent le corps à basculer sur pilote automatique mais je suis pleinement présent à chacun de mes pas, à chacune de mes sensations. Cependant, je vogue aussi par delà l'horizon. Je pense à ceux qui me sont chers. Au cœur de ces paysages traversés, ils m'accompagnent.

Je débarque à Logroño, peu avant la fermeture du point d'information, juste à l'heure pour attraper un plan de la ville ainsi que la direction de l'*albergue municipal*. Vraiment très bien ces *albergues*. Rapport qualité-prix imbattable. Celle-ci a même un petit bassin pour faire trempette.

Quel contraste saisissant. Des heures esseulé en nature pour se retrouver plus tard au milieu d'une foule dense et bigarrée dans les rues animées et ensoleillées de Logroño. Attablé à une terrasse

bondée avec d'autres pèlerins, j'assiste à l'arrivée d'un triathlon, croise des gens endimanchés et partage, un tant soit peu, la culture des *pinchos*. Une tranche de pain sur laquelle est placée une petite ration de nourriture. Pas de folie non plus car le couvre-feu est à vingt deux heures. L'*albergue municipal*, c'est un peu la colonie de vacances du pèlerin. Le bédot est de sortie.

« *Feet, Sex and Sun.* »

La routine du matin est désormais bien rodée. Je laisse le corps ou les compagnons de chambrée, choisir l'heure de réveil. Je m'habille, fais mes ablutions matinales, m'étire légèrement, prends soin de mes pieds, apprête mon sac à dos, petit déjeune et remets les souliers sur le sentier.

*Andamos.*

Je suis en mouvement avant que sept coups ne sonnent à la cathédrale pour assister au ballet des éboueurs et des derniers noceurs. Après deux étapes assez copieuses, il est grand temps d'appliquer le principe de précaution. Des tiraillements légers au niveau du talon me laissent à penser qu'une journée de relâche leur fera le plus grand bien. Je m'arrêterais dès que j'estimerai avoir rempli mon contrat du jour.

Le climat a changé, s'est rafraîchi. Les nuages envahissent le ciel et le colorent d'une teinte menaçante. D'ores et déjà, le chemin remplit son office. Je suis plus humain que je ne l'ai jamais été. Suffisamment confiant en moi et en l'univers pour m'ouvrir à la vulnérabilité. L'histoire est incertaine mais c'est dans cette incertitude que réside tout le sel de l'existence. Plus ouvert, les rencontres se multiplient. Max, un allemand supporteur acharné du Bayern de Munich dont il connaît l'histoire sur le bout des doigts.

Puis mon premier noir du chemin. Ou afro-américain pour ceux qui vivent dans un monde politiquement correct. Ce qui est d'ailleurs incorrect puisque ce pèlerin est anglais. Afro-anglais ça se dit ? Je te laisse vérifier. Quoi qu'il en soit, Iffy est présent sur le chemin comme tant d'autres pour éclairer la voie.

La pluie ne daigne pas se montrer et c'est sous un ciel déserté par les nuages que j'amorce mon approche de Nareja à la mi-journée. J'estime que s'en est assez pour moi. Depuis le départ, le même rituel se répète à l'approche de chaque *pueblo*. Les panneaux publicitaires pour les *albergues* pullulent comme des champignons. Même sur le *Camino* impossible d'échapper à la pollution visuelle. Je repère celui d'une auberge fraîchement rénovée à la sortie de la localité où je suis reçu par des enfants. Aucun adulte à l'horizon. Pourquoi pas. Une maison décorée avec goût et avec tout le confort que je puisse souhaiter. Rien à envier aux meilleurs gîtes d'étape français. Avec une chambre de six, il semblerait ainsi que je n'ai pas atterri à l'*albergue municipal* ce coup-ci.

Nareja est une petite station balnéaire qui grouille de vie. Les enfants jouent dans l'herbe fraîchement tondu au bord de la rivière, et moi, sans difficulté aucune, je me fonds dans la peau du vacancier. J'aime cette entre-deux où le mouvement est au ralenti. Je baigne tout à la fois dans la plénitude de la journée vécue, la félicité de me reposer et l'effervescence de ce qui va m'être proposé.

Je suis rejoints par mon allemand et deux de ses acolytes. La soirée se déroule au rythme des anecdotes et de ces tranches de vie qui nous rendent si singuliers. Il ne nous est pas demandé,

simplement d'exister mais de vivre. La nuance est de taille il me semble.

Comme Pamplona, Nareja je ne t'oublierai pas !

Le Chemin est un vertigineux vortex d'énergie. Soudain, le temps perd sa linéarité et devient verticalité. Mes repères temporels disparaissent. Les événements ne se déroulent plus dans l'horizontalité, avec la croyance du futur et du passé, mais ils se produisent tous en même temps. Comme des *Post-it* empalés sur un stylet vertical, dressé vers les cieux. N'existe que maintenant.

Finalement, quand quelqu'un vit intensément chaque jour, et même si tous les jours paraissent identiques, tous sont différents. Le concept de temps devient relatif, on dirait qu'il se fait plus grand, parce qu'il donne l'occasion de vivre des vécus multiples, de savourer la vie minute par minute.

Je me laisse porter par le flot des événements. J'avance à l'allure juste. Je mange quand j'ai faim, bois un café quand je tiens à me poser, cours parfois quand les jambes le réclament et que le terrain s'y prête. Et quant la douleur sonne occasionnellement au portillon, je gère au mieux pour l'apprivoiser. J'aimerais tellement pouvoir en faire autant avec les peurs qui me tiraillent.

- *Jab*, comment me comporter face à mes peurs ?
- *Sache Godefroy que la peur est une amie. Elle a été posée à un endroit pour te protéger. Si par exemple tu as eu une*

*blessure de rejet dans le passé, la peur va faire écran comme un garde du corps pour t'empêcher de revivre la même chose. Donc dans les situations où il y aura un risque de rejet, tu auras peur et ne te mettras pas en position de revivre cette émotion. Mais si tu guéris ta blessure de rejet, tu peux demander à ta peur de s'en aller car elle n'a plus d'utilité.*

- Et comment guérir ces blessures ?
- *La question est vaste et la réponse ne peut décemment pas être réduite à quelques phrases mais la guérison passe par plus de conscience. Voir, accueillir et aimer. Ce sont les qualités du Soi. Pardonne-moi si je simplifie à l'extrême mais les mots ne suffiront pas à détailler un processus qui demande à être vécu et ressenti plus que compris.*
- *Merci Jab. Tu sais, je ne vais pas te dire que je comprends tout ce que tu me dis, loin de là, mais je sens une résonance en moi. Une résonance qui n'était pas là auparavant.*
- *Ta fréquence vibratoire augmente Godefroy et tes compréhensions se placent sur un autre plan que le plan mental. Ta conscience s'élargit. Si tu visualises une pyramide, le sommet est ta conscience de surface, là où tu te crois séparé du reste de la création et la base c'est l'absolu, l'amour, la lumière, le tout, l'unité. Ta pyramide était ensablée et peu à peu, par tes efforts prodigieux et courageux, tu la découvres.*
- Comme Indiana Jones ?
- *Comme Indiana Jones.*
- Classe.



Depuis la veille les rangs se sont clairsemés. Ce qui m'est confirmé par la tenancière d'une pension de Belorado où je me suis réfugié pour le petit déjeuner. Les périodes de calme et de tempête se succèdent inexplicablement. Elles suivent le rythme de mes pensées. Le chemin est un espace sécurisé pour les laisser s'exprimer. J'ai le sentiment que je suis ici pour apprendre à nager en piscine avant d'aller tenter ma chance en pleine mer. Seul dans l'établissement, Logroño et son bouillonnement me paraît bien loin.

A Logroño justement, j'avais évoqué l'image « *Feet, Sex and Sun* », pour décrire une autre réalité du chemin. Un exemple parlant pour illustrer cette image. J'ai croisé récemment un groupe de jeunes français buvant un shot de tequila à chaque fois qu'ils tombaient sur une église dans un village. Il va sans dire, vu la quantité phénoménale de lieux de culte par ici, qu'une des françaises a mal digérée la mission proposée et a terminé en sous vêtement malade comme une hyène dans un lieu inconnu à sa mémoire. Aucun jugement de ma part. J'ai eu amplement mon compte de stupidités pour ne pas me poser en donneur de leçon. Je tenais seulement à signaler l'incroyable pluralité rencontrée sur le *Camino*. Ce qui le rend si unique à bien des égards.

La peau commence à se tanner, le corps se régler, le sac s'optimiser et l'esprit s'apaiser. Petit à petit, je me sens lâcher prise et même s'il reste un long chemin avant l'abandon total, je ne doute pas d'être dans la bonne direction. Le chemin inspire et moi je respire.

Il bruine et je *bouine*. Pause café prolongée. Et puis, soudainement, aussi vite qu'elle avait disparue, la légèreté revient. Tout redevient aisé. Dès que la pente me l'autorise, inévitablement,

se produit le moment où la foulée se fait aérienne et me permet de m'extraire pour un temps de l'attraction de la terre afin de m'envoler à l'aplomb du sentier. Punaise, jamais je ne me laisserai de cette sensation de quitter le plancher des vaches, ne serait-ce qu'un infime instant. J'ai besoin de la fluidité et de la légèreté que seule la course à pied peut apporter. Coureur je suis, coureur je resterai. *Born to Run*. C'est dans mes gènes. C'est dans les tiens. Souvenirs immémoriaux de notre humanité naissante quand chasser se faisait en courant, à l'usure. La bête traquée s'effondrant, épuisée, vidée par cet hominidé infatigable, tenace et persévérant. Étant plus jeune, j'étais la bête traquée et la course à pied m'a sorti de certains guêpiers plus souvent qu'à mon tour. Cet exutoire m'a permis de sauvegarder une petite part d'humanité alors que tout en moi hurlait de massacrer mes agresseurs.

Conséquence de cette légèreté retrouvée, le temps se distord. Les heures défilent à toute vitesse. Passage en forêt avant de déboucher sur un plateau offrant une vue devant laquelle un américain bon teint balancerait probablement un « *OH MY GOD !!!* » du plus bel effet. Au point le plus haut de l'Alto de Valbuena à mille deux cents mètres d'altitude, les Monts de Navarre rivalisent avec les blés verdoyants, chatoyants et ondulants au rythme du vent. Horizon illimité. Dieu que c'est beau.

« Vision irréelle, fracture nette de l'œil droit. »

Le soleil est bien présent mais est doux comme une maman. Il n'assomme pas, il caresse. Une légère brise se mêle au mouvement pour offrir un moment exaltant. Me voilà transporté. Et ce n'est pas l'*albergue* du jour à Cardenuela Riopico qui va me déprimer. Il y a un bar déjà. Une jolie chambre de cinq, avec salle de bains et toilette privatives, savon, shampoing et produits douches sur

l'oreiller. Une première. A douze balles avec le petit déjeuner, c'est abusé.

*El Camino* a vraiment le chic pour ménager un maximum de diversité. Il ne repasse jamais les mêmes plats. Aucune redondance. Chaque jour apporte son lot de nouveautés. Preuve en est, c'est au sein d'un groupe d'une dizaine d'américains que je passe la soirée. Accompagnés d'un prêtre, ils cheminent jusqu'à Santiago. Je décline poliment l'invitation de la messe en plein air mais pas celle de dîner en leur compagnie. Menu végétarien. Salade mixte, hamburger, dessert, pain et vin. Je crois que je commence à développer de l'embonpoint. Meilleur repas depuis le franchissement des Pyrénées. *El vino tinto* y contribue probablement. Ce n'est pas le prêtre qui va me contredire. Le sang du Christ coule à flot.

Au fil des discussions avec mes compagnons d'échappée, Burgos s'est imposée comme une étape incontournable du pèlerinage de Compostelle. Je me suis donc positionné à quinze kilomètres de cette dernière pour prendre le temps de l'explorer en profondeur. Pour la rejoindre, c'est assez basique mais insipide. Des kilomètres de bord de route austère, de nationale congestionnée et d'entrée d'agglomération bétonnée. C'est aussi ça le chemin. Pas uniquement des paysages à tomber à la renverse. Je prends tout. Et puis, je suis mieux avec mes baskets et mon sac à dos que dans une de ces autos.

Burgos, berceau de la Vieille-Castille et capitale provinciale de la communauté autonome espagnole de Castille-et-León, se distingue par son architecture médiévale intacte. Elle conserve d'importants vestiges de sa splendeur passée. Elle montre aux

visiteurs les flèches aiguës et dentelées de sa célèbre cathédrale dont les trois portes principales sont surmontées de clochers ouvragés. Encore une cathédrale *Santa María*, soit-dit en passant. Pour pénétrer dans celle-ci, il faut payer. Je m'y refuse. On ne devrait pas avoir à s'acquitter d'une obole pour fouler de ses pieds ce qui appartient au patrimoine mondial de l'humanité. Je me contente d'admirer les splendides ornements et sculptures en pierre raffinés de cet édifice massif de style gothique. Ce monument imposant et le château qui surplombe la ville lui confèrent ainsi une atmosphère hors du temps.

Je loge à l'*albergue* Hospitalera Divina Pastora. Seize couchages en plein cœur de la vieille ville. Le centre historique est un dédale de ruelles piétonnes sinueuses entrecoupées de places. Parsemé de petites boutiques et d'un vaste choix de bars à *tapas* et de restaurants, il regorge également de sites d'intérêt historiques. Les rues sont impeccables et l'ambiance espagnole décontractée rend la vieille ville très agréable pour se balader.

Les visites guidées, organisées, ça n'est pas ma tasse de thé. Les commentaires sur les monuments, je les sème au vent. Le plan, inutile et inutilisé, rangé bien au fond de la poche, je préfère me laisser dériver au gré de mes envies. J'ai compris dorénavant que la grâce ne peut apparaître que dans le lâcher prise et l'abandon à la providence. Et quelle allégresse de quitter les artères surpeuplées au profit des petites ruelles désertées. Et puis, après cette respiration, retourner arpenter nonchalamment les rues plus fréquentées.

Le soleil, lui, a revêtu son costume de père fouettard. Il frappe, cogne, jusqu'à la reddition totale et définitive. La charge est violente, brutale, bestiale. Le pèlerin saoulé de coups pourrait

succomber. Pas le touriste en débardeur, délesté de son sac à dos et qui bat en retraite vers la première terrasse venue. Ce dernier ne risque rien, si ce n'est d'oublier de retourner sur le chemin le lendemain matin.

Je passe la soirée à écumer les lieux de vie de la belle endormie. Comme à Logroño, le couvre-feu de vingt deux heures est salvateur pour le pèlerin qui s'oublie. Mais de toute manière, l'énergie laissée sur les sentiers n'incite pas à multiplier les excentricités. Pour faire montre de savoir vivre, je privilégie la simplicité. Une belle soirée passée avec des pèlerins dont les chemins s'entremêlent, quelques *pinchos*, *cervezas* et une glace italienne dégustée sur le parvis de la cathédrale en observant les gens suffisent à m'égayer. Quand je te disais que le chemin ne repasse jamais les mêmes plats.

*Alléluia.*

Je ne repars pas de Burgos sans siroter un café matinal dans un bar de la *Plaza Mayor*, point de rendez-vous le plus populaire de cette ville. En France, tu me feras pas prendre le petit déjeuner devant BFM TV. Mais ici, avec un *café americano* et des toasts, la sonorité des informations est douce à mes oreilles. Les images sont moins réjouissantes. Je n'ai pas besoin de me creuser les méninges pour réaliser que ce sont des drames qui s'affichent à la une. Le cyclone Fani frappe sévèrement l'est de l'Inde et le Bangladesh. Le vol 1492 Aeroflot s'est écrasé sur l'aéroport de Moscou en Russie. Des centaines de vies brisées. Ce chemin est une oasis, un sanctuaire préservé et j'ai eu vite fait d'oublier la dureté du monde actuel.

- Jab, est-ce qu'il y a une cohérence globale sur cette terre ? Tout paraît si désordonné, si inconsistant.
- *Oui Godefroy. Tout est parfait.*
- Vraiment ? Tout est parfait ? Comment peux-tu dire ça ? ! Peut être chez vous les anges, tout est parfait, mais ici *quid* du malheur, des souffrances ? !
- *Dans un premier temps, tu as le droit d'être en colère, de trouver ça injuste si un malheur frappe à ta porte. Sois triste. Soit furieux. Sois frustré. Pleure. Crie. Mais un malheur d'aujourd'hui ne restera pas un malheur toute ta vie. Il va se changer, se transformer en prise de conscience et éventuellement contribuer à ton bonheur. Tout change tout le temps. Rien ne dure. L'impermanence est au même titre que la loi du karma, la loi d'attraction et le pouvoir de l'intention, une de ces grandes vérités qui dirigent ce jeu qu'est la vie. Un jeu pour te réaliser et te libérer de tes souffrances.*
- Donc on doit accepter l'inacceptable ? Les crimes insupportables ? Les souffrances intolérables ? On dit *Amen* à tout ça ? !
- *Lorsque tu deviens capable d'accepter ce qui est Godefroy, ce n'est pas parce que c'est acceptable mais parce que la colère et la révolte sont stériles. Elles t'empêchent de trouver en toi les ressources qui vont te permettre de grandir, de pouvoir vivre ce qui est à vivre et que tu ne peux changer. Et être dans le moment présent est une aide précieuse pour tendre vers cette acceptation.*

- Ça paraît tellement difficile à comprendre tout ça. Si demain je perds ma femme et mes enfants, je ne sais pas si je pourrais m'en relever.
- *Tu n'as pas à le comprendre. Si tu pars du principe que tout est parfait, tu vas accueillir plus facilement ce qui t'arrive car tu ne seras plus dans la résistance. Prends un temps pour observer la nature, le fonctionnement du corps humain et tu constateras à quel point tout est parfait. La perfection est là, dans tout. La création ne s'est pas trompée. Que ce ne soit pas une compréhension, car tu ne l'obtiendras jamais, mais une conviction. La conviction que tout a sa raison d'être.*
- Et comment ancrer cette conviction en moi ?
- *En osant croire que l'existence a de l'amour pour toi au moment même où elle semble te trahir. Si tu parviens à dire oui de tout ton cœur, un oui positif à ce qui est dans des circonstances difficiles, tu auras la preuve que la vie n'est pas ingrate. OUI, c'est le mot magique d'entre tous. Le mot qui t'ouvrira la porte de tous les miracles. OUI à ce qui est. OUI à la Vie. Et n'oublie pas Godefroy. Tout est parfait mais tu n'as pas à être parfait.*

Au regard de la chaleur d'ours dès le lever, la mission du jour est on ne peut plus simple. Couvrir le plus de distance possible à allure élevée avant que le soleil ne s'abatte de toutes ses forces sur les pauvres *périgrinants* (sic) pénitents que nous sommes. A l'heure du châtiment, courber humblement l'échine. Tel le roseau, plier mais ne pas rompre.

Par précaution, je décide d'appliquer, dès que possible, le niveau quatre du plan canicule, « Mobilisation maximale ». À

chaque fontaine, s'arroser abondamment la nuque, les bras et les jambes et repartir avec le couvre-chef dégoulinant d'eau. Et mettre les vieux le plus rapidement possible à l'abri même s'ils insistent pour continuer à jouer dehors. Surtout s'ils insistent pour continuer à jouer dehors.

Sept heures. Une immense avenue dépourvue de voitures. Passage piéton avec le *p'tit* bonhomme en rouge. L'espagnol attend sagement. Sale gosse que je suis, en bon français moyen et indiscipliné, je ne connais qu'une manière de procéder. Tracer sans me retourner. A l'armée, j'aurais été bien malheureux. Merci à Chirac d'avoir mis fin à la purge avant que je ne sois appelé sous les drapeaux. Et merci à lui d'avoir popularisé l'expression, « ça m'en touche une sans bouger l'autre ». Ce genre de phrases vous pose un homme d'état en bonne place dans les livres d'histoire.

Début de journée. C'est plat, c'est long et c'est moche. « Cela aussi passera. » Le corps ne répond pas à l'injonction de courir pour accélérer la vitesse de défilement du paysage. L'urgence ne se justifiant pas, je prends patience et j'apprécie le rythme entêtant de la marche active.

Pause café. Règle à ajouter à la bible du pèlerin souhaitant vivre une pérégrination apaisée,

« Ne pas rentrer dans le premier troquet du village. »

Le pèlerin est d'un prévisible. Le premier est blindé, le second déserté. Injustice cadastrale. Qu'attends l'assemblée pour légiférer ?

Sorti de l'orbite de Burgos, cela s'améliore progressivement. Les petits villages de pierres se succèdent de nouveau mais entrecoupés par de longues, très longues, très très longues incursions dans la séduisante campagne espagnole. Séduisante



mais franchement inhospitalière. Aucun refuge à l'horizon. Les coups de boutons de l'astre solaire n'offrent aucun répit et souillent sans vergogne mes habits. Aux grands maux, les grands remèdes. En hommage à Zebda, je tombe la chemise pour exhiber fièrement mes *abdos* Cruzcampo.

Cruzcampo ?

Mon flirt de la veille au soir. Passion dévorante, enivrante, exaltante. Amour éphémère et sans lendemain. Comme les marins aux longs cours, *una cervecita* dans chaque *hacienda*.

Dans une montée, sans aucun signe avant-coureur, une violente douleur, aussi soudaine qu'inattendue, me foudroie le dessus du pied gauche à la jointure des orteils. Et là c'est le drame ! Après quelques pas hésitants, je stoppe mon élan. Sur une échelle de un à dix, un bon sept des familles. Ça lance sa mère. Je repars en boitillant, le pas hésitant. Mais pour être honnête, c'est tout sauf une surprise. Plutôt un rappel à l'ordre. La veille, j'ai réfléchi à la suite à donner à l'aventure une fois Compostelle en vue. Samantha, une anglaise, c'est pas de sa faute la pauvre, rencontrée à Burgos m'a abordée pour me demander d'où je venais. De fil en aiguille, elle s'est interrogée pour savoir si je m'arrêterais à Compostelle ou pousserais jusqu'à Fisterra.

Fisterra ?

La fin de la terre. Cent kilomètres après Santiago, la possibilité de terminer au bord de l'eau. La perspective m'a émoustillée. Ça aurait de la gueule. Je suis retombé dans mes travers. J'ai tout bien ficelé dans ma tête. Le message est on ne peut plus clair.

« Arrête de planifier, bon sang de bonsoir. Vis le moment présent ! »

Ou comme le proclame ce proverbe yiddish que j'adore,

« *Man plans and God laughs.* »

« L'homme planifie et Dieu se marre. »

Il est temps de renouer avec un peu d'humilité. Ainsi je jette mes ambitions aux orties. N'en parlons plus.

Milieu de journée. C'est plat, c'est long mais c'est beau. Beau mais sans eau. La faute à un village mirage dans le *roadbook*. Je marche avec précaution et respire profondément pour relâcher les tensions. Quelques kilomètres après l'incident, dans le premier *pueblo* qui se présente, je m'autorise une pause prolongée les pieds à l'air. Ils peuvent enfin respirer. La douleur s'estompe. Surchauffe momentanée ?

Le message, lui, continue de résonner. Accepter de ne plus projeter et reconnaître que je suis dans l'incapacité d'anticiper ce qui va se passer. Un pas après l'autre. Et ne pas s'inquiéter si ça doit s'arrêter. J'ai déjà tant reçu que je suis repu.

L'étable du soir, Castrojeriz, attise mon désir en se laissant admirer pendant de longs kilomètres de ligne droite en bord de route. Et un kilomètre bonus de plus dans le charmant village. Mais après une journée au format marathon sous un soleil de plomb, le côté charmant m'interpelle moins. Étonnant, non ?

L'*albergue municipal* San Esteban propose un confort sommaire mais c'est cinq balles. Dès lors que je bénéficie d'une douche et d'un matelas pour poser mes fesses, je dis merci. Après cette journée *muy muy caliente*, je ne connais qu'un moyen de refroidir la machine. Dans la douche, mitigeur à droite toute. Ça pique un peu mais c'est efficace. Au moins temporairement.

Les affaires courantes expédiées, je peux penser à me restaurer. Les crocs sont de sortie à l'arrivée. Un ventilateur, un *bocadillo* et

un tête-à-tête avec Estrella suffisent à mon bonheur. Arrivé en début d'après-midi, je suis en mode économie d'énergie.

*In fine*, elle m'a bien séchée cette étape quand même. Je peine un peu à récupérer. Même le robinet de la soif est coupée. C'est pour dire que c'est sérieux là. Après la soirée *pinchos* à Burgos, la soirée pieds dans l'eau à Castrojeriz. Une bassine me tient compagnie. Pas très causante mais réconfortante.

A cinq heures quinze précise, je m'extrahis du lit. Au confort de mon oreiller, je préfère la douceur d'une sieste à l'arrivée. Les pieds ont perdu leur coloration *Elephant Man*. Un café, deux tartines, une biscotte et à six heures, entre chiens et loups, je profite d'une généreuse couverture nuageuse pour me remettre en mouvement. Une solide montée facilite la prise de hauteur pour saluer Castrojeriz comme il se doit.

La fraîcheur du petit matin est un luxe que je ne me lasse pas de goûter. Surtout après les litres de sueur abandonnés la veille sur le chemin. Requinqué par une nuit réparatrice, je me retrouve. C'est une de mes grandes forces. J'ai la chance de dormir du sommeil du juste. Primordial pour tenir la distance et ne pas risquer l'épuisement. Chaque matin me voit régénéré et prêt à reprendre pied sur le sentier avec avidité.

Appuyés par une légère brise, les nuages tiennent la position et refusent de refluer. Les trois premières heures passent en un éclair. Au terme de celles-ci à Boadilla del Camino, deux cafés et une part de cake aux amandes ajoutent une touche de gourmandise à ce début de journée apaisé.

Après une résistance farouche, sans ménagement, les nuages sont totalement balayés du ciel où le soleil règne de nouveau en

maître absolu. Merci à eux de m'avoir offert ces heures de répit qui m'auront permis d'avancer à peu de frais. Éole, lui n'a pas abdiqué et restera un allié précieux tout au long de cette journée. Le passage au bord du Canal de Castilla bordé de peupliers délivre une délicieuse note rafraîchissante.

En fin de matinée, un *café con leche* pour moi et de la crème relaxante pour mes pieds. Me voilà apprêté pour les derniers kilomètres. Une dizaine en ligne droite seulement entrecoupés par deux villages. Peu avant quatorze heures, j'opère une entrée triomphale dans Villalcazar de Sirga, *pequeño pueblo*. Le village principal se situe à six kilomètres mais je décide d'en rester là puisque l'endroit me convient. Pour patienter jusqu'à l'ouverture de l'*albergue municipal*, je me restaure dans le troquet du coin. Plus par acquis de conscience car je ne suis ni affamé, ni assoiffé.

L'*albergue* est un *donativo* tenu par l'ordre de Malte. *Donativo* signifie que la participation aux frais est libre. Une bassine me fait de l'œil. Nous nous reverrons.

Depuis le départ, les journées se suivent mais ne se ressemblent pas. Je n'ai pas vu défiler celle-ci. J'ai l'impression de n'avoir fourni absolument aucun effort. Je termine frais comme un gardon. Même pas eu besoin de tomber la chemise. Ne pas chercher à comprendre. Comme le cœur, le corps a ses raisons que la raison ignore.

Je me gratifie quand même d'une sieste invariablement exquise, vadrouille pieds nus dans les rues et m'accorde à l'ombre d'un sapin, un bain de pied fortement apprécié. Je possède tout le temps du monde, si bien que je le regarde s'enfuir avec délectation. C'est dément la vitesse à laquelle je prends racine et m'approprie un endroit. Ici, ce banc de square face à l'église du village. J'y barbote

les pieds dans l'eau, sirote de la San Miguel, papote avec les mémés aussi désœuvrées que moi et rêvasse tout mon saoul.

Repas communautaire à base de pâtes, fromages et autres réjouissances. Un français, un japonais, un argentin et un brésilien sont dans un bateau. Qui boit de l'eau ?

L'humain est fascinant. Il ne cesse de me surprendre. Il peut être grand, magnifique, touchant, émouvant mais aussi petit et mesquin. En discutant avec Miguel, volontaire au service de l'*albergue*, j'en apprends une bien croustillante. Pour bénéficier de vacances à moindre coût, certains se déplacent avec un sac à dos dans leur voiture. Ils arrivent dans les *albergues*, montrent le sac et se font tamponner la crédentiale, ni vu ni connu, je t'embrouille. Y'en a qui ne doutent de rien quand même.

« Les cons, ça ose tout. C'est même à ça qu'on les reconnaît. »

Miguel, une rencontre notable de plus sur ma liste déjà bien fournie, me lâche une autre information, autrement plus capitale. Pour refroidir rapidement une bouteille de limonade ou autre breuvage de ton choix, passe la dite bouteille sous l'eau avant de la placer au congélateur. A trente sept ans, je ne me lasse pas d'apprendre ce genre de conneries.

Et puisque je me range dans la catégorie des petits cons, j'ose. Ce qui est inédit pour moi. Dortoir de douze. A vingt et une heure mon voisin québécois en est déjà à cent vingt décibels. Nuit de veille infernale à venir. Ni une, ni deux, je remets le bermuda, attrape un bénévole au vol et lui demande si je peux migrer dans le dortoir de six, inoccupé.

– Oui, mais discrètement.

Voilà comment j'obtiens ma chambre privative pour la nuit.

Cinq heures moins vingt. Je peux me targuer sans rougir d'être jeune mais j'abrite une prostate de vieux. Pour la seconde fois de la nuit, celle-ci me sort du lit. Mais puisque je suis levé, autant me préparer car la journée promet d'être allongée. Un désert d'hébergement annoncé me laisse à penser qu'il va falloir enquiller une chiée de kilomètres aujourd'hui. A l'heure où les chats rentrent se coucher après une nuit à chasser, sous le couvert des dernières étoiles, je reprends ma pérégrination. Pour le spectacle proposé aux premières lueurs du jour, je ne peux que remercier ma prostate de m'avoir réveillé.

Horizon illimité.

C'est pour des petits matins comme celui-ci que je ne veux pas quitter le chemin. Au sein de cet écrin de nature, de verdure, par une météo calme et ensoleillée, la paix transpire de tous les côtés. Elle s'infuse de l'extérieur vers l'intérieur. Tous les pores de ma peau sont sollicités. Un petit lac inaltéré est le miroir rêvé pour révéler l'humeur du jour sous ses plus beaux atours.

Sept heures, l'heure du pèlerin. A Carrion de los Condes, après un café sur le pouce, ce n'est pas un village que je quitte mais une fourmilière humaine. Par dizaines, les pèlerins prennent la route. *Clic clac* retentit le bruit des bâtons. La tempête de ciel bleu augure d'une nouvelle journée *caliente*. Selon le bon vieil adage disant « Ce qui est pris n'est plus à prendre », je profite d'une fraîcheur relative et de jambes collaboratives pour filer bon train. Je suis dans ma bulle. Tranquille. Les kilomètres défilent. Le corps répond incroyablement bien ce matin. Je file après mon ombre sur un interminable sentier de terre. Ligne droite inhabitée de dix sept kilomètres où les pèlerins semblent s'être reproduits tant ils pullulent.

En tout état de cause mes informateurs ont vu juste car les villages se raréfient et je ne croise plus personne. Je suis en plein cœur de l'impitoyable haut-plateau de la *Meseta*. Connue aussi sous le sobriquet de « traversée du désert ». Une morne plaine céréalière de deux cents kilomètres, sans arbres, sans panoramas grandioses à admirer et sans grande ville où trouver un peu de modernité. Ce qui à mes yeux ne retire rien à la magnificence de ces paysages austères. L'étape du jour n'est pas purement un régal pour les yeux mais aussi un festival d'odeurs enivrantes. Les genêts odorants parfument l'atmosphère avec une puissance inouïe.

Au cours du dernier tronçon de la journée, émerge un panneau tentant de contrecarrer l'injustice cadastrale dont je parlais l'autre jour. On va voir si tu suis.

« *I know that I know nothing but the second Bar is cool.* »  
Socrate.

« Je sais que je ne sais rien mais le second bar est cool. »

A Sahagún, centre géographique du *Camino Francés*, je prends refuge dans la pittoresque *albergue municipal* de Cluny regorgeant d'attraits indéniables. Installée dans une ancienne église la sensation de frais est immédiate. Les dalles réfrigérées réconfortent les pieds échauffés. Le dortoir est imposant mais des box individuels apportent une touche privative bienvenue. Toutefois grand gabarit s'abstenir puisque le modèle réduit que je suis rentre tout juste dans la boîte. La lessive s'effectue dans la douche pour passer plus rapidement aux choses sérieuses.

Propre comme un sou neuf, je peux enfin chercher un endroit à dévaster. Je ne mange peut être pas beaucoup sur le chemin mais à l'arrivée parfois je suis affamé. C'est le cas aujourd'hui. Sur les conseils avisés de Socrate, je ne pénètre pas dans le premier bar

venu. Le tuyau est de première main puisqu'un peu plus loin, c'est un pub irlandais qui m'offre l'hospitalité. J'affectionne l'atmosphère *cozy* qui se dégage de ces lieux particuliers. Et puis ça me rappelle l'aéroport de Chennai. Ce qui est un drôle de raccourci, tu admettras. Si tôt arrivé, je suis accueilli par une serveuse irlandaise originaire de Kilkenny, une de mes bières préférées du pays. Une belle rousse, douce et gracieuse. La bière, pas la femme. Son prénom, Ashlin. La femme, pas la bière. Faut suivre bon sang !

Un *pincho de tortilla patata* et un *risotto* plus tard, je renaiss à la vie. Une part de tarte aux pommes fait les frais de cette santé retrouvée. La sieste n'étant pas une nécessité, je goûte au plaisir sans cesse renouvelé de dériver dans les ruelles d'une nouvelle cité.

Encore infiniment de densité et d'intensité pour une seule journée. Pas un nuage, ni dans le ciel, ni dans la tête. Je pourrais m'y habituer. Et la soirée reste à venir. Celle-ci se passera à l'*albergue* en espérant fraterniser avec le *compadre*. Quoique ça demande à être vérifié. Déjà, la bouteille de bière mise au frais en début d'après-midi a disparu au profit d'une autre au congélateur mais chaude. Plus un écueil puisqu'à présent je suis un expert reconnu pour refroidir les fluides. Je dois simplement installer un piège à loup pour la protéger. Le yaourt, lui aussi au frigo a disparu mais pas remplacé en revanche.

*Muchas gracias.*

Quant à mes *compadre*, mauvaise pioche. Moins de dix pèlerins dans la *iglesia*. Pas étonnant puisque la majorité de la troupe se trouvait à près de quarante kilomètres de là ce matin. Et entre un brésilien parlant brésilien et des *rigatonis* parlant italien, la fraternisation prend un coup dans le nez. Un abricot offert par un



bulgare constituant une bien maigre consolation à ce stade de l'histoire. Forcément, de dépit je suis parti pour me siffler le litron de San Miguel. Pas très sérieux tout ça.

Et puis, sans prévenir, la magie opère de nouveau. Un espagnol débarqué sur le tard me permet de pratiquer un peu et d'échanger. C'est un membre de la cohorte utilisant les *albergues* pour les vacances mais lui au moins il randonne. La fraternité en profite pour relever la tête et je partage bien volontiers avec lui ma chopine de *cerveza*.

*In fine*, le bilan de la soirée ne ternit pas l'excellente impression laissée par cette journée. Bien au contraire. Je m'endors débordant de gratitude. Ça me sort par les trous de nez.

L'approche d'une grande ville peut s'apparenter à un pensum sans nom, constitué de l'ingestion d'une ligne droite interminable en bord d'une nationale passante et peu ragoutante. Cette fois-ci, à la périphérie de León, il n'en est rien. Jusqu'à la dernière extrémité, je ne quitte pas un large sentier offrant une respiration à l'écart de l'agitation. Et aucun risque de me perdre. Des milliers de flèches jaunes balisent généreusement le chemin. Une infime incursion dans une forêt me rappelle à quel point le couvert des arbres me manque. A neuf heures, la ville est en vue. León, au même titre que Burgos, est une de ces étapes incontournables du pèlerinage.

Dans la périphérie d'une banalité affligeante, je vais vivre un moment d'une intensité folle. Depuis des lustres, je suis soumis au triptyque, fameux mais fumeux, métro-boulot-dodo. Je n'avais pas réalisé à quel point son absurdité pèse sur mes épaules. Alors que j'arrive à León à pied, par mes propres moyens, je prends conscience que je peux décider librement vers où me diriger. Et là,

ça me frappe, me tombe dessus avec la violence et la soudaineté d'un orage d'été. Une émotion incroyable m'envahit, me parcourt des pieds à la tête. Un sentiment délirant de félicité et de liberté mêlées. La vague renverse tout sur son passage. Elle me submerge, passe, repasse et repasse encore. Dieu que c'est bon. Elle me laisse exsangue sur le bas-côté. Pris dans la routine du chemin, j'oublie la chance qui est la mienne. Merci pour ce rappel puissant et joyeux.

En permanence à l'écoute des conseils que l'on peut me dispenser pour m'orienter, j'ai appris que le dodo chez les sœurs Bénédictines consiste en deux dortoirs de cent couchages. Les messieurs d'un côté, les dames de l'autre. Dans l'absolu, le dortoir de cent ne me dérange pas. Un lit, c'est un lit. Mais je ne désire pas rester en ville ce soir ni de remonter la longue file des pèlerins demain matin. Une envie de calme et de tranquillité vient de prendre naissance en moi. Les émotions c'est beau mais ça secoue sévère. Je ressens aussi la nécessité de manger plus sainement. Je sature du sucre. J'ai besoin de verdure. De trucs qui poussent dans la nature quoi. Et je vais calmer un peu la boisson. C'est le chemin de Compostelle, pas un enterrement de vie de garçon !

A la place, ils m'ont proposé quoi mes informateurs ? Ni plus, ni moins que la Vierge. Tentant, non ? Attention j'ai dit LA Vierge, pas une vierge. La Virgen del Camino pour être précis, à sept kilomètres d'ici. Je n'ai rien à reprocher à León. La capitale de la province du même nom, ne manque pas d'attraits. Au bord de la rivière Bernesga, elle abrite de nombreuses églises et une cathédrale gothique du 13ème siècle dotée de tours et d'arcs-boutants. Sans compter, la basilique romane de Saint-Isidore, datant du 10ème siècle, célèbre pour ses fresques et ses tombeaux royaux. Les ruelles sont aussi fort attrayantes. Mais aujourd'hui, je

ne suis pas *atrayé* (sic). Alors comme je suis un être libre, après avoir déjeuné à l'ombre d'un châtaignier, je reprends mon bâton de pèlerin imaginaire et déserte León sans me retourner. J'accepte de bonne grâce cette balade digestive gorgée de soleil. Une carence en vitamine D n'est pas d'actualité.

Et puis la Vierge le vaut bien. Je désire calme et tranquillité ? Et bien c'est exactement ce qui m'est accordé. Plus propreté, luminosité, sol frigorifié pour les pieds échauffés et supermarché pour ravitailler. Le prochain petit déjeuner à base de fruits et de muesli sera béni. L'*albergue* de la Virgen del Camino, c'est la maison de repos, l'hôpital psychiatrique du pauvre pèlerin harassé. En pension à mes côtés, un français et un suisse pris au piège de six jours de *fiesta* à León. Ils ont réussi à s'échapper mais à bout de force ont dû s'arrêter ici. Tout le monde se déplace lentement et calmement entre les immenses murs blancs. Pas un mot plus haut que l'autre. Je m'attends à ce qu'avant le dîner, on nous distribue des petites pilules à avaler.

Ma soirée télé chez les fatigués du chemin est délicieuse. Rien de tel que du football pour se vider la tête. Mes pieds, eux, se souviendront longtemps des bassines d'eau glacée et du sol réfrigéré même si le lendemain tout est à recommencer.

Le silence de cathédrale qui m'a enveloppé avec amour pour la nuit me voit émerger du sommeil disposé à toute éventualité. Si quelqu'un en soirée eût le malheur de briser l'harmonie, il fût promptement et sèchement renvoyé dans ses vingt deux par un défenseur acharné du respect de la tranquillité. Ceci est un havre de paix protégé par la charte des Nations Unies.

Six heures. Grasse matinée. Le corps sait ce dont il a besoin. Personne ne bouge. Pas un bruit. Pas un mouvement. Ils respirent encore au moins ? Décalage absolu avec l'agitation habituelle des *albergues* traditionnelles. Je sors à pas de loup pour ne pas rompre le charme. Cet endroit est irréel. Si éloigné de ce que j'expérimente quotidiennement et pour autant si justement en adéquation avec ce qu'il me fallait alors. Inconsciemment ou pas d'ailleurs. Recevoir exactement ce dont on a besoin, est-ce cela la magie du chemin ?

Depuis quelques temps, j'ai vraiment trouvé l'équilibre qui me sied entre anticiper et voir venir. La veille au soir, je consulte le profil de l'étape pour devancer des déserts de villages ou des visites à ne pas manquer. J'évalue à peu près où je souhaiterais m'arrêter en fonction de la forme du moment mais je ne fixe rien. C'est sur le tas que je décide, où et quand, mettre fin au mouvement de la journée. Je peux aussi me servir des conseils que l'on me dispense au fil des rencontres ou des panneaux publicitaires qui croisent ma route. Comme celui de l'*albergue municipal* d'Astorga qui paraît vraiment alléchante. Astorga, a quarante trois kilomètres de là, à l'aspect d'un village engageant mais au matin je ne m'impose rien. C'est purement une indication que je range dans un coin de ma petite tête de linotte et que je ressortirais le cas échéant.

A peine sorti de l'*albergue* me voici sur le sentier. Ce matin, mes compagnons du jour ne sont pas des pèlerins mais des petits lapins. Pas très bien élevés par ailleurs puisqu'ils n'ont de cesse de me griller la priorité. Après autant de paix, revenir sur le bord de la route peut être brutal. Heureusement quelques belles voix me tiennent compagnie.

« Sans musique, la vie serait une erreur. »

Les écouteurs dans les oreilles, je traverse ces paysages en apesanteur. Quel vecteur d'émotions incroyable.

Probablement encore assujéti à l'influence de la Virgen del Camino, l'humeur est à la marche à un rythme de sénateur. Tranquille. Avec ce départ plus tardif qu'à l'habitude, Astorga me tente toujours mais s'avère bien loin au petit matin. La météo est à l'unisson et n'incite pas vraiment à l'excitation. Dès lors, je ne lutte pas et laisse le courant me porter. Mes journées commencent souvent ainsi, le temps que le corps prenne vie. Sa liberté est totale de décider quand je peux allonger la foulée. Mes pieds semblent apprécier cette mise en route graduée.

Quelque part dans l'histoire de la famille Jambon, dois-je avoir une ascendance helvétique. Jour après jour, mon corps répond avec la précision d'une horloge suisse. Systématiquement, après une période bien compréhensible d'éveil, roule ma poule, ça déroule. Plus rien ne vient enrayer la machine. Je fonds sur les pèlerins comme un aigle sur sa proie.

Mes pieds ont chaud. Ils souffrent. Je suis désolé pour eux. Je compatis même. Je ne peux rien faire de plus que de leur accorder des respirations et leur prodiguer des soins le plus fréquemment possible. Je les rassure. Ça ne m'empêche pas de fredonner, de chantonner et d'avancer gaiement. Je surfe sans relâche sur la vague de félicité et de liberté mêlées qui m'a renversé le jour d'avant.

Les derniers kilomètres, c'est le désert de la *muerte*. Pas d'eau, pas de vent, seulement des cailloux par milliers. Ça monte, ça descend, et moi je marche continuellement comme un forcené. Dans une montée, j'entends un monsieur, un peu âgé, dire à un couple de jeunes :

- Pourquoi être si pressé ? Le chemin doit s'effectuer en marchant lentement.

Dieu me préserve d'être un donneur de leçon. Franchement, ça me démange de lui demander où est écrit cette injonction. Et j'ai le droit de parler aux autres ou je dois intérioriser ? Mais je ne me sens pas d'humeur à endosser le rôle de Don Quichotte. Si chacun respectait un peu les besoins et la sensibilité de l'autre, tout serait probablement plus harmonieux.

Quelques centaines de mètres plus loin, je reviens sur deux femmes d'un certain âge, voire d'un âge certain. En disant bonjour à l'une d'entre elles, je note l'accent français. J'entame la conversation. De fil en aiguille, Hélène, puisque c'est d'elle dont il s'agit me charge de transmettre un message à Christine et Aymeric plus avant. Me voici transformé en coursier. Ma voie de reconversion ? J'ai à cœur en tout cas de mener à bien ma mission.

Astorga est finalement ma destination d'arrivée. Retour à l'ordinaire. Fini le caviar. Retour des pâtes. L'accueil des hospitaliers n'est jamais au rabais. Ils sont souriants et prévenants mais après la maison de repos de la veille, c'est l'usine à pèlerin cette fois-ci. Les chambres sont réduites, six par dortoir, et toutes les commodités sont proposées mais ça n'est pas la même ambiance ouatée. Les pieds dans l'eau, je ne me plains pas. Et à seize heures l'orage s'abat, laissant espérer une atmosphère moins *caliente*. Ça risque d'être d'autant moins *caliente* que l'analyse du profil de l'étape du lendemain nous promet de remonter au frais à mille cinq cents mètres d'altitude.

Nouvelle règle à ajouter à la bible du pèlerin souhaitant vivre une pérégrination apaisée.

« Dans *albergue*, avant dix neuf heures, ton repas tu te prépareras. »

Bien m'en a pris car à l'heure du coup de feu, les asiatiques envahissent la cuisine. Ballet bien ordonné pour réaliser un repas fort appétissant. Je ne connais pas les motivations de la plupart des gens mais ça déboule du monde entier. Nous nous retrouvons là pour cheminer et chacun en ressortira avec une expérience et un ressenti différents.

A cinq heures, démarrage des réacteurs et à six heures, lancement réussi de la fusée. Au petit matin, je suis au cœur de la première fournée de pèlerins. Je traverse le patelin endormi et plonge esseulé au sein de la nature qui s'éveille pour revoir enfin des arbres par milliers. Puisque j'ai fait toute ma scolarité dans le groupe Jacques Prévert, cette citation de lui me revient à l'esprit,

« On reconnaît le bonheur au bruit qu'il fait quand il s'en va. »

Privé de nature pendant toutes ces années, je réalise à quel point je me suis leurré. J'ai tout compris à l'envers. En croyant assurer ma sécurité et celle des miens avec une situation professionnelle stabilisée, je me suis mené au bord du précipice. Je me suis persuadé que c'était pour le mieux alors qu'il s'agissait juste pour moi de ne pas prendre le problème à bras le corps. Par lâcheté, j'ai appliqué la politique de l'autruche. Purement et simplement. Mais il n'est pas trop tard pour changer de cap et garder le bonheur dans le creux de mon cœur.

Le « *Holà* » d'une dame me suffit pour débusquer l'accent français. Je discute avec son breton de mari qui me vante les attraits imminents de la Galice à venir. D'ores et déjà, le panorama me ravit. Je suis séduit. Les montagnes en toile de fond, la

végétation luxuriante, la vie foisonnante et un peu de fraîcheur retrouvée.

S'ensuivent pèle mèle, un long faux plat montant offrant l'espace suffisant pour admirer la nature dans toute sa magnificence, des odeurs plein le nez, de jolis petits villages à visiter, les bienfaits euphorisants de l'altitude à goûter et une longue descente technique, engagée et ultra exigeante où s'échapper du présent n'est pas une option. Je détends mon corps, mon esprit, je m'ouvre, fais confiance et me laisse aller dans la pente. Sensation incroyable, délirante et démentielle. Je ne descends pas, ça descend. Je suis un animal. Je sais faire. Spectateur ébahi devant la fluidité des mouvements. Tout ceci constituant un terrain de jeu idyllique pour le grand enfant que je suis.

Après l'austérité de la *Meseta*, je n'irai pas jusqu'à dire que je revis, ça serait tout bonnement exagéré. Ce qui est certain c'est que je me sens particulièrement bien et serein au sein de cet environnement plus forestier. A tel point que les heures défilent sans que je m'en aperçoive. Au sommet, une phrase inspirante me heurte de plein fouet.

« *The boat is safer anchored at the port but that's not the aim of the boat.* »

Ce qui donne, peu ou prou, dans la langue de chez nous,

« Le bateau est plus en sécurité amarré au port mais ce n'est pas sa finalité. »

Ça résonne profondément, ardemment avec ce qui se vit en moi. Ma vibration du moment. Oui j'ai joué la carte de la sécurité durant une éternité. Penser ma vie au lieu de la vivre. C'est tellement plus



rassurant. Mais c'est tellement plus chiant. Le chemin s'annonce long mais je sens que je suis dans la bonne direction.

Je savoure le retour des forêts, des ruisseaux, la tendresse de l'humus et je parviens un peu frustré et pas le moins du monde épuisé à ma tanière pour le soir. Je sens bien que je n'ai pas donné tout ce que j'avais à donner. Je suis tenté d'avancer au jugé pour me laisser mener à bon port mais au final, ce qui emporte la décision, c'est l'éclat de Molinaseca. Ensorcelant petit village de montagne. Je m'y sens de suite à mon aise et nonobstant mon envie de ne pas mettre fin au mouvement, je me résous à rechercher l'*albergue municipal*.

Le lâcher prise m'apparaissant si réjouissant, j'abandonne l'obsession de consulter le *roadbook* de l'étape avec le profil des kilomètres à venir. Je n'ai même plus idée à combien se situe Santiago.

A quatre heures trente, le corps trépigne. J'essaie de négocier un rab de sommeil. Peine perdue. Il est chaud bouillant. Je sors discrètement, ayant pris la peine, la veille au soir, de déposer mon sac à dos sur le palier. Je suis bien le seul dans ce cas.

« Comme un bateau dérive, sans but et sans mobile, je marche dans la ville, tout seul et anonyme. Je marche seul, dans les rues qui se donnent. Et la nuit me pardonne, je marche seul. En oubliant les heures, je marche seul. Sans témoin, sans personne, que mes pas qui résonnent, je marche seul. Acteur et voyeur. Et j'm'en fous, j'm'en fous de tout, de ces chaînes qui pendent à nos cous. Je m'enfuis, j'oublie, je m'offre une parenthèse, un sursis. »

Puisque tout a déjà été dit et de façon tellement plus talentueuse, est-ce que ça vaut vraiment la peine de continuer ?

Allez, je vais essayer. Donc, je marche seul qu'il disait l'autre. Sorti du village, plus d'éclairage. Ciel couvert, obscurité tenace. Heureusement le *Camino* suit minutieusement la route et moi sur le bas-côté avec la pleine lune comme compagne, je me fais chat. Humeur féline. La route est abandonnée au profit du sentier, dès lors vigilance demandée pour ne pas rater les embranchements ni rouler bouler dans les descentes. Le corps est peut être chaud patate mais moi je ne suis pas en teflon.

Le début de journée est plus urbain. Succession de villes avec leur cortège de voitures et de routes bétonnées. Contrairement à la veille, je ressens le besoin d'écouter de la musique pour m'isoler de l'agitation extérieure.

Le retour en forêt met un terme à la *playlist*. Respect envers les oiseaux en plein *concerto*. Je commence à avoir chaud, je tombe le haut. Je me sens de marcher, je marche. Je me sens de courir, je cours. Le paysage, les heures, les kilomètres s'enchaînent sans qu'aucune lassitude n'apparaisse. J'ai faim de fruits. La nature pourvoit. Un cerisier en bord de route me gratifie d'une offrande. J'ai soif. Une des nombreuses fontaines du chemin apporte le réconfort d'une eau fraîche et désaltérante. Aussi simple que ça.

Après un long désert de *pueblo*, j'atteins un lieu habité qui pourrait convenir à l'étape du soir. Je ne sais pas où je suis, ni quand je suis, ni combien je suis. Renseignements pris, je suis à Trabadelo. Quarante kilomètres et des brouettes plus loin que ce matin.

Je pénètre dans une petite épicerie pour vérifier si je vais pouvoir me restaurer décentement. J'y débusque, en autres, des graines germées de haricots mungo en conserve. Clin d'œil appuyé à la communauté des méditants. À la caisse, je me fais piéger une

fois de plus, une fois de trop, avec le « Au revoir ». Après avoir payé mes achats, je balance un « *Adios* » pour recevoir un « *Hasta luego* ». Quand je lâche un « *Hasta luego* », je reçois un « *Adios* ». Fais chier, je comprends rien. Dorénavant, je ne dis plus rien. *Poker face*. Je joue à tu me tiens par la barbichette. Et *bim*, je dégainé une fois l'annonce lancée par mon opposant. Passerais moins pour un con comme ça.

La petite dame tenant la boutique a l'amabilité de m'orienter vers l'*albergue parroquial* au lieu de la *municipal* qui avait ma préférence initiale. Alternative judicieuse puisque la réception est immensément chaleureuse. A la hauteur de la température extérieure. Mais l'intérieur lui est incroyablement réfrigéré. La sieste que je m'accorde avec délectation se passe emmitouflée sous une épaisse couverture. Et une rivière glacée héberge mes pieds échauffés. Tout cela n'a peut-être l'air de rien mais mis bout à bout ça me remplit de joie et de gratitude.

La vie continue après Compostelle et même s'il se peut que je retombe dans mes travers, j'ai la certitude qu'il restera des traces résiduelles qui ne s'effaceront pas. Inévitablement, plus rien ne sera comme avant.

Avec l'entrée en Galice au sommet d'une montagne, je perçois mieux les propos élogieux entendus précédemment à son propos. Tu peux voir des photos, des images mais rien qui ne puisse rendre un tant soit peu hommage à l'ineffable beauté des paysages traversés. C'est le pied d'évoluer au sein de tant de majesté. Impossible pour moi de décrire sans le trahir cet environnement si particulier. Des grandes étendues à perte de vue. Toute la palette des teintes de vert, de bleu et de jaune. J'évolue dans le sublime, le

merveilleux. La météo est parfaite. Il n'y a pas d'autres mots. Seul subsiste un petit nuage. Celui sur lequel je marche.

La Galice marque aussi l'apparition fréquente de bornes déroulant le compte à rebours final des kilomètres restants.

Tic tac.

Tic tac.

Pour briser une lassitude qui pourtant n'existe pas, ça ondule. De haut en bas. Et quelquefois sévèrement, tendance cinquantième rugissant. Dans une descente en Cinémascope, Haute Définition, *Dolby Sound System* et tout le toutim, dans toutes les dialectes qui me sont familiers, je décline la phrase « La Vie est belle ».

« La Vita è bella. »

« Life is good. »

« La Vida es bella. »

Dans une autre descente, je réalise que je suis entré de plein pied dans la fameuse autoroute de fin de *Camino*. Il suffit de parcourir les cent derniers kilomètres pour être éligible à la *Compostela*, le certificat de pèlerinage. Ce qui attire une foule désireuse de l'afficher sur leur *curriculum vitae*. Ne me demande pas pourquoi. Résultat, ce sont des cohortes de dizaines d'adolescents que je dois klaxonner pour me frayer un passage. Je le savais alors je l'accepte de bon cœur même si je pressens que ça va vite me saouler. Déjà, je ne peux plus pisser tranquille.

En bas du toboggan, j'atteins le village de Triacastela. J'applique la règle de ne pas rentrer dans la première *albergue* venue pour éviter la *populace*. C'est la *municipal* qui plus est, *ergo* aucun désir de retrouver les ados dépassés plus tôt dans la journée. Les boums, j'ai passé l'âge. La deuxième ne m'inspire pas des masses et la troisième est complète. Pas de doute, je suis bien sur

l'autoroute. La quatrième met à ma disposition un lit mais heureusement que je n'ai pas traîné car le panneau « *Completo* » ne va pas tarder à s'afficher. Loi de l'offre et de la demande obligeant, les prix ont doublé maintenant. Mais à dix balles avec des draps propres, sa propre petite lampe et prise électrique, ça reste acceptable.

Je m'obstine à contrôler les conditions de ma situation ? Tiens mange ça. *In your face*. Malgré mes manœuvres d'évitement, je renoue avec ma joyeuse mais bruyante armée de bambins. Si j'en juge par leurs tee-shirts, il s'agit des jeunesses Jésuites.

*Youpi !*

S'il n'y avait eu que des *albergues* comme Triacastela, il y a bien longtemps que je serais rentré à la maison. L'approche de Santiago à tendance à électriser tout le monde. Ils sont excités comme des puces. Vingt deux heures passées n'empêche pas les discussions informelles dans le dortoir, sans considération aucune pour ceux qui tentent désespérément de trouver le sommeil. Je ne cherche même pas à agir en policier. Ils n'en ont juste pas conscience. Le sujet est futile mais je me sens de convoquer une autorité en la matière.

« Père, pardonne-leur car ils ne savent pas ce qu'ils font. »

Quand deux jeunes filles s'assoient en tailleur à la tête de mon lit pour refaire le monde, je me permets de leur demander gentiment de déplacer leur conférence au sommet vers un lieu plus approprié. Si touchantes dans leur innocence les gamines qu'elles me privent même de la satisfaction de les envoyer chier.

Quoi qu'il en soit, je n'ai plus l'intention de lambiner sur le chemin qui va devenir aussi fréquenté que le tunnel de Fourvière à l'heure des chassés croisés de l'été. Éclairé par les bornes de la

Galice, je sais désormais être à environ cent trente sept kilomètres de Santiago. Pour le présent, je propose à mes pieds un tour de manège à deux euros dans une de ces machines automatiques de massage. Je ne me refuse plus rien.

Pour ce dernier tronçon du périple, je ressens un appel fort à l'intériorisation afin d'acter le chemin parcouru. Le chemin, parlons-en. Il travaille en sous-main. Du souterrain, ça remonte, ça remue et ça éparpille aux quatre vents. Rester confiant. Un genou à terre, laisser passer l'orage. Une chanson de Jean-Jacques Goldman est l'étincelle qui met le feu aux poudres, qui enflamme le brasier.

« A tous mes loupés, mes ratés, mes vrais soleils.

Tous les chemins qui me sont passés à côté.

A tous mes bateaux manqués, mes mauvais sommeils.

A tous ceux que je n'ai pas été. »

Ces mots me traversent de part en part comme autant de lames acérées.

Mon cœur saigne.

Me reviennent avec mélancolie tous ces moments où je n'ai pas osé, où j'ai laissé ma vie filer et se déliter. Je contemple avec une tristesse infinie le cimetière des opportunités évanouies. Je fonds en larmes. Je suis parcouru de frissons irrépressibles. Je ne peux retenir des cris primaires. Je hurle à pleins poumons. Putain, je suis à fleur de peau !

Je ne suis plus qu'une boule vibrante d'émotions. Elles me forcent à m'arrêter. Les mains sur les genoux, je suis exténué. Je peine à récupérer et à respirer. Esseulé devant un paysage somptueux, je laisse le chagrin m'habiter et les sanglots couler. Curieusement, cet abandon à la désolation me reconforte. En mon

for intérieur, je ressens un mouvement d'apaisement. Je m'allège d'un poids devenu trop lourd pour moi.

Soulagé et malgré l'atmosphère pesante, le pas redevient plus léger. Effet de l'apesanteur, l'esprit s'élève et s'apaise. Faire défiler le paysage, être en mouvement effacent les tourments. Revenu à soi, qu'il est aisé d'aller vers son prochain. Et si ces quelques centaines de kilomètres n'étaient qu'un prétexte pour se rencontrer, s'appriivoiser, s'aimer ?

Cheminer c'est aller de soi à soi en passant par l'autre.

De nombreux passages esseulés au cœur de la forêt achèvent de me redresser. Toujours la tendresse incomparable de l'humus. Il fût une époque où j'étais persuadé d'être sans cœur voire avec un cœur de pierre. Au temps pour moi. J'avais tout bonnement construit un blindage en titane pour le protéger des aléas de la vie. A coups de masse, de marteau, au chalumeau, le *Camino* le brise en mille morceaux. Ça soulage, comprends-tu.

L'étape du soir tombe à point pour me reconforter. Rien de tel qu'une veillée au coin du feu pour célébrer notre humanité. Réunis autour d'un repas savoureux, éblouis par le spectacle son et lumière, les conversations vont bon train et le vin distille sa délicieuse torpeur. J'en profite pour être initié à la mystique du chemin. Le processus alchimique.

A l'aller, d'est en ouest, le soleil dans le dos, mes mollets noirs t'en parleraient mieux que moi, le pèlerin marche dans son ombre. Il a des éléments à appréhender, à comprendre et à affronter. C'est l'œuvre au noir. Arrivé à Fisterra, il accomplit des actes symbolisant la purification, la mort et la résurrection. Il se purifie dans la mer, brûle ses vêtements et admire le soleil se coucher. C'est l'œuvre au blanc, phase d'épure par l'eau et par l'air. Il

ramasse une coquille preuve de son passage. Pas avant comme le font la majorité des pèlerins. Bien que cela soit un signe évident de ralliement. Et puis, il s'en retourne chez lui, d'ouest en est, face au soleil, en pleine lumière. Une fois rentré, il lui appartient de transmuter tout ceci en quelque chose de précieux, qui ait de la valeur. C'est l'œuvre au pourpre. L'ultime étape, la plus fantastique. Celle de la transformation du mercure en argent puis en or alchimique.

Œuvre au pourpre comme la couleur de l'or au soleil.



Je suis assis à mon bureau en chêne massif. Simple, épuré mais patiné à souhait. Dans cette pièce aux pierres de taille apparentes, trônent des monceaux de livres et d'objets précieux à mes yeux. Des souvenirs accumulés au fil des années. Depuis ce havre de paix, j'entends au loin, dans le jardin, le rire joyeux de ma fille jouant à chat avec ses copines. Matthieu doit être dans sa chambre à nourrir sa passion récente pour l'histoire de l'art. Je regarde par la fenêtre et aperçois ma douce Maria dans le potager. Je termine ce chapitre et j'irai l'aider à préparer le déjeuner. Dans l'après-midi, je mettrais un coup de collier pour terminer la chambre d'amis de cette longère du 19ème siècle dont nous sommes tombés amoureux en un instant miraculeux. Puis en soirée, nous partirons tous à vélo assister à la fête de l'école et passer un moment délicieux avec cette communauté qui nous a si chaleureusement accueilli. Pourquoi ne pas en devenir un jour le maire afin de m'impliquer plus avant ?

A l'approche imminente de Compostelle, cette vision fantasmée ne m'est jamais apparue aussi claire et limpide. Ce rêve est-il un rêve partagé ? Le cas échéant, serais-je assez courageux pour braver les inévitables obstacles qui se dresseront sur notre route ?

Je n'en ai aucune idée mais ce que je sais c'est que je ne peux faire l'économie de me demander,

« Qui est-ce que je choisis d'être ? »

La réponse à cette question est la réponse à toute question.

Après le tsunami de la veille, alors que je vais être en approche finale de Compostelle, je me réveille mais je ne suis plus le même. La crasse s'est dissipée. La beauté s'imisce par tous les pores de ma peau. Le chant soyeux des oiseaux m'est devenu précieux. La brise matinale qui accompagne mes pas me caresse le visage avec douceur. La pluie qui s'abat sur moi ne m'affecte pas. J'ai fréquemment connu des mises en route un tant soit peu laborieuse mais pas ce matin. Je suis possédé. Porté par une force, une énergie incroyable qui me dépasse. Si plein de détermination que c'est en avion que je rallie Santiago. Je me sens aussi si plein d'amour.

Je n'ai pas souvenir d'avoir été aussi facile depuis le départ. La veille, les montagnes russes étaient intérieures, aujourd'hui elles sont extérieures. Je n'accorde aucune différence aux substantielles variations du terrain. Ça monte je trotte, ça descend je dévale et pour le reste je cours comme un dératé malgré mon sac à dos. Je fends l'air comme si le diable était à mes trousses. Dans un mur terrible, un droit dans le pentu impitoyable, où les pèlerins peinent à marcher, le souffle à peine saccadé, je refuse d'abdiquer. Pas aujourd'hui, pas maintenant. Ne pas interrompre le mouvement. Dans ma tête résonne une chanson de Queen qui m'emporte avec elle,

« *Don't stop me now, I'm having such a good time.* »

L'immobilité sera pour l'arrivée. Je suis dans un état second et pourtant si pleinement conscient et présent à ce qui se vit. Je ne m'arrête pour rien, pour personne. Seul le corps a droit de cité pour respecter ses besoins élémentaires. Et encore faut-il que je m'oblige à boire. Quant à manger, n'y pensons même pas. Littéralement, je vole, survole le sol. Les grappes de pèlerins ne m'arrachent même plus un « *Holà* ». Tout le monde discute. Tout le monde s'en fout. Le temps se distord. Les minutes deviennent des secondes.

Après deux heures et demi de ce rythme de damné, j'ai l'impression d'avoir évacué ce qui devait l'être. Je peux enfin calmer le jeu. Dans un trou paumé, je m'offre un *kawa*. De l'extérieur ça ne paye pas de mine mais le bar est *cosy* et chaleureux. Et s'extraire ne serait-ce qu'une courte période de l'environnement balayé par des conditions atmosphériques déplorables est une friandise appréciable. Les espagnols sont nuls pour les pâtisseries mais la tarte aux pommes a fière allure si bien que je me laisse tenter. Bien m'en prend puisque je me régale.

Je repars continuellement dans la présence mais l'intention et l'énergie sont différentes. Je ne suis plus à l'attaque, je suis dans l'accueil, ouvert et disponible aux autres. Et d'ailleurs, peu après, je papote avec deux françaises orléanaises. Qu'il est agréable de se lier même l'espace d'un infime instant.

Après la déflagration de la veille, je pensais être immunisé mais je me suis salement trompé. A sept kilomètres du but, les hostilités reprennent. Je me mange un mur en pleine face. Dans une descente, ni le vent ni la pluie ne sont responsables de ces yeux qui soudain s'humidifient. Le souffle est court. Respirer bordel, respirer. Je grimpe sans broncher des montées à chialer et là, rien

n'y fait, je dois m'arrêter. Plié en deux et les mains de nouveau sur les genoux. Par chance, ça ne dure pas. « Cela aussi passera. »

À un kilomètre du but, je laisse une douce vague monter. J'assiste en accéléré au film des vingt jours passés. Tant de lieux et de rencontres à contempler. Liste interminable de prénoms à égrainer. Je sens soudainement la vague se renforcer et brutalement les digues exploser les unes après les autres. Je suis complètement submergé par une émotion venue des profondeurs et qui renverse tout sur son passage. Malgré la foule des touristes rassemblés, je ne lutte pas contre le torrent de larmes qui a besoin de s'écouler librement. Les yeux embués, je parcours les derniers mètres vers la cathédrale au jugé. A peine posés les pieds dans l'édifice sacré, l'humidité remonte à la surface. Ce ne sont pas des litres de sueur que j'ai laissé sur le chemin mais des torrents de larmes. Comment pourrais-je jamais effacer de ma mémoire ce que je viens de traverser ?

Rien dans ma vie ne peut se comparer de près ou de loin à la puissance dévastatrice mais bienfaitrice de cette vague émotionnelle. Alors que résonnent les appels de la messe du soir, je me place sous la protection de la cathédrale. Je suspends le mécanisme du balancier et m'incline humblement. Tout est achevé. Je ne crois pas l'avoir encore dit mais merci la Vie !

Dans les rues bondées de la cité, parfois un visage un tant soit peu familier apparaît. Un hochement de tête et un léger signe de la main scellent l'appartenance à une confrérie de pèlerins illuminés. Les allumés du chemin.

Puisque je suis arrivé au terme de mon périple, l'heure du bilan s'impose d'elle-même. Tel un politicien en campagne, prenant le pouls de ses fidèles administrés sur le marché, je me suis éloigné

un temps des miens pour m'éclaircir les idées et proposer un programme de mesures susceptibles d'embellir l'avenir.

« Le seul vrai changement, c'est d'être le changement. »

Je ne cherchais rien mais je l'ai quand même trouvé. Ce que je retiens de tout ce qui m'a traversé, c'est que la vie ne devrait pas être une guerre de tranchées. Le massacre de Verdun doit cesser. Je suis fatigué de lutter. Je dépose les armes à mes pieds. Je hisse au vent, le drapeau blanc. Je n'ai plus envie de tenir la position. Être un bon petit soldat qui arbore fièrement ses médailles. Ses médailles de réussite sociale, professionnelle ou personnelle. Dans cette course à l'échalote, je me contracte. Je suis tendu vers un objectif, un résultat. Et comme le résultat ne peut jamais être celui imaginé, je suis peiné. Mais le plus terrible dans l'histoire, c'est que cette contraction m'empêche de vivre ce qui est déjà là. Et tout est déjà là. Est-ce que ça ne serait pas plus simple, si je pouvais juste vivre ce moment indépendamment des autres ?

Si je décide d'écrire un livre et que je ne suis pas publié, est-ce si grave que ça ? Ça le devient si je mets de l'enjeu. Si je me définis par rapport à ça. Si je me vois dans le regard des autres comme un auteur renommé. Car dès lors que la réussite ne sera pas au rendez-vous, le masque tombera et mon identité explosera en plein vol. Sauf si mon identité n'existe pas. Si j'arrive à être Godefroy sans rien ajouter derrière, sans rien chercher à gagner. Pas Godefroy l'agent d'assurance à l'efficacité reconnue, ni Godefroy le père vigilant et sécurisant ou bien Godefroy le mari attentionné et aimant. Juste Godefroy. Dans toute sa sincérité et son authenticité. Un enfant qui se croyait abandonné et qui a réalisé qu'il est un Homme. Un être en constante évolution qui

décide à chaque instant de qui il veut être et qui agit pour exprimer cet état d'être.

Et ce qui compte pour moi, c'est de vivre dans ma vérité. La forme importe peu car si je suis en paix à l'intérieur, l'extérieur sera merveilleux. Trop longtemps, suis-je resté immobile à la croisée des chemins. Je dois agir, être actif et ne pas attendre passivement que tout vienne à moi. Père mèle, mes propositions de réformes sont donc les suivantes :

Fonder ma vie sur la juste compréhension de la réalité, telle qu'elle est. Cultiver mon intelligence des situations. En percevoir les aspects de sagesse.

Être généreux, partager, transmettre ce qui est bon en moi. Ma joie, mon amour, mon courage, mes espoirs, ma force et mon savoir. Inspirer autrui.

Cultiver la bienveillance, la gentillesse, la douceur dans la relation à moi-même et dans mon rapport aux autres.

M'efforcer de donner le meilleur de moi, de mes talents, de mes aptitudes.

Créer des causes de bonheur pour moi-même et pour les autres.

Par la parole, rechercher la paix, l'entente, la concorde.

Apaiser mon esprit. Me poser dans le silence pour continuer de comprendre le fonctionnement de mes pensées, de mes émotions.

Être le représentant du petit enfant en moi et qui a déjà eu des milliers d'étoiles dans les yeux. Retrouver cet enthousiasme enfantin et honorer mon potentiel.

Exprimer ma nature profonde.

Vaste programme s'il en est. La feuille de route est ambitieuse mais c'est en visant la lune qu'on atterrit dans les étoiles.

Ceci est mon histoire, semblable à nulle autre, unique. Comme chacun d'entre nous. Nous participons à une thérapie de groupe à l'échelle de l'humanité. Nous nous croisons, reconnaissons et parcourons parfois un bout de chemin côte à côte. Nous sommes des miroirs les uns pour les autres et tous ensemble nous avançons et grandissons. Merveilleuses créatures que nous sommes.

Je pourrais prolonger le plaisir en poussant jusqu'à Fisterra afin de me purifier dans l'océan mais je ne le peux pas. Un appel a pris vie en moi. Un appel puissant à rentrer.

Il y a urgence.

Un malaise diffus s'est emparé de ma personne et je ne peux l'ignorer.

« Il y a ceux qui voient les choses telles qu'elles sont et se demandent pourquoi, et il y a ceux qui imaginent les choses telles qu'elles pourraient être et se disent ... pourquoi pas ? »

George Bernard Shaw



## 31

En une seconde miraculeuse, ne plus savoir où je suis, quand je suis, ni qui je suis. Juste être. La mémoire est étrange. On ne se rappelle plus. Et puis ça revient. Alors quand les cordes sensibles vibrent, l'Être reprend la place qui est la sienne. Au premier rang. Le trône du Roi. C'est le mental que j'ai autorisé à s'installer à cet endroit à la place du cœur. Plus jamais ça. Le mental est bien un outil et doit être au service. Il n'a pas à gouverner. Le Souverain est de retour dans son royaume pour y restaurer la Paix et la Joie.

Prendre pied avec la réalité et constater qu'il est l'heure de se lever. Le corps a joué les prolongations et ça n'est jamais sans raison. Aujourd'hui je rentre chez moi. Je vais retrouver les miens. J'espère avoir ancré en moi suffisamment de convictions pour ne plus être aussi con. Ne pas me nourrir de certitudes. Garder l'esprit ouvert et accueillir tout ce qui s'annonce avec joie et sérénité. Bon ça, je sais que c'est sur le papier. Je suis un être humain alors des fois, ça fera juste chier. Mais je me dépatouillerais comme je pourrais et ça sera déjà formidable.

« Tu étais formidable. J'étais fort minable. Nous étions formidables. »

Je crois avoir compris la différence entre mes besoins et mes préférences. Je préfère le café mais j'aime aussi le thé. Je préfère, mais je n'en ai pas besoin. Si je veux que ma relation avec Maria perdure, il faut que nous soyons la préférence l'un de l'autre, pas le besoin. Si mon objectif désormais est d'aimer, je dois réaliser que la source de cet amour est en moi et qu'il n'y a qu'à la partager. Je ne suis qu'au début de cet apprentissage. Je sais que je n'ai pas tout compris et que je ne comprendrai jamais tout. Ma compréhension de la vie n'est pas la même qu'il y a quarante jours quand Jabamiah est entré par effraction dans mon existence, et elle sera encore autre dans quelques mois. Rien ne dure.

Pour l'heure, je saute dans un bus direction Madrid. Et c'est reparti pour un tour de manège. Reprend la farandole du voyageur compulsif que je suis devenu. Aéroport, enregistrement, sécurité, embarquement, consignes ignorées, ceintures attachées, décollage. Dans l'avion, je ressens le besoin de clarifier quelque chose.

- Pourquoi as-tu fait tout ça pour moi *Jab* ? Je ne suis qu'un être parmi tant d'autres.
- *Qu'un seul être humain permette à sa conscience de grandir Godefroy et c'est toute l'humanité qui s'élève.*
- Je me sens tellement redevable si tu savais. Je ne sais comment te remercier.
- *Nous autres, les guides, les anges sommes heureux quand vous êtes heureux. C'est notre joie la plus profonde. Alors sois heureux Godefroy. Sois à ton tour une lumière pour éclairer la voie de ceux encore plongés dans l'obscurité.*

Ces mots me font éclater en sanglots à la stupeur de mon colocataire d'accouder.

- Je te promets de faire de mon mieux, *Jab*. Déjà, je voudrais tellement que mes enfants soient heureux.
- *Si tu veux qu'ils soient heureux, soit heureux toi-même. Tes enfants ne t'écoutent pas, ils te copient.*
- Super. C'était bien la peine que Ducros se décarcasse !

A l'aéroport malgré la grisaille et les visages fermés, je trouve tout le monde beau. Tiens, c'est nouveau ça. Même le chauffeur de taxi, au faciès pourtant pas très engageant, m'arrache une vague de sympathie.

- Quelle adresse ?

Je suis sur le point de lui donner celle de la maison quand une impulsion subite me pousse à dire :

- *Caravaning Center* à Claye-Souilly. Vous voyez où c'est ?
- Je vois bien. C'est parti mon *kiki*.

J'ai toujours rêvé d'un camping-car. D'une vie de nomade avec mes trois amours. Et après ce que je leur ai fait subir, je ne tiens pas à arriver les mains vides. Le sentiment d'urgence ne se dément pas donc je fais *fissa* pour choisir un véhicule d'occasion à l'essai et expédier les formalités d'usage. La maison est à côté donc j'y suis en quinze minutes à peine. Puisque nous sommes un samedi, je m'attends à les trouver au bercail.

Je ne sais pas si je dois sonner ou juste entrer. Dans le doute, j'utilise ma clé. Dès qu'elle m'aperçoit, Emma pique un sprint et se jette dans mes bras. Dieu que c'est bon. Je savoure le moment. L'amour rentre par tous les pores de ma peau et les larmes évacuent le trop plein d'émotion. Maria se joint à nous pour un moment divin. Dès que je sens que ma voix ne va pas me dérailler, je dis :

- Je suis tellement désolé mes amours d'être parti si longtemps. Vous m'avez tant manqué.
- Toi aussi tu m'as manqué Papa. T'as raté plein de *compètes* de gym !!

J'éclate d'un rire spontané. Un rire comme je n'en ai pas connu depuis une éternité.

- Ah bah il va falloir que tu me racontes tout ça, dis-je en la reposant délicatement au sol.

Je me relève et prends le temps de regarder mon épouse. Elle est d'une beauté. Elle s'approche de moi, me serre dans ses bras et me dit tendrement :

- Ton visage a changé mon cœur. Il est plus détendu, plus lumineux.

Je prends à mon tour le temps de la dévisager. Elle a des cernes sous ses yeux rougis d'avoir trop pleuré. Les pleurs d'une mère sans aucun doute. Je regarde autour de moi et murmure :

- Matthieu ?

Les filles s'échangent un regard lourd de sous-entendus. Le sourire d'Emma s'évanouit et Maria dit :

- Je ne sais pas où il est. Ces derniers temps ont été durs pour lui. Il t'en as énormément voulu d'être parti. Il a eu le sentiment que tu fuyais, que tu nous abandonnais. Je crois qu'il traîne avec une bande de la cité voisine mais je ne sais pas où. Il ne rentre plus à la maison. Je n'ai pas su quoi faire, dit-elle en lâchant un sanglot incontrôlable.

Je la serre fort dans mes bras, Emma accrochée à une de mes jambes.

- Ça n'est pas ta faute mon amour. C'est la mienne. J'ai tout gâché. Mais je vais me rattraper.

Je desserre l'étreinte. Je la fixe profondément et dis :

- Je reviens très vite ce coup-ci.

Je ne lui laisse pas le temps d'ajouter quoi que ce soit, que je suis déjà dans l'entrée. J'attrape les clés de la voiture et sort en coup de vent. Pas mon fils. Pas maintenant. Quel abruti je fais. Il n'y a pas pire aveugle que celui qui ne veut pas voir. Le portable dernier cri, les vêtements de marque, les baskets à deux cents balles. Mais comment je croyais qu'il se payait tout ça ?!! Moi parti, il s'est trouvé une famille de substitution. Tout simplement.

Je monte dans la voiture et mets le contact. Une chanson d'Eminem explose dans le poste radio.

*« Look, if you had one shot or one opportunity to seize everything you ever wanted, in one moment would you capture it or just let it slip ? Lose yourself. »*

*« Hey, si tu avais une chance ou une opportunité de saisir tout ce que tu as toujours voulu, en un instant, vas-tu la saisir ou la laisser s'enfuir ? Abandonne-toi. »*

Je démarre le moteur et je me mets en route même si je ne sais pas où je vais.

- *Jab, tu es là ?*
- *Je suis là, Godefroy.*
- *Bien. J'ai besoin de ton aide. Tu sais où il est mon garçon ?*
- *Oui mais ça ne va pas te plaire. Prends à droite là. Continue tout droit pendant cinq cents mètres puis plus loin sur ta gauche.*

En effet ça ne me plaît pas, mais pas du tout. Je me dirige droit vers le cœur de la cité du *Bois fleuri* que je ne connais que trop

bien. Après quelques cercles de reconnaissance, je gare la voiture et coupe le moteur. Mon fils est dans un hall d'immeuble au pied des tours et pas pour y vendre des crêpes. Il est entouré d'une bande de crapauds qui n'ont aucune intention d'amuser la galerie. C'est une zone de non droit. Même les flics, lassés de recevoir des machines à laver sur la tronche, n'y mettent plus les pieds.

J'ai du mal à respirer. Je suis tétanisé. Je peine à réprimer des tremblements incontrôlés dans mes mains et une furieuse envie de dégueuler. Des puissances s'affrontent au-delà de mon entendement et bouleversent mon paysage intérieur. Au cœur de la tempête, je suis secoué, ballotté. Dans une totale impuissance, je subis les assauts des éléments déchaînés. Je suis terrifié, terrorisé. Je ne suis pas un guerrier, pas un combattant. J'ai passé ma vie à fuir les difficultés, les confrontations. Comment faire face maintenant ? N'étant pas né *Jedi*, je vois mal comment je vais les convaincre de me rendre mon fils.

- *Jab ?*
- *Oui Godefroy.*
- *Comment je fais là ?*
- *Les ressources sont en toi. Elles sont là. Elle ont toujours été là. Fais-toi confiance. Fais confiance à la Vie.*
- *Facile à dire mais je n'y arrive pas. J'ai peur. Je ne suis pas courageux. Je ne l'ai jamais été.*
- *Qu'est-ce que le courage ? C'est Yuukan selon le Bushido, le code du guerrier. Celui-là même que les samourais devaient respecter. La force d'âme qui fait braver le danger et la souffrance s'appelle le courage. Ce courage qui vous pousse à faire respecter, en toutes circonstances, ce qui vous paraît juste, et qui vous permet, malgré vos*

*peurs et vos craintes, d'affronter toutes les épreuves. La bravoure, l'ardeur et surtout la volonté sont les supports de ce courage. Tu as cette force d'âme en toi. Tu es un guerrier de lumière. N'en doute pas. D'ailleurs, il est temps pour moi de te laisser.*

- Heïn quoi ?!! Tu m'abandonnes au moment où j'ai le plus besoin de toi ?!!
- *Ma mission est terminée. Tu n'as plus besoin de moi au quotidien sous cette forme là mais je ne t'abandonne pas. J'ai toujours été là. Je serai toujours là. Rappelle-toi, « Demande et tu recevras ».*
- Putain c'est dur. Mais bon, au fond de moi, je crois que tu as raison. Un dernier conseil pour la route ?
- *N'oublie pas que le but de ton existence est de décider et de déclarer, de créer et d'exprimer, de faire l'expérience et de réaliser, qui tu es vraiment. Chaque geste est un geste de définition de soi. Tout ce que tu penses, dis, fais proclame au monde : « Voici qui Je suis ».*
- Merci. Je t'aime *Jab*.
- *Je t'aime aussi Godefroy.*

Je respire profondément, ferme les yeux et entre en moi-même. Un grand calme envahit mon être et apaise mes pensées. Je glisse dans un océan de lumière. Et puis soudain, ça me percute de plein fouet.

« Oui je suis prêt à mourir pour mon fils. »

Il m'est ce qu'il y a de plus précieux sur cette terre. Il m'a été confié et je ne le laisserais pas dériver. Ces mots de Khalil Gibran accompagnent cette idée,

« Vos enfants ne sont pas vos enfants mais ils sont les fruits de l'appel de la vie à elle-même. »

La mort n'est rien en comparaison d'une vie vécue dans le mensonge. Dans le mensonge de qui je suis et de qui je veux être. Et je ne veux pas être celui qui fuit quand son enfant a plus que jamais besoin de moi. Je veux être celui qui est au service de la vie. Et la vie m'appelle à ne pas vivre à genou en esclave mais à me tenir droit, libre de proclamer la beauté que je suis.

J'ouvre la portière de la voiture et avance d'un pas décidé. A mesure que j'approche, j'entends les blagues salaces s'enchaîner. Un *chouf* me repère et annonce mon arrivée par un sifflement. Les regards se tournent vers moi :

– *Téma* qui voilà ! Mais c'est cette *p'tite* suceuse de Jambon.

Éclats de rire général. Je crache sans réfléchir :

– Ta gueule toi !

Quelques rires fusent. Un autre balance :

– *Wesh, wesh*, bah comment elle est susceptible *godemichetonne*. T'as craqué ton string ou quoi ?

– Toi ferme ton clapet à merde !

Là ça ne passe pas. Le *lascar* se lève, prêt à venir me savater :

– Sa race ! La vie *d'ma reum*, j'*vais le marave* !!

Son pote le retient par le bras en se marrant.

– Des envies suicidaires *bouffon* ?

La question vient d'une montagne de cent vingt kilos avec un cou de taureau. Teddy Riner mais pas la version Kinder Bueno plutôt *Game of Thrones* accouplée à *Conan le Barbare*. Le Boss sans discussion. Je me dirige sans hésitation dans sa direction et me plante droit devant lui. Les yeux dans les yeux même si le *golgoth* fait deux têtes de plus que moi. Mon fils est au fond



légèrement tremblant. Malgré le genre qu'il se donne, je sais qu'il est terrorisé. Toujours en fixant la baraque, je lui dis :

– Matthieu ? Viens avec moi, on rentre à la maison.

Pas de mouvement. Je répète :

– Matthieu ? Viens avec moi, on rentre à la maison.

La montagne se marre :

– Ça devient embarrassant là. Ton même il veut pas partir. T'as pas compris ? Il a trop honte de son vieux. Un putain de *loser*. C'est ma *p'tite* pute maintenant, ma *p'tite* salope. Et après, c'est ta fille qui tapinera pour moi.

Tout mon corps se raidit sur la dernière phrase. Je n'ai jamais ressenti autant de haine pour quelqu'un. Je pourrais lui arracher le cœur avec mes mains et le dévorer vivant. Je me sens grandir. Je mesure deux mètres maintenant. J'ai le putain d'ange des Maîtres du monde avec moi. Je crains *degun*. Il le sent. Je le vois dans ses yeux quand je dis :

– T'as un gosse ?

– Qu'est ce ça peut te foutre *bolos* ?

– T'as un gosse ?

– Ouais j'ai un gosse, et alors quoi ?!

– Alors tu sais. Personne touche à mon fils. *J'suis* pas con. *J'suis* une crevette, vous êtes vingt. *J'vais* me faire massacrer. Mais *j'te* promets une chose mon pote. Avant que j'y passe, y'en a quelques uns qui vont morfler grave. Et toi le premier.

Malgré son assurance de façade, je sais qu'il a compris. Je vois dans ses yeux le dilemme qui se joue. Il ne demanderait rien tant que de nous laisser partir mais il ne peut perdre la face devant ses

ouailles. Ça ne se fait pas. Les règles du jeu sont claires à ce sujet et tout le monde les connaît.

En direct *live* de Clichy-sous-Bois, le *remake* du film, *Le bon, la brute et les crapauds*. Je continue de braquer mon regard froid sur lui.

– *Jab*, si tu es encore là et si tu peux envoyer la cavalerie, c'est le moment idéal.

De longues secondes s'écoulent.

Interminables.

Les plus longues de ma vie.

Un frisson glacé me parcourt l'échine.

« Mon Dieu, Mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? »

Quand soudain, le silence est déchiré par l'éclat d'une voix portée par le vent :

- Hé toi le *négro* ! J'ai ta grosse *calebasse* dans mon viseur. J'ai *p'tête* la vue qui baisse mais j'ai fait la légion et je peux encore t'exploser le ciboulot comme une noix de coco, si tu laisses pas filer mon fils et mon petit fils. A toi de choisir *bamboula* !

C'est Paulo la cavalerie ? Sans déconner ?!!

Son intervention a le mérite immédiat d'effacer le sourire niais du visage de la masse. Tous les regards se sont tournés vers la fenêtre du treizième étage d'où dépasse le canon d'une vingt deux long rifle avec lunette de visée. Tous sauf le mien qui ne lâche pas sa proie. Il revient à moi :

- C'est ton *daron* là-haut ? Paulo, l'enculé de facho du treizième ?
- En personne. Il est un peu con tu sais. En plus il est en phase terminale de cancer alors sa vie il s'en bat les couilles. Et puis je crois que rien ne lui ferait plus plaisir que de t'en coller une entre les deux yeux avant de partir.

Personnellement, je ne suis pas favorable à de telles extrémités. Mais qu'est ce que tu veux que *j'te* dise ? Dès qu'il s'agit des enfants, les parents sont prêts à faire n'importe quoi.

L'argument touche au foie. Le gaillard n'attendait que ça pour sortir de ce merdier la tête haute et sa réputation immaculée.

- Vas-y, c'est bon dégage ! Casse-toi *bâtard*. Et emmène ta *fiotte* de fils avec toi. Pour ce qu'il servait de toute façon. Il s'en mettait plus dans le nez qu'il n'en vendait. Mais écoute-moi bien, fils de pute. Que *j'te* vois plus traîner par ici. *J'veux* plus voir ta sale gueule ni celle de ton fils sinon je vous défonce. Compris ?

J'acquiesce silencieusement. Un petit signe de la main et Matthieu me rejoint. Je lui passe le bras autour des épaules et l'emmène sans me retourner. Je jette au passage un regard vers mon père. La légion ? Putain quel branleur quand même ! Bon ceci dit, il a pas le cancer non plus. En tout cas pas que je sache.

Je lui souris affectueusement et peut-être est-ce un effet de mon imagination mais il me semble apercevoir quelques larmes perler le long de ses joues. Il va quand même falloir que je pense à l'exfiltrer avec maman car leur vie va devenir impossible par ici après ce coup d'éclat. Ou pas. Une chose à la fois. Pour le moment, je ramène mon fils à la maison.

Nous nous installons dans la voiture sans dire un mot. Je ne démarre pas le moteur :

- *Mat*, excuse-moi. J'ai vraiment été un sale con. J'aurais dû faire plus attention à toi. Être plus présent. Être un père tout simplement. Ton père. Mais les choses vont changer. Je te le promets.

En mettant le contact, je jette un coup d'œil de son côté. Il me regarde comme le petit garçon qu'il est. Je vois dans ses yeux se rallumer une petite étincelle. La même qu'il avait lorsque je l'emmenais au stade. C'est loin d'être gagné mais c'est un début.

Je me gare près de la maison. Nous sortons de la voiture.

- Attends-moi ici je vais chercher les filles, dis-je à Matthieu.

Il hoche la tête silencieusement. Je rentre dans la maison. Cette fois-ci, c'est Maria qui se précipite vers moi.

- Tu l'as trouvé ?
- Oui il est dehors. Viens avec Emma. J'ai quelque chose à vous montrer.

Elles ne se font pas prier. Maria se jette sur Matthieu et le sert à l'étouffer. Les deux sont en pleurs tandis que moi, je tiens amoureusement ma petite fille par la main. Je suis le Roi du monde. DiCaprio peut aller se rhabiller et Clooney se doucher. Nous les rejoignons.

- Venez, il faut que vous voyez ça.

Je les emmène devant le camping-car. Emma ouvre de grands yeux :

- C'est à toi Papa ?
- C'est à nous ma puce. Bon je l'ai pris à l'essai et on le gardera si tout le monde est d'accord. Je me suis dit que ça serait chouette pour aller se balader en famille. Et puis qui sait, si on trouve un joli coin qui nous plaît bien, on pourrait s'y installer non ? Vous en avez pas marre vous, de vivre à Clichy ?

- Bah si, c'est nul Clichy ! Ça pue, c'est tout pourri, dit-elle avec toute sa sincérité d'enfant.
- Oui tu as raison, c'est tout pourri ma chérie. Et toi Maria, qu'est-ce que tu en penses ?

Avec un sourire radieux, elle répond :

- J'en pense que *t'es* un drôle de numéro quand même. *T'as* pris le temps mais tu as enfin ouvert les yeux. Évidemment que j'en ai plein le dos de Clichy ! Du travail d'infirmière, j'en trouverais partout tu sais bien.
- Et toi Matthieu, partant pour une nouvelle vie ?
- Ouais.

Je me contenterais de ça pour le moment.

Pourquoi pas !

« Soyez vous-même, les autres sont déjà pris. »

Oscar Wilde

## Épilogue

Peut-être désirerais-tu savoir si nous avons trouvé un endroit idyllique pour nous installer ? Si Matthieu m'a pardonné ? Si Emma maîtrise le saut carapé ?

Je préfère te laisser imaginer. Imagine notre vie. Imagine ta vie. Ta vie rêvée. L'imagination est ce qui fait de nous des êtres à part. Des êtres créateurs.

Tout nous est promis. Tout nous est permis.

Ainsi que l'a si joliment écrit Antoine de Saint-Exupéry :

« Fais de ta vie un rêve, et d'un rêve, une réalité. »